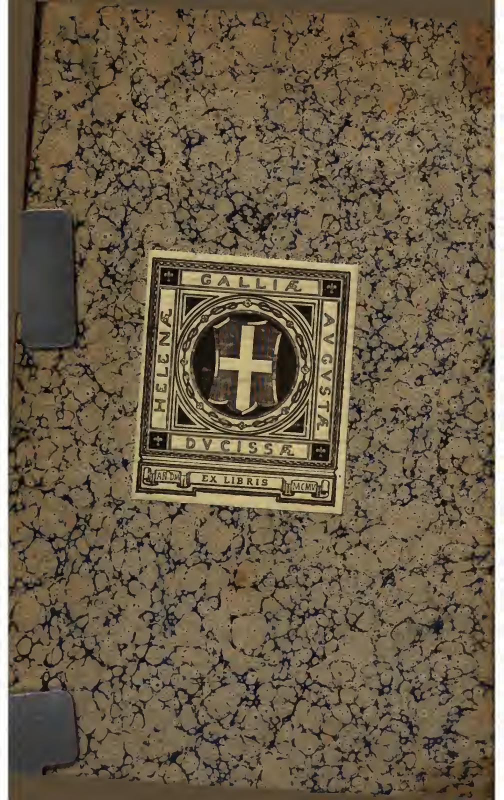
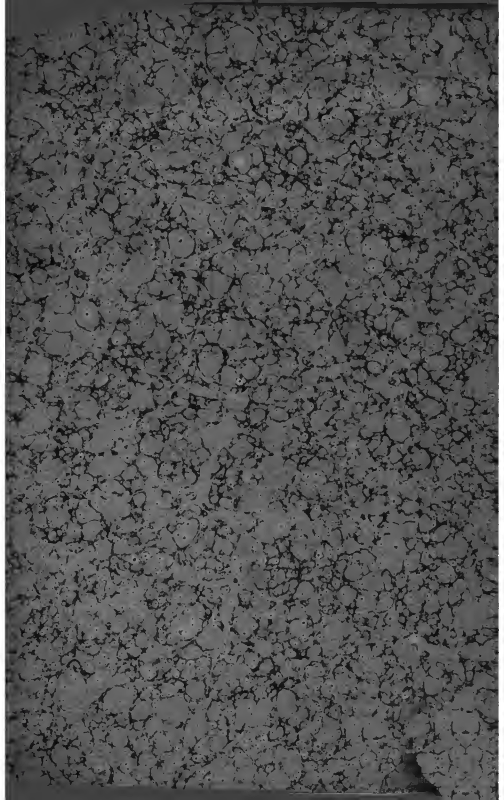



GALLIÆ
HELENÆ
AVGVSTÆ
DVCISSÆ
AN DNI
EX LIBRIS
MCMV



POÉSIES

ET

NOUVELLES

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.



POÉSIES

ET

NOUVELLES

DE

MADAME D'ARBOUVILLE

— III —

Se vend au profit de deux Œuvres de Charité



PARIS
LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR
8, rue de la Paix

MDCCCLV





LUIGGINA

Creusez les apparences et vous verrez que le mal ne trouve pas si facilement place ici-bas. Dieu, peut-être, nous garde un peu de sa miséricorde, pour nous consoler des grands châtiments de ce monde.

* * *

LUIGGINA.

I

GIACOMO DE SANTA-CRUX AU COMTE GASPARD D'ERMONT.

Florence, 18 janvier.

Combien y a-t-il de temps que je ne t'ai vu, Gaspard, mon vieil ami Gaspard !... Combien y a-t-il de temps que je ne t'ai écrit !— Si j'ai bonne mémoire, j'ai vieilli de douze ans depuis que je ne t'ai serré la main; et mes pauvres doigts goutteux se reprochent un silence de trois ou quatre années. Que veux-tu ? les blessures, les vieilles cicatrices, les rhumatismes, le *dolce far niente*, tout a conspiré contre toi. Mais mon cœur t'est resté plus fidèle que ma plume, mon bon Gaspard; et

je ne sache pas qu'un jour se soit passé sans que j'aie maudit, au moins une fois, la malencontreuse destinée qui nous avait séparés. Crois-moi, mon vieil ami, j'ai pour toi l'affection la plus forte : car je t'estime comme je n'ai, dans ce monde, estimé que mon père; j'ai foi en toi, et quand on a soixante-dix ans de voyage sur notre pauvre terre, on ne croit guère plus qu'à celui qui est là-haut, et, quand on est bien heureux, à un ami tel que toi.

Allons! allons! trêve à la tristesse, car je viens t'annoncer une bonne nouvelle : nous allons nous revoir, amico mio; je vais aller te trouver dans cette belle France qui te console loin de moi. — Pourquoi? me diras-tu : comment? par quel hasard? Je n'en sais rien! J'ai pensé à toi. C'était un soir.... — Je buvais le meilleur verre de vin de Bordeaux qui ait jamais touché mes lèvres; ma main tremblait, car je me fais diablement vieux! Ma fille était devant moi. Je me suis attendri à ton souvenir; j'ai souhaité de te voir près de ma Luiggina et de moi. Alors, j'ai brusquement frappé mon verre sur la table en m'écriant : Eh bien! j'irai le trouver, l'ami Gaspard!... Je grelotterai un peu dans son pays aux longs hivers, mais il

me fera de bons feux, et nous nous chaufferons ensemble. Per Dio, cara mia, remplis ton verre et buvons à la santé de Gaspardo!

Ainsi fut fait; et j'ai commencé cette épître pour t'intimer l'ordre de chercher autour de toi, là, sous tes ailes, une chaumière ou un château — comme tu voudras — pour me recevoir, moi et ma fille. Choisis-moi aussi des serviteurs fidèles et honnêtes : je n'amènerai avec moi que mon vieux Pietro, que tu connais de longue date, et qui ne me quittera jamais. Pour tout le reste, je me fie à ton amitié. Hâte-toi seulement; car depuis que je suis sûr de te revoir, je ne peux plus attendre.

Gaspardo, mon ami, ne va pas assombrir le bonheur de notre réunion en dissimulant mal l'effet que produiront sur toi mon changement et ma vieillesse. J'ai beaucoup souffert depuis que je ne t'ai vu; ma blessure s'est rouverte, la goutte m'a retenu dans mon fauteuil, mes nuits se sont passées dans de longues insomnies... Tâche, ami, que ma demeure soit bien près de la tienne; et pas de larmes — une bonne étreinte sur ton cœur, ma main dans la tienne,

et un sourire sur tes lèvres, Gaspard, quand nous nous reverrons!

Mais quelle folie est la mienne, ami Gaspard! je te parle longuement de mes soixante-dix ans et de mes rhumatismes, quand j'ai près de moi, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, ma fille, dont je ne te dis pas un mot.

Luiggina est belle à rendre fou un jeune homme, à faire pleurer de joie son vieux père! Ce n'est pas une de ces pâles jeunes filles, flétries par les plaisirs du monde dès leur printemps, et qui restent frêles et blanches comme si leur sang n'avait plus de vigueur. Luiggina est grande, forte et svelte; elle est brunie par le soleil ardent de sa patrie, mais sa peau est transparente et laisse voir ses veines azurées; ses épais sourcils noirs, qui se joignent presque, donneraient à sa physionomie quelque chose de sévère, si elle n'était adoucie par le regard caressant de ses yeux bleus, et par un sourire enchanteur de grâce et de naïveté. De longs cheveux d'un noir de jais entourent cette tête charmante, que je regarde longtemps, longtemps avec amour, que tu regar-

deras, que tu aimeras bientôt aussi, n'est-ce pas, Gaspard?

Conçois-tu quelle tâche imposante fut pour moi l'éducation de cette jeune fille? J'ai longtemps hésité si je ne l'enverrais pas dans un de ces couvents où s'élèvent la plupart des enfants nobles de Florence : mais cette pensée m'a attristé; il m'a semblé que ma fille m'appartiendrait moins; je me suis dit que Dieu me l'avait donnée pour que je répandisse en elle un peu du bien qu'il avait mis en moi, et, comme personne n'est parfait ici-bas – pas même les supérieures de couvent — j'ai pensé que c'était à moi que Luiggina devait ressembler, puisqu'elle était mon enfant; j'ai voulu couver mon trésor. Mes mains, durcies par le maniement des armes, ont souvent bercé ma fille; je lui ai appris à lire, et, plus tard, j'ai modelé à mon gré son esprit et son cœur. — Je n'ai voulu aucun secours pour la grande œuvre que je me suis imposée; Luiggina n'a appris que ce que je savais : c'est te dire que ses talents sont bornés; elle chante pourtant, mais c'est que Dieu lui avait donné une belle voix, et, comme les oiseaux du ciel, elle a chanté quand le printemps

est venu. Ses études ont toutes été sérieuses : l'histoire, de graves lectures, des pensées profondes. Du jour où la mort de ma pauvre femme m'a laissé seul gardien de l'enfant que j'avais tant souhaité dans mon âge mûr et qui était donné à ma vieillesse, j'ai senti que, bien jeune encore, Luiggina serait seule dans le monde, et qu'il fallait armer son âme de toutes les vertus fortes qui pourraient la protéger pendant son pèlerinage. J'ai donné à cette jeune fille quelques-unes des qualités d'un homme : l'énergie, le courage, l'empire sur soi-même, la faculté de souffrir et de résister à l'orage, d'accepter enfin la vie telle qu'elle est; tous mes efforts ont tendu à développer en elle le culte de l'honneur—de l'honneur, le plus ferme appui que nous ayons ici-bas. Dieu merci, le succès a dépassé mon attente : Luiggina marchera droit et ferme dans la vie, et j'ai la conviction qu'elle arrivera au port.

Voilà la jeune Italienne que je t'amène et pour laquelle j'ai choisi en toi un second père.

A bientôt donc, ami Gaspard!

GIACOMO DE SANTA-CRUX.

P. S. Que sont devenus ces deux bambins que tu élevais si mal, qui me cassaient la tête et que j'aurais toujours voulu voir à cent lieues de moi? Corpo di Bacco! douze et douze font vingt-quatre..., ce petit démon aux cheveux crêpus, dont à peine je me rappelle les traits, a vingt-quatre ans, et ton fils cadet, que je vois encore blond et frisé comme une petite fille, a vingt-deux ans! Le temps va trop vite, Gaspard!... Les uns poussent, les autres s'inclinent; tout change en peu d'instants. Heureusement, ceux qui tombent peuvent regarder ceux qui s'élèvent; le père embrasse son enfant, et son cœur est plus que consolé.

LE COMTE GASPARD D'ERMONT A GIACOMO DE SANTA-CRUX.

Toulouse, le 1er février.

Arrive, cher Giacomo! et béni soit celui qui t'a inspiré la bonne pensée de venir me rejoindre. Arrive, et ne t'effraye pas des hivers de la France. J'habite Toulouse ou ses environs : c'est presque l'Italie. Ton soleil nous réserve quelques-uns de ses

plus chauds rayons, et nous quitte avec regret pour bien peu de temps. Viens! tu trouveras ici l'amandier, le myrte, les grenadiers en pleine terre, qui te rappelleront ton beau pays; et, mieux que tout cela, cher Giacomo, le cœur d'un ami, que ton arrivée fera battre délicieusement.

Tu me parles de tes souffrances, de ton changement; crois-tu donc que le temps n'ait pas aussi gravé sur mon front des traces profondes de son passage? Je suis plus jeune que toi; mais je n'ai pas ce courage stoïque qui se cache sous un sourire, cette bienveillance générale qui chasse tout sentiment amer, cette sérénité qui force les orages à reculer; non, je me suis agité dans cette vie que tu as doucement parcourue; tu es resté dans le port, et moi, je n'y entrerai jamais. Les efforts de la lutte compensent le nombre des années; ah! Giacomo, je suis aussi vieux que toi!... Mais aujourd'hui que je suis sous l'impression de bonheur que me cause l'espérance de te revoir, je ne veux pas trop pénétrer dans mon cœur, de peur d'en apercevoir les tristesses. Je veux respirer, t'attendre et être heureux!

J'aurais pu facilement te recevoir dans mon château de Northal, à une lieue de Toulouse ; mais j'ai voulu me conformer de point en point à tes ordres. J'ai retenu pour toi une maison commode et élégante à l'extrémité de mon parc ; l'occupation constante de mes journées est de l'orner de tout ce qui pourra te plaire. J'ai déjà placé à côté de la cheminée un bon grand fauteuil, et tout auprès, un tabouret pour ta pauvre jambe goutteuse.

Tu as grandement raison, Giacomo, d'être fier de ta fille ; et je te trouve bien, bien heureux, d'avoir pu façonner ainsi, à ton gré, son cœur et son esprit. Comment, sans peine, sans travail, es-tu arrivé à ce résultat difficile, quand moi qui ai consacré ma vie à élever mes fils, après mille efforts, j'ai échoué dans mes plans ? Crois-moi, le ciel t'a favorisé ; car, généralement, l'éducation ne change pas les natures, elle revêt d'une écorce bien faible les formes primitives qui percent de toute part.

J'ai deux fils, et ni l'un ni l'autre n'est ce que je voudrais qu'il fût : leur organisation rebelle a résisté à mes soins, et s'est fait jour à travers les mille ob-

stacles que j'avais élevés. — Mon cœur paternel a besoin de te parler d'abord de Paul, mon second fils. C'est un beau jeune homme, grand, blond, distingué, dont la physionomie est pétillante d'esprit et de gaieté. Jamais un mauvais sentiment n'est entré dans son cœur, dans ce cœur qui n'a rien à cacher. Tout pour lui se résume en espérance, en confiance, en jouissance du présent, sans souci de l'avenir. La vie, pour lui, n'a pas une ombre : il ne voit partout que des amis ; dans l'effusion de sa jeunesse, il veut plaire à tous, et se plie volontiers aux goûts de chacun ; c'est une cire molle qu'il m'a été facile de manier à mon gré, mais je n'ai pu en arrêter la forme, et chacun, après moi, peut encore y mettre la main et modifier mon ouvrage. —Luiggina, dis-tu, marchera droit et ferme—les premiers pas de Paul seront bons ; mais je crains que son avenir ne soit à la merci de ceux qu'il trouvera sur son chemin. Dieu veillera, je l'espère, sur la route qu'il doit suivre ; jusqu'à présent, je n'ai pas à me plaindre, car il est bon, loyal et exempt de remords.

Il faut maintenant.... il faut.... te parler de Georges, de ce malheur de ma vie ! — Non, je

n'effacerai pas ces paroles cruelles pour lui et pour moi ; mais, à côté d'elles, je placerai les mots : *bénédiction* et *pardon*, dans l'espoir qu'il nous viendra des jours meilleurs !

Georges a vingt-quatre ans ; il est grand et robuste, il me dépasse de la tête ; ses yeux noirs, ses cheveux noirs, son teint brun forment un ensemble dur et sévère ; il est régulièrement beau, mais sa beauté est de celles qui ne commandent que l'admiration : elle frappe et ne séduit pas. Georges est toujours imprévu, inexplicable ; il passe du silence, de l'immobilité d'une sombre physionomie, à l'animation la plus vive : alors ses yeux flamboient, ses joues sont pourpre ; sa voix devient retentissante, sa respiration saccadée. Un sang bouillant coule dans ses veines, et j'ai inutilement essayé de le calmer ; j'ai opposé des digues au torrent, tout a été renversé. J'ai supplié, raisonné, ordonné ; j'ai évité les contrariétés ou je les ai fait naître ; rien n'a pu arrêter le cours de cette lave brûlante. Fier, sauvage, indépendant, Georges ne reconnaît ni frein ni autorité. Ses passions fougueuses l'entraînent, l'emportent.... malheur à qui oserait lui barrer le chemin !

Oh! tu aurais eu pitié, Giacomo, des misérables luttes de mon autorité paternelle contre ce caractère de fer. J'ai usé ma vie dans ces combats inégaux, tombant à chaque pas, et, chaque fois, me relevant par le sentiment du devoir; je criais dans le désert... mais je criais! et je poursuivais de mes calmes remontrances, avec une sainte opiniâtreté, chaque emportement, chaque passion nouvelle. Il ne me restait que la honte d'un effort inutile; aucun conseil n'arrive jusqu'à Georges, car rien, chez lui, n'est l'effet du calcul. S'il réfléchissait, il serait bon.

Que de larmes j'ai versées sur cette jeune plante restée inculte malgré mes soins! Doutant de moi-même, j'ai demandé aux autres des secours, des lumières; mais l'amour seul d'un père pouvait donner assez de patience pour vivre avec Georges, et bientôt je me retrouvais seul vis-à-vis de lui.

Paul, mon pauvre Paul, a souffert doublement des défauts de son frère. Irrité de la résistance que Georges m'opposait, et voulant préserver mon second fils d'un mal que je voyais si grand, je cour-

bais jusqu'à terre son caractère flexible; je le brisais à mes caprices, comme pour rendre une ombre de dignité à mon autorité paternelle si souvent méconnue. Ce cher enfant a été le jouet de mes chagrins et de mes regrets; je voulais le corriger des défauts de son frère! et maintenant, insensé que je suis, je me plains de cette douceur, de cette indécision de caractère qui est mon ouvrage.

Pardonne-moi tous ces longs détails, mon vieil ami; mais j'avais besoin de recoudre le moment où je te quittai à celui où je te retrouve; je voulais te donner ces douze années de séparation, elles devaient t'appartenir comme le reste. A présent, viens verser un peu de baume sur les plaies que je t'ai montrées : je n'espère, hélas! rien de ton influence sur Georges; mais Paul pourra gagner près de toi. Viens améliorer mon ouvrage.

Adieu, mon fidèle ami; adieu, mon frère! j'aime ta Luiggina comme si elle était ma fille.

GASPARD, comte d'Ermont.



ANTONIO GRIMALDI A LUIGGINA DE SANTA-CRUX.

Florence, ce 16 février.

Vous partez, Luiggina, vous partez!... Oh ! que ma douleur serve d'excuse à la liberté que je prends de vous écrire; il m'est impossible de me taire... il faut que mon désespoir arrive jusqu'à vous!

Tant que je vous ai sue à Florence, à quelques rues, à quelques maisons de moi, respirant le même air, j'ai espéré! Mais quand vous aurez quitté, non-seulement Florence, mais encore l'Italie, que deviendrai-je, Luiggina? C'est donc un arrêt irrévocable que celui qui a été prononcé contre moi! Votre père.... vous.... ne peut-on vous fléchir? Tant d'amour, tant de larmes, mon cœur, mon âme donnée tout entière, tout cela n'est-il d'aucun poids dans la balance? — Pourquoi votre père n'a-t-il pas dit ce qu'il voulait de talents, de trésors, à l'homme qui doit vous obtenir! j'aurais conquis et la fortune et le génie; rien ne m'eût été impossible pour monter jusqu'à vous; Dieu serait venu en aide à tant d'a-

mour!— Pourquoi me repousser? que me reproche-t-on? Je ne suis plus moi, je suis *vous*. J'aime où vous aimez, je pleure de ce qui vous attriste, je ris quand vous souriez, je prie quand vous levez les yeux au ciel; seulement, je veille quand vous dormez! je suis une ombre, un reflet de vous. Que veut-il donc, votre père?...

O Luiggina! qui pourra effacer de ma vie — j'allais presque dire, effacer de votre mémoire — ces heures délicieuses que nous avons passées ensemble! ces soirées suaves et pures, où, assis l'un près de l'autre, nous regardions sur les montagnes lointaines s'éteindre et disparaître les dernières lueurs du jour!... puis, soutenant l'un et l'autre les pas incertains de votre père, nous rentrions à la villa. Une lampe s'allumait, vous approchiez votre métier, et moi je disais mes vers, ces vers que votre père daigna souvent applaudir!... Combien alors j'étais heureux d'être poëte! Je remerciais Dieu d'avoir mis en moi le feu sacré; je bénissais cette fièvre qui consume, qui dévore, qui chasse le sommeil de la couche et crie : « Lève-toi et veille. » Oui, j'aimais toutes mes souffrances; car elles s'é-

taient exhalées en vers harmonieux, et, pendant que vous les écoutiez, la tête penchée sur votre ouvrage, j'ai vu l'aiguille s'arrêter entre vos doigts.... j'ai vu — et ce sera donc le seul bonheur de ma vie! — vos larmes couler, ô Luiggina!

Je comptais les pulsations de votre cœur, et il me semblait qu'il battait comme le mien; je suivais le cours rapide de votre sang, il me semblait vous voir rougir et pâlir comme moi. Alors j'ai cru, insensé que j'étais! que vous pourriez aussi aimer comme moi.... J'ai parlé, et votre père a refusé. Je ne suis pas, a-t-il dit, l'homme qui doit vous rendre heureuse, l'homme qu'il veut choisir pour son fils, — et je suis pourtant l'homme qui vous aime! L'amour ne contient-il pas le germe de tout ce qui est bien?

Luiggina! je me jette à vos pieds! obtenez de votre père qu'il ait pitié de moi, qu'il me laisse essayer de me faire aimer! Retardez ce fatal départ, ou laissez-moi vous suivre.... vous, la douce étoile qui me guide dans la vie; vous, l'ange de mes chants, le rêve de mes nuits, l'âme de mon

âme! Luisa... Luiggina.... ne m'abandonnez pas! Je tomberai là où vous me laisserez, et nulle puissance ici-bas ne pourra me relever!...

ANTONIO GRIMALDI.

LUIGGINA DE SANTA-CRUX A ISABELLA GRIMALDI.

Florence, ce 18 février.

Chère Isabelle, j'ai reçu hier une lettre de ton frère: je l'ai lue avec une profonde tristesse. S'il n'était pas si malheureux, je te dirais de le blâmer du trouble et de l'agitation de son âme, du peu d'empire qu'il a sur lui-même. Je ne suis pas de ces femmes qui s'enorgueillissent d'un tel excès de douleur. Je comprends mieux la fermeté du courage moral; elle m'émeut, et je sympathise avec elle. Mais l'âme qui ploie, qui succombe, qui recule devant la lutte, je la plains comme je plains, non pas un malheur, mais une faiblesse.

J'étais seule quand j'ai reçu la lettre d'Antonio; mais j'ai fait la seule chose que je dusse faire, je l'ai

portée à mon père. — Je me suis assise à ses pieds, sur un petit tabouret, auprès de sa chaise longue, et je lui ai remis le papier en silence. En reconnaissant l'écriture, il a froncé le sourcil; mais mon père est juste et bon, et ne repousse rien de ce qui peut l'éclairer ou le persuader. Il a lu la lettre lentement, je pense même qu'il l'a lue deux fois; puis il me l'a rendue. J'ai appuyé ma tête sur ses genoux, j'attendais qu'il parlât; il passait sa main dans mes cheveux avec une évidente distraction. Enfin, il me dit doucement avec cette voix persuasive que tu lui connais : « Antonio t'aime, je n'en ai jamais douté; Antonio est poëte, je le savais aussi. Si tu devais mourir jeune, Luiggina, je te dirais de te jeter dans ces rêves d'amour et de génie; mais, comme j'espère que tu vieilliras, tu leur survivrais, et la vie serait à jamais vide et cruellement décolorée pour toi. Il faut en arriver un peu plus tôt, un peu plus tard, aux réalités de ce monde : malheur à ceux qui se les sont rendues impossibles! on paye un jour d'enivrement par une vie de lassitude.

« Tu es pour Antonio la poésie vivante; ta beauté, ta jeunesse, ta pureté, tout en toi est en harmonie avec ses rêves de poëte : tu les colores, tu les animes;

il t'aime de tout son talent comme de toute son âme. Mais, de sa maîtresse, deviens sa femme, la mère de ses enfants; la compagne des jours mauvais comme des heureux jours; la confidente de toutes les tracasseries de la vie, de tous ses détails vulgaires : et l'idole sera renversée. Antonio ne sera plus amant, et il sera poëte encore, c'est-à-dire qu'il gardera son âme ardente et inquiète, son imagination brûlante et exaltée à laquelle tu ne suffiras plus. Alors il se fera une vie à part de la tienne, autre que la tienne, et de laquelle il descendra pour venir à toi. Ton nom ne se trouvera plus dans ses vers ; il rougirait devant ses amis ou devant le public d'adresser ses rêveries poétiques à la femme qui s'occupe de son ménage et qui nourrit ses enfants. Le poëte et l'époux ne seront plus un, ils seront deux.—Et quel reproche pourrais-tu faire? Ton mari sera près de toi, il ira où tu iras, reposera à tes côtés; l'âme seule sera absente : elle seule te sera infidèle de rêverie, de pensée, de poésie. Ce sont de ces douleurs dont une femme peut mourir, mais dont elle ne saurait se plaindre.

« Crois-moi, Luiggina, l'imagination d'un homme

de génie exclut souvent la raison, hélas! notre meilleur guide dans la vie. Antonio, emporté par toute la fougue d'une tête exaltée et l'imprévoyance de ceux qui traversent la vie en rêvant; toi, entraînée par lui, où iriez-vous, pauvres enfants?... Et si, lorsque ton âme se sera allumée au contact du feu poétique de la sienne, vous veniez à vous séparer, que ferais-tu, restée seule avec le poison qu'il aurait glissé dans ton sein? Antonio n'a pas le sang-froid, la raison, la force morale et physique qui doivent guider et protéger une femme. Sa vie se consumera en vagues désirs, en essais inutiles, en élans impétueux vers un avenir qu'il n'atteindra pas. Sans force et sans courage, il laissera aux buissons de la route la meilleure laine de sa toison, ou se brisera au premier choc.

« Jamais, tant que je vivrai, je ne consentirai à te livrer à cette mer orageuse : ce serait détruire en un instant le fruit de mes conseils, de mes soins et de ma tendresse pour toi; ce serait empoisonner le peu de jours qu'il me reste à passer ici-bas. »

A ces mots, Isabella, je me suis levée. « Que vas-

tu faire? » me dit mon père. « Écrire.—A Antonio? — Non, à sa sœur. — Que lui diras-tu? — Ce que vous venez de me dire. » Alors mon père aussi s'est levé, et, comme je commençais à écrire, il s'est penché vers moi et m'a baisée au front.

Isabella, montre à ton frère ce que je viens d'écrire. Il faut qu'il voie ce que mon père, ce modèle de raison, pense de lui. Il pourra y puiser un grand enseignement; et, si sa douleur peut porter des fruits, je regretterai moins les larmes que je lui fais verser. Dis-lui qu'il faut qu'il donne à ce jugement un éclatant démenti. Mon père le dit faible, qu'Antonio se montre fort. Il ne lui croit aucun but, aucune route déterminée dans ce monde: qu'Antonio marche d'un pas ferme dans une noble carrière. Il croit que le premier choc le brisera: qu'Antonio, blessé au cœur, se relève de toute sa hauteur avec calme et courage; qu'Antonio, calomnié, se montre digne et fier!

A toi aussi, mon Isabella, il me faut dire adieu! Ton souvenir me suivra partout. Je verrai souvent dans mes rêves tes doux yeux bleus, tes blonds che-

veux, ta taille si flexible et si mince. Il me semble presque que tu es mon enfant, tant je suis grande et forte auprès de toi. J'aurais voulu ne pas m'éloigner, afin de te soutenir et de te protéger.

Mon Isabella, je t'envie ta retraite; n'appelle pas, ne hâte pas le moment d'en sortir. Qu'a donc le monde de si attrayant pour que tu lui sacrifies le calme de tes prières? Médite les paroles de mon père; que de désenchantement elles contiennent! quelle glace elles jettent sur nos cœurs!

Ne crois pas, mon amie, que je m'éloigne sans trouble et sans regret. Je pars, je quitte ma patrie, je quitte tous ceux que j'aime.... et qui sait ce qui m'attend dans ce pays de France vers lequel se dirigent mes pas! Depuis longtemps les médecins ne m'ont pas caché l'état de mon père: toute émotion, toute fatigue peut lui être fatale; et je vois avec effroi tout ce qui peut troubler ce repos que j'achèterais, sans murmurer, au prix des plus grands sacrifices. — Mais, quelque bon, quelque tendre que soit pour moi mon père, ses décisions, une fois prises, sont irrévocables; il a parlé, je

dois me taire. Jamais, quoi qu'il m'en coûte, un mot de moi ne viendra amener un nuage dans cette existence si chère et si menacée !

Adieu donc, ma douce Isabella ; toi, du moins, puisses-tu n'avoir que des heures heureuses de celle-ci à celle qui doit nous réunir ! Je ne te veux qu'un chagrin : celui de mon absence.

Adieu — souvenir et amitié.

Luiggina.

II

« Quelle heure est-il, mon frère ? certainement cette pendule retarde. »

L'abbé quitta le fauteuil dans lequel il était enfoncé, se leva sur la pointe des pieds, enleva le verre de la pendule, et avança l'aiguille d'un quart d'heure.

« Je ne crois pas qu'elle retarde, Gaspard ; mais puisque tu le désires.... »

Et son doigt poussait l'aiguille.

« Allons, allons, c'est bien ; il faut encore attendre, il est trop tôt. »

Et le comte d'Ermont recommença à marcher vivement dans la chambre. L'abbé reprit son fauteuil, posa ses pieds sur les chenets, et, la tête

appuyée sur une de ses mains, il parut absorbé par de silencieuses réflexions.

L'abbé Jacques, frère cadet du comte d'Ermont, était un homme d'environ cinquante ans, pâle, maigre et chétif : sa voix était douce comme celle d'un enfant; son regard était à la fois timide et confiant; son sourire avait d'autant plus de charme, qu'on voyait qu'il était rare sur cette physionomie maladive; toute sa personne était grêle et affaiblie; ses mains, d'un blanc mat, étaient légèrement tremblantes; son habit noir était un peu râpé, quoique brossé avec soin; enfin, il y avait dans son ensemble quelque chose de si souffrant, de si pauvre, et cependant de si noble, que l'on se sentait triste en le regardant.

« Il arrivera bientôt, mon cher Gaspard, » reprit-il en remarquant l'agitation de son frère; « et, comme tu le disais tout à l'heure, les pendules ne vont peut-être pas bien. Il me semble que tu pourrais toujours partir; quand tu attendrais un peu M. de Santa-Crux sur le perron de sa maison, il n'y aurait pas grand mal.

— Certainement, je puis partir; tu as raison, Jacques : comment n'y ai-je pas pensé plus tôt? Mais.... la voiture que je n'ai demandée que pour une heure!... Paul, mon enfant, va à l'écurie, dis qu'on vienne, qu'on se dépêche. Ce cher Giacomo! quel bonheur de le revoir! Il sera fatigué de la route, je n'en doute pas; il est fort souffrant, Jacques, je crains même qu'il n'ait pas dit toute la vérité!

— Espère, au contraire, qu'il a exagéré le mal, que le changement d'air aura amélioré sa santé, et que rien, mon bon Gaspard, ne troublera la joie de votre réunion.

— Te voilà bien, l'abbé! toujours consolant!... Mais qu'as-tu donc? tu me parais plus abattu et plus pâle que de coutume.

— Non! je suis bien, je t'assure; je suis content de te voir si heureux.

— Jacques, ce n'est pas moi que tu peux tromper; depuis longtemps je sais lire sur ton front le moindre

trouble de ton âme. Qu'as-tu?... qu'est-ce qui t'afflige?

— Rien, Gaspard!... si ce n'est qu'il me semble que tu aimes ton ami comme un frère, et que je ne serai plus seul désormais à recevoir de toi ce nom et l'affection à laquelle il donne droit. »

Le comte prit la main de l'abbé, et les deux frères se regardèrent avec émotion : l'un, grand, fort, avec des yeux noirs et perçants qu'une expression de tendresse adoucissait en ce moment; l'autre, faible et délicat, s'appuyant un peu sur la main qu'il pressait.

« Il me semble, monsieur l'abbé, » dit alors une voix fortement accentuée, « qu'il y a beaucoup d'égoïsme dans les paroles que vous venez de prononcer, et peu de cette abnégation de soi-même que vous prêchez si souvent.

— Vous avez raison, Georges, » reprit doucement l'abbé Jacques : « vous avez raison, mon enfant; ne suivez pas mon exemple, mes paroles valent mieux



que mes actious; mais je me fais vieux, je suis souffrant, et la force me manque parfois. Je n'ai pas souvent aimé dans ma vie, et mon frère est ce que j'ai de plus cher ici-bas.

— Allons, allons, Jacques, ne vous reprochez pas ce mouvement de bonne jalousie qui m'a profondément touché : votre part est large dans mes affections ; n'enviez personne à cet égard. Mais j'entends le pas des chevaux, et l'heure s'avance ; adieu, mon frère ! »

Le comte d'Ermont fit quelques pas vers le perron.

« Qu'est-ce que ceci ? » dit-il en se retournant vivement : « des chevaux de selle, des chiens, des piqueurs !... personne ne chasse, je suppose, aujourd'hui ? »

Et le comte arrêta son regard sur son fils Georges.

Celui-ci, pendant la conversation des deux frères, s'était tenu à l'écart, le coude appuyé sur une table,

lisant, ou paraissant lire un journal. Sans détourner les yeux de sa lecture, il avait adressé à l'abbé la remarque sévère qui avait arrêté l'émotion de son oncle. Les impressions intimes redoutent le grand jour, et fuient les regards indifférents : le pauvre abbé, confus des larmes qui mouillaient sa paupière, n'osait ni les laisser tomber, ni les essuyer, de peur d'attirer sur elles l'attention des autres. Mais il avait une longue habitude de vaincre ses premiers mouvements ; il eut honte de rougir de lui-même, et il se tourna vers Georges au moment où, du revers de sa main, il essuya ses yeux. Georges continuait sa lecture, et semblait ne plus faire attention à ce qui se passait au fond du salon ; mais quand son père le regarda en finissant sa phrase interrogative, il se leva, boutonna sa redingote comme un homme qui se prépare à partir, et, prenant son chapeau :

« Pardonnez-moi, mon père, » répondit-il, « je chasse aujourd'hui.

— Georges !... » s'écria le comte avec vivacité ; mais il se reprit et ajouta avec plus de calme : « Il n'est pas possible, mon fils, que vous ayez

cru pouvoir vous dispenser de venir, avec moi et votre frère, au-devant de M. de Santa-Crux ; vous saviez depuis plusieurs jours que je comptais sur vous.

— Georges l'avait oublié, » interrompit l'abbé, en tournant vers son neveu un regard suppliant, « et maintenant....

— Vous vous trompez, monsieur, je ne l'avais point oublié, » répondit Georges d'un ton ferme, tandis qu'il achevait de mettre ses gants.

« Et maintenant, » continua l'abbé, en répétant ses deux derniers mots, mais en en changeant évidemment l'intention, car il ne les adressait plus à Georges, mais au comte d'Ermont ; « maintenant que tout est prêt pour cette chasse, et que l'on est probablement sur la trace d'un chevreuil ou d'un sanglier, il vaut mieux qu'elle ait lieu ; nous enverrons un beau morceau de venaison à M. de Santa-Crux. »

Et l'abbé essayait de sourire pour conjurer l'orage qu'il voyait s'amonceler sur le front du père et du

fils : repoussé par Georges, il s'était, en dernière espérance, adressé au comte; il sentait qu'il fallait se hâter de donner un consentement dont on allait se passer; mais M. d'Ermont était déjà trop irrité pour comprendre sa position, et il reprit :

« Vous m'offenseriez grandement, Georges, en ne venant pas avec moi chez M. de Santa-Crux; manquer de politesse, d'égards envers mon ami d'enfance, un vieux compagnon d'armes, un frère !... c'est me manquer à moi-même. »

Cette fois, quand le comte prononça le mot de *frère*, si l'abbé en souffrit, tout fut comprimé; son visage ne trahit aucune émotion, et le comte ajouta vivement :

« Terminons ces débats, Georges, et suivez-moi. »

Ces mots, prononcés d'un ton d'autorité, firent éclater l'orage qui, depuis quelques minutes, grondait sourdement.

« Non, certes, » s'écria le jeune homme, « je n'irai pas aujourd'hui chez M. de Santa-Crux que je n'ai pas l'honneur de connaître. Il tient fort peu, sûrement, à ma présence; et moi, je hais les scènes à effet et les émotions de commande.

— Georges!... » interrompit le comte, d'une voix où vibrait la colère.

« Je n'irai pas; » reprit son fils avec véhémence. « M. de Santa-Crux est pour moi un étranger auquel je ne dois rien : qu'il arrive ou qu'il parte, peu m'importe! Grâce au ciel, je me suis soustrait aux convenances hypocrites qui font qu'on accueille avec des paroles d'affection les inconnus comme les amis. Vous suis-je donc pour la première fois si indispensable, que vous ne puissiez être heureux sans moi? Et, s'il vous plaît, mon père, comment me présenteriez-vous à cet ami tant chéri? lui diriez-vous : Voici mon Georges, mon fils aîné, embrassons-le ensemble? — Non! vous me l'avez dit vous-même; dans ces longues pages envoyées à Giacomo de Santa-Crux, vous ne lui avez pas laissé ignorer ce que vous appelez *vos mal-*

heurs : le caractère intraitable de votre mauvais fils !

— Il n'était pas possible en effet, monsieur, que je laissasse mon meilleur ami arriver ici, sans le prévenir du déplorable spectacle qu'il aurait sous les yeux, celui d'un fils oubliant tous ses devoirs, et faisant, avant l'âge, blanchir de chagrin les cheveux de son père !

— Eh bien ! alors, trouvez bon que je me présente le plus tard possible aux yeux de cet hôte si bien prévenu en ma faveur. Partez !... et vous pourrez lui dire : Tu vois que le portrait était ressemblant ; l'ours n'a point voulu quitter sa tanière pour venir jusqu'à toi.

— En route !... en route ! » s'écria Paul en accourant ; « mon père, voici la voiture.

— Oui, en route, mon fils ! » répondit le comte d'une voix altérée, en posant son bras sur l'épaule de Paul ; « viens, mon enfant, viens près de moi.... et partons !

— Tu restes, Georges? » dit Paul en passant devant son frère : « as-tu donc oublié qu'Antonio Grimaldi nous a écrit que Luiggina est belle? Tant pis pour toi, si tu me laisses briller sans concurrence. »

Et Paul s'élança en riant dans la calèche. Le bruit des roues se confondit un instant avec le galop du cheval de Georges, tandis que le père et le fils s'éloignaient en sens inverse.

La route que Georges suivait faisait un détour, et un petit sentier plus direct conduisait comme elle à une des grilles du parc. L'abbé prit le sentier et se mit presque à courir. Le vent soulevait les mèches argentées de ses cheveux, sa poitrine était oppressée; mais il se hâtait toujours. Enfin, tout essoufflé, il arriva à l'embranchement de la route et du sentier, au moment où Georges y arrivait aussi.

L'abbé étendit son faible bras vers la bride du cheval; mais, n'en pouvant ralentir la marche, il fut entraîné par lui.

« Georges, » s'écria-t-il, « mon cher enfant.... il est encore temps; retourne sur tes pas, et va rejoindre ton père! »

Un coup d'éperon donné au cheval fit lâcher prise à l'abbé qui resta seul sur le bord de la route.

Pauvre abbé! frêle organisation jetée au milieu de tous ces caractères impétueux, âme simple et tranquille mise en contact avec les passions les plus violentes! Il avait d'abord, dans sa candeur, commencé par s'étonner et par souffrir; avec le temps, il ne s'étonna plus, mais souffrit encore. Néanmoins, son zèle ardent ne reculait devant aucun obstacle; il ne pouvait croire au mal sans remède, et, au plus fort de la tempête, il arrivait avec sa naïve remontrance et son humble prière. Repoussé, rejeté, il s'arrêtait quelques instants, se tenant prêt à recommencer au premier signal de détresse, sans se décourager de l'absence de tout succès. Au milieu des discordes de famille qui l'entouraient, il n'avait pris le parti de personne; il allait de l'un à l'autre, excusant le plus coupable, soutenant le plus faible. Il épuisait sa peu fertile imagination à chercher des motifs, des pré-



textes, qui pussent pallier les torts des uns et des autres : pieux mensonges qu'on refusait souvent, et dont il avait inutilement chargé sa conscience.

La mauvaise santé de l'abbé ne lui avait pas permis de suivre longtemps la règle de l'ordre sévère dont il faisait partie ; et, malgré son zèle pieux, la volonté de ses supérieurs l'avait forcé à quitter le couvent. Alors il revint sous le toit de son frère : il fut l'aumônier du château dont il habitait la plus modeste, la plus retirée des chambres : jamais on n'avait pu obtenir que les meubles en fussent renouvelés ou réparés ; c'était, disait-il, toujours assez bon pour lui.

L'ordre dont il faisait partie exigeait le vœu de pauvreté ; aussi avait-il depuis longtemps abandonné tous ses biens à son frère, et quand de pénibles souffrances le ramenèrent dans la maison paternelle, il n'accepta du comte d'Ermont que la plus modique pension ; encore en donnait-il les trois quarts aux pauvres. Quand sa bourse était vide, il ne demandait rien : mais le comte le devinait facilement, car l'abbé lui faisait trouver sur son pas-

sage le pauvre qu'il n'avait pu secourir. Les yeux du prêtre suivaient alors avec anxiété les mouvements de son frère; et, quand il avait vu la main du comte d'Ermont se diriger vers sa bourse et l'ouvrir, ses joues pâles se coloraient de plaisir et de reconnaissance. Pieux et saint homme! sa vie était simple et facile : Dieu ne lui avait donné un cœur que pour sentir les émotions des autres. Il n'était pas *lui* : il vivait en eux, souriant de leur joie ou agité de leur peine. Et puis, l'abbé Jacques tenait si peu de place ici-bas, il se faisait si peu entendre, qu'on l'oubliait presque jusqu'au moment où il se glissait vers vous pour vous tendre la main, ayant prévu avant vous que vous alliez en avoir besoin!

Un seul point dominait dans ce caractère si disposé à refléter toutes les nuances de celui des autres : dans sa vie solitaire, frère Jacques s'était passionné, non-seulement pour les fleurs, mais pour le plus petit des brins d'herbe que Dieu a jetés sur la terre. Il aimait tout ce qui verdoyait au printemps, au premier rayon du soleil. Il connaissait toutes les plantes, chacune par leur nom; il les cultivait pour leurs

qualités bienfaisantes, les admirait pour leurs couleurs, les aimait pour leurs parfums. Dans la plus pâle violette d'avril, il trouvait à contempler pour des heures entières : de cette fleur si petite, si faible, si peu durable, sa pensée s'élevait vers le Dieu grand, fort et éternel ; puis elle retombait sur lui-même, moins faible que la fleur, et pourtant si peu de chose encore aux yeux du grand créateur de l'univers.

Mais ce jour-là, l'abbé, en revenant au château, passa auprès des aubépines, des liserons, des touffes de muguet et de violettes, sans leur donner un regard ni un sourire. Sa tête se penchait sur sa poitrine, et son cœur souffrait.

III

Isabella Grimaldi a Luiggina de Santa-Crux.

Florence, ce 25 février.

Cette lettre te précédera en France, ma bien-aimée Luiggina, mais je ne puis attendre davantage pour t'écrire. Mon cœur est brisé, mes idées sont bouleversées; je ne sais que devenir! Mon frère.... ah! laisse-moi te parler de lui! tu es partie pour ne plus revenir, que crains-tu?— Pauvre Antonio!... quelle douleur! quel déscspoir! Luiggina, inspire-moi les mots qui savent consoler: je ne dirai pas qu'ils viennent de toi, mais je les prononcerai, et peut-être auront-ils conservé une douce magie qui calmera mon malheureux frère.

Cette lettre que tu m'as écrite, chaque mot en est effacé par ses larmes: triste, mais inutile désaveu de ce qu'elle contient! J'avais fait venir Antonio à

mon couvent, et, quand nous fûmes seuls, je lui remis en silence le fatal papier. — Oui, ton père l'a calomnié, Luiggina; mais n'espère pas qu'il puisse en éprouver ni courroux, ni ressentiment. Il n'y a de place dans son cœur que pour l'amour, et Antonio n'est que malheureux! — La tête cachée dans ses deux mains, il a pleuré, pleuré longtemps, comme pleurent les enfants et les femmes, comme je ne croyais pas que pût pleurer un homme.

En vain j'ai essayé tout ce que m'inspiraient ma pitié et ma tendresse, il n'a rien écouté; je me suis agenouillée devant lui, et mes larmes ont coulé comme les siennes. Bientôt, Luiggina, une fatale pensée s'est emparée de tout mon être : je regardais mon frère; je sais combien nos traits se ressemblent; je sais que le son de nos voix est le même.... je sentis tout à coup que nos âmes se ressemblaient aussi, et, que tout ce qu'il souffre aujourd'hui, je pourrais le souffrir un jour : alors, la terreur s'est mêlée à ma pitié. « Antonio! » lui ai-je crié, « qui me sauvera, moi, quand mon heure sera venue, si toi, mon seul appui, la force t'abandonne! »

Ce cri de désespoir, mon frère l'entendit.

« Isabella !... » me dit-il, « cache-toi au fond de ton couvent ; ferme tes yeux à la lumière, tes oreilles à tout bruit de ce monde : ma sœur, on y respire un air qui tue.... sauve-toi, pendant qu'il en est temps encore !

— Antonio, » repris-je doucement, « nous sommes orphelins et seuls ici-bas. Ma mère m'a confiée à toi ; et toi, elle t'a confié à Dieu. Que deviendrais-je sans mon frère ? Seigneur, Dieu de bonté ! soutenez Antonio pour qu'Antonio me soutienne ! »

Antonio leva les yeux vers le ciel :

« Ma mère, » murmura-t-il, « il me faut du courage pour vivre pour cette enfant ; et toi qui lis dans mon âme, tu vois quelle désolation y règne ! Je veux, mais je ne puis.... S'il ne me vient un secours d'en haut, nous tomberons tous les deux. Luiggina, mon bon ange, n'est plus auprès de moi ! »

Et de nouvelles larmes inondèrent ses joues.

Nous restâmes longtemps appuyés l'un sur l'autre ;

tous deux tremblants et découragés, tous deux, je le sens, marqués au front par le malheur. Puis mon frère me quitta, et depuis, je ne l'ai pas revu ; je suis seule et abandonnée dans mon couvent; il est seul, malheureux, errant dans Florence. Oh! tu as pris tout notre bonheur, il s'est enfui avec toi!...

Et ces beaux vers d'Antonio que nous écoutions ensemble, ces vers que l'on imprimait, et qui allaient faire retentir son nom dans toute l'Italie.... il les a déchirés! il a arraché son manuscrit des mains du libraire; il n'en reste pas une ligne. Ces strophes gracieuses n'existent plus que dans la mémoire d'Antonio, et, plus jamais, il ne les dira à personne. Amour.... génie.... talent, tout est scellé dans sa pauvre tête; elle ne laissera plus échapper que des larmes!

Ne me parle plus, mon amie, d'études, de lectures, d'instruction; je ne puis plus réunir mes idées : une pénible agitation me consume; la douleur d'Antonio m'a révélé un monde nouveau, dont le fantôme me poursuit nuit et jour. Gronde, Luiggina, toi qui raisonnes ce que tu sens, mais plains pourtant ceux qui

souffrent sans lutter, qui ploient à tous les vents sans se reculer ni s'avancer pour en amortir l'impétuosité. En vérité, nous sommes si malheureux, que si mon frère et moi nous pouvions mourir ensemble, je ne le retiendrais pas une heure de plus en ce monde. Ni lui, ni moi, nous n'avons ton courage et ta force pour traverser la vie, et si le voyage doit être pénible, mieux vaudrait ne pas l'entreprendre!

Écris-moi, écris-moi souvent, ma Luïggina; tes lettres seront ma consolation et mon appui. Si tu le veux, sois ma mère!... J'accepte de toi tout nom qui me mettra sous ta protection et me donnera des droits à ta tendresse.

ISABELLA GRIMALDI.

LE COMTE PAUL D'ERMONT A ANTONIO GRIMALDI.

Ce 6 mars, château de Northal, près Toulouse.

Antonio, je fais mes malles et je pars pour l'Italie! Si toutes vos femmes ressemblent à Luiggina de

Santa-Crux, comment vit-on ailleurs qu'à Florence? Ah ça, mon cher, tes lettres n'ont pas le sens commun! tu me parles de peinture, d'architecture, de musique, de beau ciel et de mille autres balivernes semblables.... Et des femmes, pas un mot! Vous avez à peine, monsieur le poëte, daigné glisser en post-scriptum que Luiggina est belle. Que fais-tu donc de ton imagination, de ton prétendu feu poétique? C'est admirable, c'est sublime qu'il fallait dire. Au diable le génie, mon cher, s'il fait regarder les étoiles quand il y a de si belles créatures sur la terre! Mon parti est pris : dans la carrière diplomatique que j'honore de mon choix, la légation de Florence ne sera pas oubliée; je la demande, je m'y établis, et je ne la quitte qu'à soixante ans. Vive l'Italie! Quels yeux.... quel sourire! quelle masse de cheveux noirs! quelle noble et imposante taille! J'ai été saisi, foudroyé.... j'aime, j'adore, je ne rêve que déclarations, que vers amoureux, que billets doux. — Et j'ai bon espoir! voici mon calcul : car je réfléchis quelquefois, ne t'en déplaise! — A quoi peut avoir pensé ce vieux bonhomme de père, en amenant sa blanche brebis dans la tanière des loups? Je n'ai pas cherché longtemps la solution du pro-

blème, et il m'a paru évident qu'il amenait sa ravissante fille pour l'unir au fils de son ami Gaspard ; car mon père et lui s'aiment.... comme nous nous aimerons, Antonio, quand nous aurons la cinquantaine ; mais vienne ce temps-là le moins vite possible ! — M. de Santa-Crux aura d'abord pensé au fils aîné : c'est tout simple. Il s'attendait à trouver un aîné présentable, à peu de chose près du moins ; mais quand il connaîtra à fond mon ours de frère, tu conçois qu'il en sera un peu saisi ; il changera de batteries. — Je me trouve là : j'ai vingt-deux ans, cinq pieds trois pouces, des cheveux blonds qui frisent naturellement ; avec cela, un caractère.... quel caractère, Antonio ! sage, timide, une vraie jeune fille ; enfin, une perfection de mari aux yeux d'un vieillard de soixante ans ! En même temps, je soupire près de la belle ; je ne mange plus, je dépéris, je suis près d'expirer.... Et tu danseras à ma noce avant six mois, mon cher ! si toutefois tu es encore de ce monde ; car il y a une éternité que je n'ai entendu parler de toi, et j'adresse peut-être cette lettre à ton ombre.

Pendant que je t'écris bien tranquillement, blotti

dans ma chambre dont j'ai fermé portes et verrous, la tempête s'agite à mes pieds, c'est-à-dire dans le salon au rez-de-chaussée, et les éclats du tonnerre arrivent jusqu'à moi. Voilà mon respectable père qui se fâche.... et Georges qui s'emporte, qui frappe du pied. Bon! voilà un meuble qui tombe, qui se brise; j'ai du guignon, c'est probablement quelque chose à moi. Voici un moment de silence complet : c'est sûrement mon oncle l'abbé qui parle; pauvre cher homme ! il se donne bien inutilement une quinte de toux. Voilà le tintamarre qui recommence. Courage, mon frère !... crie un peu plus fort, et bientôt l'on t'entendra de la maison des Roches qu'habite Luiggina. Mais je reviens à mon sujet:

La cause de l'ouragan est que mon père ne veut pas, à toute force, abandonner le chapitre des remontrances à l'égard de Georges. Dieu sait cependant comme les sermons et les conseils paternels vont au caractère de mon frère ! c'est de l'huile sur du feu. Si Georges était né bancal, on le laisserait boiter en paix : qu'on le laisse donc tel qu'il est, sans s'attacher à redresser les difformités

de sa nature. — Ne va pas croire, Antonio, que Georges soit une monstruosité tout exceptionnelle : sous cette rude écorce, il y a, au fond, un peu de bien ; mais ce bien ne ressemble pas plus au bien des autres que ses défauts ne ressemblent aux nôtres ; et, somme totale, je ne voudrais pas plus de ses qualités que de son mauvais caractère.

Il a fait hier une réception peu courtoise à nos hôtes ; j'en aurais bien ri, si mon père n'en avait pas tant souffert. Nous sommes allés au-devant de M. de Santa-Crux sans Georges, bien entendu. Tout s'est passé à merveille : les deux amis se sont jetés dans les bras l'un de l'autre ; ils étaient si émus que l'attendrissement allait me gagner, quand au fond de son chapeau de paille, je découvris la figure de Luiggina ! Dès lors, on s'agita, on pleura derrière môi sans que j'y fisse attention. Mon père s'avança vers elle et la baisa au front, tandis que M. de Santa-Crux m'embrassait ; mais là s'arrêtèrent les tendres effusions, et je n'eus de Luiggina que le plus gracieux des sourires. Mon père invita les voyageurs à venir le lendemain dîner chez nous ; il se faisait une joie de recevoir son cher et

vieil ami. Sans l'état de souffrance de celui-ci, je crois que nous eussions fait entourer de fleurs les colonnes du péristyle, et fait tirer des coups de fusil par les paysans; mais, si ce fut un jour de fête, ce fut une fête silencieuse et recueillie : car M. de Santa-Crux est bien fatigué, et, je le crains, bien malade.

Il arriva d'assez bonne heure, et nous nous assîmes tous autour de la grande cheminée; on présenta mon oncle l'abbé qui, je le vis, plut tout de suite à Mlle de Santa-Crux : ce fut avec lui qu'elle causa, tandis que son père parlait bas avec le mien. Je m'approchai de l'abbé afin de me mêler à la conversation. — Je me suis toujours grandement moqué de la passion de mon oncle pour les brins d'herbe; mais, ce jour-là, je fis des phrases délicieuses sur les beautés de la nature, sur le charme des prairies, de la verdure, etc., etc. On aurait dit, vraiment, que j'avais passé mes vingt années d'existence à herboriser avec l'abbé. Après les fleurs, on en vint aux pauvres, au chapitre des aumônes. Il m'a fallu pas mal d'esprit pour m'en tirer, moi qui ai rarement, le deux du mois, une

obole dans ma poche, et qui ne donne jamais autre chose que cette phrase : « Allez trouver mon oncle l'abbé. » Cependant, cela marchait encore passablement, quand, des pauvres, nous passâmes à la religion, à la morale, sur lesquelles je m'aperçus que Mlle de Santa-Crux était de première force. Sans la présence de mon oncle, je me serais encore lancé; mais une mauvaise honte me retint, et je restai dans des considérations générales. Je crois que j'ai été un peu terne. Oh ! la gênante chose qu'un abbé en tiers entre un jeune homme et une jeune fille !

Cependant je m'apercevais que notre estimable conversation languissait, et j'en rendais grâces au ciel ! Je remarquais que mon oncle l'abbé regardait souvent du côté de la porte : j'en conclus qu'il songeait à s'en aller, ce dont j'étais charmé; j'allais pouvoir déployer tout mon mérite aux yeux de Luiggina. Ce qui m'intriguait pourtant, c'est que l'agitation de l'abbé semblait gagner mon père, et je ne pouvais croire que lui aussi fût assez bon pour me céder la place. D'ailleurs, la position se serait alors compliquée, puisque M. de Santa-Crux

me restait sur les bras, et ce n'était pas un tiers plus commode que l'abbé.

La cloche du dîner retentit, et je me rappelai soudain que j'avais un frère qui, ce jour-là, ne se piquait guère de politesse. La figure de mon père était grave et irritée. Il se leva, sonna, et dit à un domestique d'aller prier M. Georges de descendre. C'était un grand parti, car il pouvait s'ensuivre une rébellion ouverte. Mon père s'approcha du feu, saisit les pincettes, et déchargea sa colère sur deux pauvres tisons qu'il réduisit en cendres. L'abbé toussa, ce qui lui arrive toujours quand il est contrarié; et le brave homme, croyant bonnement que son frère avait froid, se dépêcha d'approcher des bûches, et s'extermina à souffler. M. de Santa-Crux, feignant de ne pas voir l'embarras général, prononça quelques phrases sur le temps, sur la beauté du site; et le pauvre abbé crut encore que M. de Santa-Crux désirait causer : il quitta précipitamment son soufflet pour lui donner la réplique. — « En effet, le pays est superbe, et des fenêtres du salon, on a une vue magnifique. » — Mais la conversation en resta là, au grand dé-

plaisir de mon oncle, qui voulait, à toute force, occuper son monde.

La porte s'ouvrit enfin; le domestique venait dire que M. Georges était sorti depuis le matin et qu'il n'était pas encore rentré.—Pas encore rentré à plus de huit heures du soir !... (car, suivant la coutume du Midi nous soupons, ou, comme on dit ici, nous dînons à cette heure indue;) il y avait évidemment là un parti pris d'impolitesse. — Enfin le maître d'hôtel annonça que l'on était servi; et nous passâmes dans la salle à manger. La place de Georges resta vide auprès de M. de Santa-Crux, et le dîner commença au milieu du plus profond silence. Mon oncle mange peu, et, en général, ne fait guère attention à son frugal repas; ce soir-là, il s'étendit longuement sur le plus ou moins de mérite de chaque plat, engageant nos hôtes à en essayer, et tout cela avec une volubilité, un feu qui m'eût fait sourire, si la charitable intention de l'abbé n'eût été évidente. Mon père ne disait mot, et la précipitation de ses mouvements annonçait une colère concentrée qu'il avait peine à maîtriser. Chaque fois que la porte s'ouvrait, tous les regards se diri-

geaient de ce côté, et, chaque fois, l'attente générale était trompée; mon frère ne paraissait pas.

Au milieu du dîner, Georges arriva en costume de chasseur; il s'assit à la place qui était restée vide, et salua M. et Mlle de Santa-Crux. Je ne sais vraiment de quelle pâte est fabriqué cet original de frère : il a regardé Luiggina d'un air indifférent, et n'a pas une seconde fois levé les yeux sur elle. Quant à mon père, il avait broyé son pain en mille morceaux qu'il dispersait autour de lui avec une agitation convulsive; il était pâle à faire peur. L'abbé était à bout de toutes ses ressources, et, à mesure qu'il voyait la figure de son frère s'altérer, il cessait de manger, pâlissait lui-même, et son triste et doux regard restait fixé sur le comte d'Ermont. Moi-même, comme tous les autres, je faisais une assez sotte figure; ce fut M. de Santa-Crux qui rompit le silence, et, s'adressant à Georges :

« Vous aimez la chasse, monsieur? » lui dit-il; « je l'ai aussi beaucoup aimée, mais il y a longtemps qu'elle et moi nous sommes brouillés; » et il montra

sa jambe infirme. « Aujourd'hui, elle m'a gardé rancune, » ajouta-t-il en souriant; « elle a retardé le plaisir que j'ai à vous voir.

— Vous êtes bien bon, monsieur, » répondit Georges en s'inclinant.

Il allait s'ensuivre encore un silence embarrassant, quand l'abbé se hâta de prendre la parole : — « Votre nouveau cheval a-t-il été plus docile aujourd'hui, mon cher enfant? »— Il y avait encore une charitable intention du bon abbé dans cette simple question : si Georges avait avoué que son cheval était rétif, on en aurait pu conclure qu'il avait été involontairement retardé; mais Georges répondit laconiquement : « Mon cheval a été parfaitement tranquille. »

Enfin, grâce au ciel, arriva le terme de nos épreuves; nous quittâmes la salle à manger pour retourner au salon, où, du moins, nous n'étions pas symétriquement rangés les uns en face des autres, et où nous pouvions remuer notre embarras.

Voilà, mon cher Antonio, un échantillon de la douce vie de famille que nous menons ici. Ce matin, mon père s'est probablement cru obligé, pour l'acquit de sa conscience, de dire à Georges qu'il n'était ni poli ni convenable de n'être pas exact à l'heure du dîner — comme l'on ferait une leçon à un enfant de dix ans — et il s'en est suivi l'explosion de toutes les colères concentrées d'hier.

Adieu, mon cher; je monte à cheval pour me diriger vers la maison des Roches, afin de m'informer de l'état de la santé de M. de Santa-Crux, et je vais me mettre à sa disposition pour le reste de la journée. J'espère que l'on me saura gré de cet excès de politesse et de soin pour.... un vieillard!

Paul d'Ermont.

Luiggina de Santa-Crux a Isabella Grimaldi.

Maison des Roches, ce 15 mars.

Que les choses restent comme elles sont, chère Isabella, et que ton frère ne vienne plus à ton cou-

vent. Cela vaut mieux ainsi. Tu n'as pu lui donner aucune consolation, et il a bouleversé ta pauvre tête. Je l'avais toujours pensé : tu ne peux rien pour lui, toi, si faible, si dominée par les impressions des autres, et Antonio, avec son imagination exaltée, peut te faire beaucoup de mal. Il est venu troubler ta paisible retraite de toute la violence de ses passions, sans te montrer, à côté, la raison qui les adoucit ou le courage qui les dompte. Ton frère est coupable aussi du mal qu'il se fait à lui-même ; car Dieu nous défend de *trop* souffrir d'un malheur *supportable*, et de laisser éteindre, dès les premiers pas, l'intelligence et la force qu'il nous a données pour nous conduire pendant une plus longue route. Antonio croit-il donc que nous n'ayons d'autre but dans la vie que celui d'être heureux, et qu'une fois le malheur arrivé, il ne nous reste plus rien à faire? Il n'oserait soutenir ce système qui ferait de notre pauvre monde un horrible chaos, et s'il a assez de raison pour voir qu'il a tort, comment n'a-t-il pas assez de force pour faire ce qui serait bien? Je comprends l'aveuglement; mais, si le jour nous frappe, je ne conçois pas qu'on ne marche pas droit vers lui.

Je le sais, mon Isabella, tu me trouveras sévère, tu me trouveras froide surtout ; mais telle que je suis, puisque tu m'as aimée, tu continueras à m'aimer. N'ayant jamais connu ma mère, élevée par mon père, vieux soldat qui a passé par toutes les phases de la vie, qui a mille fois exposé ses jours, qui a longuement appris à ne se compter pour rien, j'ai dû garder l'empreinte de la main ferme et forte qui a dirigé ma jeunesse. Toi et ton frère, au contraire, élevés par une mère veuve et constamment malade, vous n'avez reçu d'elle que des baisers et des paroles de tendresse ; sentant sa fin prochaine, dans son ardente piété, elle a cru que du haut du ciel ses prières suffiraient pour détourner de vous les épreuves du malheur, et elle vous a quittés sans vous laisser d'autres souvenirs que celui de son amour, de ses caresses, à peine celui de ses larmes !... Comment vous deux, ainsi entrés dans la vie, avez-vous pu m'aimer, moi, qui n'ai rien de ce que donne la présence ou le souvenir d'une mère ? Je l'ignore.... mais je t'en remercie ! — Il me semble que je mérite mieux l'affection de Dieu que celle des hommes : je ne suis ni assez douce, ni assez indulgente pour eux.

Tu me pardonnerais bien plus facilement la sévérité de mes paroles, chère Isabella, si tu pouvais lire dans mon cœur, et voir combien, en ce moment, il me faut de force pour avoir le courage que j'exige des autres. Mon père..... ô mon amie, comme il est changé! Ce voyage qui m'a tant affligée a épuisé ses forces, et je ne puis croire que le climat de la France lui soit favorable. Une mortelle inquiétude s'est emparée de moi : je vois que mon père souffre cruellement; depuis longtemps je redoute l'avenir, maintenant qui sait ce que me réserve le lendemain?

Après cet aveu de mes peines secrètes, tu te représentes sans doute notre intérieur, triste, sombre et agité. Que tu serais étonnée si tu venais parmi nous! tu verrais un riant vieillard, dont la piquante conversation anime tout ce qui l'entoure; et près de lui, sa fille, calme, tranquille, travaillant à ses côtés ou chantant à son piano. Mon père connaît sa situation, et de quelque masque que j'aie couvert mon visage, il a lu sur mon front mes craintes et mes anxiétés. Nous ne nous trompons pas, nous nous comprenons : mon père ordonne en silence, et j'obéis. Le temps n'est pas encore venu, où il veuille répan-

dre des larmes, et moi, sa fille, je n'ai pas le droit d'attrister des jours qu'il veut encore garder sereins.

Que te dirai-je maintenant de ma vie extérieure? à peine y fais-je attention!... A l'extrémité du parc de Northal, nous habitons une petite maison bâtie sur un rocher. La vue en est admirable, et j'aime à la contempler: c'est le seul plaisir que j'aie encore trouvé dans cette France que je suis venue chercher de si loin!

M. d'Ermont et son fils Paul viennent continuellement, l'un, pour voir mon père, l'autre, parce qu'il n'a rien de mieux à faire. Paul m'a beaucoup parlé, je l'ai peu écouté; je ne serais pas étonnée, pourtant, qu'il m'eût parlé d'amour: je n'ai pas pensé que la déclaration valût une réponse sérieuse, ni même qu'il fallût me montrer sévère. Nous rions donc, nous chantons ensemble, et nous sommes les meilleurs amis du monde. La gaieté continuelle de ce jeune homme, sa figure fraîche et riante, forment un contraste frappant avec ce qui l'entoure. Son oncle, l'abbé Jacques, est malade; son père est sombre et grave, et son frère, aussi fou qu'il est possible de l'être

avec l'usage de la raison. Il y a aussi du malheur dans cette famille. — Plus je vois le monde, Isabella, plus chacun me paraît ressembler à l'enfant spartiate, se laissant dévorer les entrailles par le renard caché sous son manteau. Comme lui, nous tenons à honneur de souffrir avec une tranquille immobilité, et nous avons raison ; il faut applaudir aux formes sociales, aux convenances dont nous recouvrons nos plaies : c'est un reste de dignité et de pudeur.

Un soir, chez M. d'Ermont, on me pria de chanter ; je me levai aussitôt et j'ouvris le piano. Quand j'y posai les doigts, il en résulta un bruit si affreux que je jetai un cri de surprise : presque toutes les cordes étaient cassées. — « J'avais oublié, » dit gravement le comte d'Ermont. — L'abbé s'approcha : « Moi aussi, j'avais oublié, » me dit-il, « j'aurais dû faire arranger ce piano depuis l'accident qui lui est arrivé.... C'est moi qui ai tort. »

Georges, qui était resté toute la soirée dans un coin du salon sans dire une parole, leva alors la tête.

« Vous savez parfaitement, monsieur l'abbé, » dit-il à son oncle, « qu'il n'est point arrivé d'accident à ce piano, que c'est moi qui en ai cassé toutes les cordes, et que, jusqu'à ce jour, il eût été inutile de les faire remettre. »

Nous nous regardâmes en silence.

« Je vais vous donner l'explication de ce qui se passe, » dit alors le comte d'Ermont, dont la physionomie était si sombre qu'il me faisait peur et pitié. « Georges a une belle voix, et, pendant son enfance, je lui ai donné les meilleurs maîtres de musique; depuis, j'ai eu le tort immense de lui demander souvent de chanter pour abréger la longueur de nos soirées d'hiver. J'ai encore commis la faute impardonnable d'être fier du talent de mon fils, et de vouloir le faire entendre à mes amis : Georges m'a déclaré que j'abaissais sa dignité d'homme en le faisant servir de passe-temps et d'amusement, et, pour eviter de nouvelles demandes à cet égard, un soir, en présence de mes hôtes, il a brisé cet instrument.

« Ceci est la vérité, » répondit Georges, et il

reprit, pour ne plus la quitter, la lecture des brochures posées sur la table.

Le silence qui avait succédé à ces paroles devenait embarrassant; mon père le rompit : « Luiggina, » dit-il, « a souvent chanté le soir, à l'ombre de nos grands arbres, sans aucun accompagnement; aujourd'hui encore elle pourra s'en passer. »

Je me disposai à chanter, mais j'aurais, je crois, plus facilement pleuré. Les visages sombres de ceux qui m'entouraient, le silence profond qui régnait dans ce grand salon, tout me troublait et m'agitait. Enfin je me rappelai une hymne à la Vierge dont les paroles étaient belles et touchantes, et d'une voix tremblante, je commençai. Je crois que j'ai fait plaisir — non, je me trompe, ce n'est pas là le mot — je crois que j'ai fait du bien. La musique a calmé doucement l'irritation qui fermentait dans tous les cœurs; il m'a semblé qu'elle réconciliait, qu'il ne restait plus qu'une douce tristesse. Si j'avais osé, j'aurais joint toutes les mains, j'aurais demandé à tous le pardon et la paix. Georges avait toujours les yeux fixés sur son livre, mais peut-être ne lisait-il pas!...

Ainsi s'est passée notre soirée, et ainsi s'écoule chaque jour au château de Northal. La vie y serait douce sans la présence d'une seule personne. — Que Dieu l'éclaire !...

Adieu, mon Isabella ; reprends tes études, tes pieux exercices, tes habitudes de tous les jours. Évite avec ton frère un sujet de conversation qui vous agiterait tous les deux, et écris-moi que le calme et la paix sont rentrés dans ton âme.

LUIGGINA DE SANTA-CRUX.

ANTONIO GRIMALDI A PAUL D'ERMONT.

Florence, ce 16 mars.

Antonio est encore de ce monde ! mon cher Paul, et peu disposé, je t'assure, à laisser sa place à d'autres ! Vive Florence ! comme tu le dis — vive ce paradis terrestre où il est si bon de vivre à vingt-cinq ans ! Viens me retrouver, et, certes, tu ne me reprocheras plus, comme il y a quatre ans, à Paris, dans cette joyeuse tournée que nous fîmes ensemble,

de glacer ta gaieté par ma taciturnité, et tes plaisirs par mes scrupules. Viens, et je te montrerai les plus belles femmes souriant sous le plus beau ciel, les vins les plus exquis dans les plus joyeux banquets, et le jeu le plus enivrant sur des tables couvertes d'or. Viens.... notre vie n'est qu'un éclair qui brille au milieu de l'orage ; hâtons-nous d'en jouir, et, le verre en main, narguons ce monde ténébreux où rien n'est bon que l'ivresse. Honte à ceux qui raisonnent ! honte, surtout, à ceux qui pleurent ! la fête n'a qu'un jour.... cueillons des fleurs, effeuillons-les autour de nous, et, si la mort vient, tombons sur des roses, une coupe encore pleine à la main. Viens, chantons ; le soleil brille : le ciel s'illumine de ses rayons !... viens, aimons — aimons ? Oh ! non.... rien de ce qui va au cœur ! que nos joyeux caprices changent comme les jours se succèdent ! Prenons de toutes les femmes ce qui nous plaît dans chacune d'elles, les folles chansons de celle-ci, les rêveries de celle-là ; et nous, passons.... passons toujours, sans leur laisser une parcelle de notre âme, sans prononcer autrement que des lèvres un mot d'amour.

Luiggina est belle, dis-tu — oui, belle comme toutes

les femmes de l'Italie! prends celle-là si tu peux, la dot est bonne. Donne-lui une heure de plus qu'aux autres; ensuite, chante un peu plus bas, enivre-toi dans l'ombre, change plus vite encore d'amours pour que l'on n'en puisse citer aucun.... mais ne va pas, des chaînes de l'hymen, briser l'autel du plaisir! Quelle femme vaudrait le sacrifice? — Qu'y a-t-il en elles pour nous fixer? leur beauté? elles sont toutes belles; leur âme? elles n'en ont point.

Adieu, mon ami, je te souhaite bonheur et succès. A bientôt donc,... à ta noce!...

Antonio Grimaldi.

Isabella Grimaldi a Luiggina de Santa-Crux.

Florence, le 22 mars.

Mon Dieu, mon Dieu! Luiggina, qu'a-t-on donc écrit à mon frère!... Il y a quelques jours, il est venu me voir à mon couvent; — venu me voir....

non, je me trompe; le hasard, l'habitude, ont conduit ses pas vers moi. — Lorsqu'il entra, je courus à lui, mais il me repoussa doucement et me répondit à peine; il avait évidemment la fièvre, car ses joues habituellement pâles étaient d'un rouge ardent, et ses yeux étincelaient. Jamais je ne l'avais vu si agité; il froissait entre ses mains je ne sais quelle lettre. J'attendis quelque temps, tremblant d'apprendre quelque nouveau malheur; mais, sans paraître s'apercevoir de ma présence, il marchait à grands pas dans la chambre; puis il s'assit devant la table et se mit à écrire. Il traça d'abord péniblement quelques lignes; peu à peu il s'anima.... il écrivit avec impétuosité, avec délire; une sueur brûlante inondait son front, et des larmes sillonnaient ses joues. Au dernier mot de la lettre, la force l'abandonna, et sa tête vint se heurter contre la table.

Pauvre frère! Quelle amère tristesse doit régner dans ces lignes si convulsivement tracées! Oh! qui que vous soyez, vous qui lirez cette tremblante écriture, prenez pitié d'Antonio, et envoyez-lui des mots de consolation et de paix!...

Il resta là longtemps, abîmé dans ses pensées, et moi, je restai près de lui.

Oui, certes, notre existence à tous deux n'est pas ce qu'elle devrait être, car chaque jour apporte une secousse, un découragement de plus.... et il doit y avoir une cause à tant de maux. Notre vie n'est pas assez positive; nous donnons trop à la pensée, et pas assez aux faits matériels. Le talent poétique de mon frère a, dès mes premières années, tourné mon esprit vers un monde idéal qui se reflète pour moi sur celui que j'habite. Je poétise tout! Ce qui ne serait pour les autres que le chagrin d'une heure, me devient une longue peine : j'y attache mon âme et mon cœur, et j'aurais honte de voir promptement s'évanouir ce qui a absorbé toutes mes facultés. Pour ne pas rougir à mes propres yeux, je grandis les objets qui m'ont ébranlée, et c'est ainsi que rien ne conserve pour moi ses proportions véritables. Ce n'est pas là la bonne voie!... Mais on donne au jeune cep de vigne un appui sur lequel se repose sa tige sans force, et nous, pauvres orphelins, rien ne nous soutient, rien ne nous guide dans la vie. — Tout ce que tu peux demander de moi, Luiggina, c'est de

temps à autre une aspiration vers une voie meilleure, un regret sur le sentiment de mon impuissance; un éclair de raison, qui, s'il ne me montre pas tous les écueils, me laisse, du moins, en entrevoir quelques-uns!. .

Isabella Grimaldi.

IV

Tous les volets du château de Northal étaient fermés, et le soleil dorait à peine de ses premiers rayons les ardoises bleuâtres du toit; chaque plante conservait encore à chaque feuille une goutte de rosée qui brillait, tremblait, puis tombait sur le brin d'herbe où elle brillait encore. L'air était frais et vif, la terre, humide et parfumée; une petite porte basse d'une des ailes du château s'ouvrit, et l'abbé Jacques en sortit : il traversa rapidement les allées sablées du parc, ouvrit une grille, et s'avança dans la campagne.

Le sentier qu'il suivit montait sur le flanc d'une colline, au sommet de laquelle on distinguait une petite maison blanche; le chemin était étroit, encombré de hautes herbes, qui, ébranlées à chaque pas de l'abbé, laissaient tomber leur pluie de rosée sur ses pieds, et le feuillage des arbres, au moindre

souffle du vent, inondait sa tête chauve. Le froid saisit le pauvre homme malade : il ralentit sa marche ; une petite toux sèche s'échappait fréquemment de sa poitrine oppressée, et cependant il souriait au beau réveil de la nature, aux bourdonnements des insectes, au chant des oiseaux, à tout ce qui était plein de vie et de séve autour de lui, faible et maladif. Ce sourire n'était, pourtant, qu'une distraction arrachée à l'abbé par la sérénité du spectacle qui s'offrait à ses yeux, car il était évidemment préoccupé : de temps à autre, il s'arrêtait et prêtait l'oreille, comme pour épier un bruit qu'il semblait attendre ; puis, tout paraissant silencieux, il reprenait sa marche.

Arrivé à moitié de la colline, il entendit un pas d'homme ferme et décidé, et le refrain d'une vieille chanson chantée à pleine poitrine. Un garde-chasse, un fusil sur l'épaule et un chien à ses côtés, parut tout à coup au détour du sentier. — L'abbé s'arrêta.

« Bonjour, monsieur l'abbé, » dit le paysan en portant la main à son chapeau ; « vous êtes bien

matinal aujourd'hui. Malgré tout le respect que je vous dois, m'est avis que voilà une petite gelée blanche qui ne vous va guère. Vous seriez mieux entre les deux draps de votre lit. »

L'abbé secoua sou chapeau qui était tout mouillé, et passa la main sur les manches de son habit, pour en faire glisser les gouttes de rosée.

« C'est que, voyez-vous, Pierre, il faut se lever de bonne heure pour herboriser; et j'ai remarqué, là-haut, certaine plante que je désire cueillir.

— Pardine, monsieur l'abbé, excepté vous, personne, dans le pays, ne va à la chasse aux plantes, et vous eussiez tout aussi bien, sur le coup de midi, trouvé votre ortie là-haut : car, sauf vot' respect, il n'y a que des orties et des chardons autour de ma demeure. Autrefois, ma défunte femme cultivait des fleurs — à la bonne heure, de vraies fleurs rares, des reines-marguerites et des pavots — mais, depuis que le bon Dieu a rappelé à lui cette bonne chère femme, je ne m'amuse pas à ces babioles-là.

— Et votre fille, Pierre ?

— Trézette, ma fille?... ah! celle-là, c'est une demoiselle qui sait lire et écrire, et qui a les mains trop blanches pour remuer de la terre. Mais adieu, monsieur l'abbé ; M. Georges m'a dit d'aller de bonne heure découvrir quelques traces de sangliers, et j'ai une bonne course à faire.

Le garde-chasse s'éloigna en fredonnant, et l'abbé, comme s'il eût puisé une nouvelle force dans ce qu'il venait d'entendre, monta d'un pas rapide.

Au bout de quelques minutes, il arriva au sommet de la colline : c'était un petit plateau au milieu duquel était bâtie la maison du garde-chasse. Différents sentiers aboutissaient en cet endroit; le terrain était inculte, entièrement couvert d'herbes sauvages et de pierres mousseuses. Tout à côté de la porte, le long du mur de la maison, il y avait un banc de pierre : l'abbé s'y assit, regardant autour de lui d'un air inquiet.

A peine un quart d'heure s'était-il écoulé, qu'à l'issue du sentier, précisément en face de l'abbé, Georges parut. Il s'arrêta brusquement en voyant

son oncle, et, pendant quelques secondes, le pauvre abbé tremblant et le jeune homme irrité se regardèrent en silence.

« Que faites-vous ici ? » demanda Georges d'une voix brève. — Tout autre que Georges, en pareille circonstance, aurait donné un prétexte à sa présence en ces lieux, aurait dissimulé son mécontentement, et probablement les deux antagonistes se seraient séparés, sans qu'un seul mot eût été prononcé sur le véritable motif de leur rencontre. Mais Georges était trop habitué à regarder sa volonté comme souveraine, pour admettre aucun obstacle, et surtout pour s'abaisser jusqu'à la dissimulation : aussi arriva-t-il droit au but, et, sans laisser à son oncle le temps de répondre, il reprit en s'avançant de quelques pas :

« Vous m'avez épié, monsieur l'abbé, pour surprendre mon secret. A présent que vous savez ce qui piquait votre curiosité, partez.... allez faire votre rapport. Vous trouverez, au bas de la colline, Pierre le garde-chasse, et mon père au château.

— Mon cher enfant, » reprit l'abbé de sa voix la plus douce ; « oui, je suis venu ici pour te trouver,

et je ne partirai pas que tu ne m'aies entendu. Si j'avais voulu accuser Trézette près de son père ou te dénoncer à mon frère, je ne serais pas ici, à six heures du matin, bien fatigué et tout mouillé. Mais j'ai voulu te parler, Georges, bien persuadé que tu écouterais ton vieil oncle.

— Réservez vos sermons pour un autre moment, monsieur l'abbé, et surtout pour des ouailles plus dociles ; je ne suis pas venu ici pour écouter de la morale, et je n'ai pas de temps à perdre. Voici le chemin du château; vous n'êtes responsable de rien, puisqu'il n'est en votre pouvoir de rien empêcher. Une autre fois, ne vous mêlez pas de mes affaires : je ne souffre d'admonition de personne. Quant à aujourd'hui, nous nous sommes rencontrés ici par hasard, vous avez continué votre promenade, moi, la mienne — et que tout soit dit !

— Georges, » reprit l'abbé avec la même douceur, « vous n'aimez pas Trézette, cet amour est impossible. Vous venez ici par oisiveté, comme vous irez dans deux heures à la chasse. — Tu vaux mieux que cela, mon enfant! Déshonorer une femme avec

indifférence, avec sang-froid, c'est l'action d'un malhonnête homme et d'un mauvais chrétien. Gronde, mets-toi en colère, brise ce que tu rencontres; insulte qui te répond, repousse qui te résiste; puisque nos prières ne peuvent te fléchir. Eh bien! soit : je me résigne à tous ces torts-là; mais ne commets pas de ces fautes irréparables qui laissent une tache au front et un remords au cœur. Qu'on te haïsse, Georges, passe encore; mais qu'on ne te méprise pas! j'en mourrais de douleur.... moi qui t'ai vu tout petit, moi qui t'ai toujours aimé....

— Avez-vous fini, monsieur l'abbé? » répondit Georges en s'avançant vers la maison. Mais l'abbé le devança, et, s'appuyant contre la porte pour en barrer le passage, il dit avec une profonde émotion :

« Si je n'ai pas appelé le père de Trézette, si je n'ai pas averti le vôtre, c'est que j'ai cru que ma présence ici suffirait pour empêcher un malheur. Sans cela, j'aurais failli à mon devoir. A présent qu'il est trop tard pour appeler les autres à mon secours, tout faible, tout malade que je suis, la force ne me man-

quera pas. Vous n'entrerez dans cette maison qu'en passant sur mon corps. »

Georges s'était arrêté devant son oncle, et, les bras croisés, il l'écoutait en silence; à ces dernières paroles, il sourit d'un air de pitié, haussa les épaules, et sourit encore, si sûr de sa victoire qu'il ne mettait pas même d'empressement à l'obtenir. Enfin, il saisit l'abbé par le bras, pour le repousser hors de son chemin. Il s'était attendu à la faiblesse de son adversaire, et n'avait pas cru nécessaire de lui donner une secousse bien violente; mais le pauvre abbé opposa encore moins de résistance que Georges ne l'avait cru. Il suivit l'impulsion qui lui était donnée, et, quand le bras de Georges l'eut lâché, il chancela, tomba.... sa tête alla se heurter contre une pierre, et son sang coula.

En ce moment, la porte de la maison s'ouvrit, et une jeune fille pâle et tremblante parut sur le seuil de sa demeure.

« Mon Dieu!... qu'est-ce que tout ce bruit? » s'écria-t-elle.

« Ce n'est rien, ma belle enfant, absolument rien! » répondit l'abbé en s'essuyant le front; « le pied m'a glissé, et je suis maladroitement tombé. Georges, mon garçon, aide-moi à me relever.... Merci! donne-moi ton bras à présent; j'en ai besoin pour retourner au château. C'est bien ainsi : sois mon bâton de vieillesse, j'aime à m'appuyer sur toi. Descendons doucement le sentier de la colline, le mouvement me fera du bien. — Trézette, ma fille, vous étiez, ce matin, éveillée de bien bonne heure!... la journée sera longue, il faut la bien commencer pour qu'elle s'achève en paix. Rendez-vous à l'église du hameau pour y entendre la messe, et priez avec ferveur pour vous et pour nous. »

La jeune fille rougit, baissa la tête et se dirigea vers le clocher du village; l'abbé, appuyé sur Georges, descendit le sentier de la colline.

Ils marchèrent ainsi quelque temps. L'oncle pressait avec bonheur le bras de son neveu contre le sien. Ses yeux étaient humides des plus douces larmes. Les efforts du bon abbé étaient rarement suivis de succès : aussi, ce jour-là, éprouvait-il une si vive

émotion, qu'il sentait le besoin de la répandre sur tout ce qui l'entourait.

« La belle matinée, mon cher enfant! » dit-il à Georges, en tournant vers lui son regard affectueux. « Quel bon soleil! il me réchauffe. — Comme quelques instants ont changé l'aspect de la nature! tout est verdoyant et doré maintenant, et, quand je montais la colline, chaque objet semblait revêtu d'un voile d'argent. Il y avait longtemps que je n'avais vu le lever du soleil ; c'est beau.... bien beau aux yeux de ceux qui doivent bientôt se coucher pour toujours. Le ciel est si riant ce matin, qu'il rassure même les timides comme moi : on sent que l'on n'y doit trouver que miséricorde et bonté. Oh! prends-garde, Georges, ne marche pas sur cette petite pervenche.... après une heure d'existence à la rosée, aux rayons du soleil, tout est fini pour elle; pas de ciel qui l'attende!... laisse-lui toute sa vie. »

Et puis, après quelques secondes de silence, l'abbé reprit : « Je t'assure, mon bon Georges, que je ne souffre pas. »—Il se sentait le besoin de rassurer sur un mal dont on ne lui disait rien pourtant; il ne pou-

vait parvenir à croire à l'absence de ce qui est bien, et, tendrement penché sur le bras de son neveu, il répétait doucement : « Ce ne sera rien.... je sens à peine la place où ma tête est blessée; tout est pour le mieux. »

Georges, agitant sa cravache en l'air, brisait les bourgeons des arbres avec une évidente distraction. Depuis la chute de son oncle, il n'avait pas prononcé une parole. L'abbé s'encouragea du silence de son neveu, surtout de l'appui de son bras, prêté, selon lui, avec tant de bonté, et il résolut de revenir au sujet épineux de leur précédente discussion : il en puisait l'audace dans le sentiment du danger qu'il avait couru ; il se croyait des droits à être écouté; d'ailleurs, il n'en abuserait pas. Il chercha dans sa voix l'intonation la plus affectueuse, et, s'appuyant plus encore sur le bras de son neveu qu'il rapprochait de lui :

« Georges, mon bien cher enfant, » dit-il tout bas, « tu ne reviendras plus seul ici.... nous ne monterons plus ce sentier qu'ensemble, n'est-ce pas ? — et puis, mon cher fils, si.... si tu m'en



croyais.... » et l'abbé hésitait; enfin il ajouta : « Pour bien faire, Georges, il faudrait marier Trézette. »

L'abbé s'attendait à une explosion, et il n'osait regarder son neveu; mais celui-ci ne bougea ni ne parla. Alors l'abbé se tourna vers lui avec étonnement. Georges continuait à donner des coups de cravache sur les hautes herbes qui l'entouraient. L'abbé lui arrêta le bras :

« Georges, » reprit-il, « je te disais que.... mais, écoute-moi donc!

— Eh bien! que me voulez-vous? dites vite.... Voici le château, et je vais rejoindre Pierre dans le fourré, où il dit avoir vu des sangliers.

— Je disais, » continua l'abbé, « qu'il faut marier Trézette.

— Comme vous voudrez, monsieur, adieu. »

Et Georges disparut dans le taillis, laissant l'abbé à la grille du château.

Frère Jacques resta plongé dans ses réflexions; il ne comprenait pas. Il chercha longtemps le sens de ce qu'il voyait : ce fut en vain. Après une longue et inutile méditation, il se dit tranquillement : « A quoi bon comprendre? veillons aux faits positifs, aux choses que je peux voir; épargnons un peu de mal, c'est tout ce qu'il me faut. » Mais, malgré lui, ses réflexions revenaient toujours vers le même sujet. « Tant d'indifférence.... » répétait-il, « oh! c'est bien mal. » — C'était, non-seulement son neveu, mais aussi le monde, que l'abbé ne comprenait pas. Il avait l'ignorance de l'innocence, et son regard, qui ne s'était jamais arrêté avec amour que sur des enfants ou sur son frère, se leva avec tristesse vers le ciel. Puis, il reprit lentement le chemin du château.

Il était tard, et, à chaque instant, l'abbé pouvait rencontrer une des personnes de sa famille; alors, que penserait-on de cette sortie inaccoutumée, du sang qui tachait ses cheveux, de la poussière qui couvrait ses habits? que répondrait-il aux questions qu'on lui ferait? « Eh bien! » pensait l'abbé, » je dirai, comme à Trézette, que j'ai fait un faux pas....

que je suis tombé.... que je suis sorti parce que.... parce qu'il faisait beau.... »

Mais le front de l'abbé devenait soucieux, et l'agitation de son esprit se trahissait par la vivacité de ses mouvements.

« Mon Dieu! » murmura-t-il, « est-ce que je ne transgresse pas ta sainte loi, moi qui n'en suis pas littéralement le texte; moi qui déguise la vérité, quand tu ordonnes que les cœurs soient purs de tout mensonge? — Hélas! la vie est pénible et épineuse; beaucoup, parmi nous, ont de lourds fardeaux à supporter, soit le fardeau de leur malheur, soit celui de leurs fautes, et plus d'un succomberait si la main de ceux qui n'ont rien à porter ne se tendait vers eux. Reste-t-on pur après le contact avec les coupables? Peut-on les relever sans se baisser un peu? je l'ignore!... Je me laisse guider par mes affections : dois-je m'en repentir? — non! je sais toute ta sévère justice, mon Dieu, mais je sais bien mieux encore ton inépuisable bonté. Au moment de me juger, tu abaisseras ton regard sur les larmes que j'ai essuyées, sur les fautes que

j'ai arrêtées, et mon cœur qui aime, qui espère et qui prie, croit que sa sentence sera adoucie. Oui, mon Dieu, tu as créé pour nous des mots qui me rassurent : *amour, pitié, charité, indulgence*—et pour toi, là-haut, sur le trône céleste, un dernier mot qui renferme tous les autres : *miséricorde*. »

L'abbé marcha plus vite, et, retrouvant son doux sourire :

« Allons! » ajouta-t-il, « voilà qui est décidé : je cacherai les torts de Georges, et Dieu, je l'espère, me pardonnera ainsi qu'à lui. »

En arrivant au château, l'abbé se mit au lit; il était brisé de fatigue, meurtri, son front saignait, et, cependant, en posant sa tête endolorie sur l'oreiller, frère Jacques se dit : « Voilà une bonne journée! »

Dors, pauvre frère Jacques! dors de ce sommeil paisible que Dieu n'envoie qu'aux enfants et aux vieillards; à ceux qui commencent, à ceux qui finissent : aux uns, parce que rien n'est encore; aux autres, parce que rien n'est plus.

V

Le comte Paul d'Ermont a Antonio Grimaldi.

Du château de Northal, ce 15 avril.

A mon retour d'un petit voyage, mon cher ami, j'ai trouvé ici ta lettre, si toutefois je puis donner ce nom à un dithyrambe d'Épicure. Quelle métamorphose! Le rêveur et austère Antonio prêche maintenant une morale, à laquelle, malgré toutes mes folies, j'espère à peine pouvoir atteindre. Je cacherai bien ce chiffon de papier; si l'œil d'aigle de mon père s'y arrêtait, adieu mes beaux projets sur Florence! Avant d'avoir été initié aux mystères de ta joyeuse vie, je m'étais proposé de t'engager à revenir en France, à t'arrêter à Northal; puis, nous serions ensemble partis pour Paris, où je compte faire un voyage. Tu sais que mon père avait le mauvais goût d'aimer tes rêvasseries, tes *clairs de lune*, tes *solitudes de cœur*, tes *lacs aux eaux d'azur*,

et mille autres balivernes, refrains indispensables des rimailleurs de tous les pays : ainsi, tu aurais été bien reçu ici par les deux générations. Mais non, reste où tu es; tu ne pourrais que perdre au change, d'autant que nous ne sommes pas gais à Northal. A moins d'être amoureux comme moi, ce que je ne te permettrai pas; saint comme l'abbé, ce qui ne me paraît pas ta vocation; sauvage comme mon frère, ce dont je prie le ciel de te préserver; ou raisonnable comme mon père, ce qui n'arrive guère à notre âge — il n'y a pas moyen de vivre ici.

Ce matin, cependant, nous avons eu un grand événement : une noce. La petite Trézette était, ma foi, très-gentille! Elle a épousé un gros fermier des environs. Ce mariage est l'ouvrage de l'abbé, qui a tant circonvenu mon père, qu'il lui a arraché une dot pour la jeune fille. — Antonio, mon ami, quelle respectable créature que mon petit oncle l'abbé! C'est vraiment un patriarche, mariant les jeunes gens, secourant les pauvres, bénissant les enfants, excusant les fous. — Quant à Georges, qui pourrait le comprendre? On lui supposait une petite intrigue avec Trézette et je crois bien que la mariée a poussé plus d'un soupir en regardant de son côté. Pour lui,

il a vu l'hymen de sa belle avec le front le plus serein, et avec un je ne sais quoi aussi approchant d'un sourire que cela est possible aux lèvres de Georges.

Adieu, mon cher Antonio; on m'attend pour ouvrir le bal avec la mariée : je te quitte brusquement. — Quoique Northal ne vaille pas, certes, ton paradis de Florence, vois pourtant s'il ne te serait pas possible d'y faire une courte apparition : tu m'aiderais dans mes projets d'hymen, toi qui as été élevé avec Luiggina, toi, son ami d'enfance.

PAUL D'ERMONT.

P. S. J'ouvre ma lettre : — j'apprends à l'instant que je suis nommé secrétaire de la légation de Florence, ainsi que je l'avais sollicité, et j'ai l'autorisation de ne me rendre à mon poste que dans six mois. Tout me sourit, Antonio, l'ambition et l'amour.... Viens donc me trouver, pour que je n'aie pas à me plaindre de l'amitié.

Luiggina de Santa-Crux a Isabella Grimaldi.

De la maison des Roches, ce 20 avril.

Depuis longtemps je suis sans nouvelles de toi, mon Isabella; ton silence m'inquiète : qu'as-tu? que fais-tu? Redis-moi donc souvent que tu m'aimes. Quoique je te paraisse forte et courageuse, ne va pas te tromper, et croire que je me suffise à moi-même. Oh non! j'ai besoin des autres, de leur affection, si ce n'est de leur appui; et si, dans toutes les circonstances de ma vie, quelles qu'elles soient, je suis sûre de trouver en moi de la fermeté, cependant, crois-moi, Isabella, cela fait quelquefois bien mal d'avoir du courage! Évite-moi les occasions de déployer ces tristes facultés, qui n'anéantissent pas, mais qui refoulent au fond du cœur les souffrances qu'elles cachent aux yeux du monde.

Ma vie, ici, est monotone; je soigne mon père, et je suis avec tristesse les phases pénibles de l'existence de ceux qui m'entourent. Northal, ce beau manoir qui s'élève si calme, si majestueux, sous ce ciel pâle, calme comme lui, cache bien des cœurs agités.

Combien je sens profondément, maintenant, toute la valeur de l'éducation que mon père m'a donnée! Combien je bénis les idées, les sentiments cachés qu'il a fait germer dans mon âme et qui m'ont faite ce que je suis! Moi, faible femme, dont la main ne peut soulever la pierre que mon pied heurte sur le chemin, mais dont la volonté maîtrise les pensées, dompte les instincts impétueux, je me sens bien forte devant cet homme aux noirs cheveux, à la haute stature, devant ce Georges, enfin, qui fait trembler tous ceux qui l'entourent. Sa violence n'est que faiblesse, sa volonté n'est qu'entraînement; il cède à tous les ouragans que le hasard souffle sur son âme, et il commande aux autres cette servitude qu'il s'impose à lui-même. Il croit qu'il veut, il croit qu'il domine, parce qu'il lève la tête avec orgueil; et il est à la merci du premier obstacle qui, l'irritant, amènera ces emportements, ces délires où il n'est plus responsable de ses paroles ou de ses actions. Chacun se courbe devant lui, et mon âme fière s'en indigne. Si Georges d'Ermont est la puissance du mal, pourquoi ne pas lui résister par la puissance du bien? Les bons et les mauvais anges ont lutté autrefois, et la victoire est restée aux anges du Seigneur! Ja-

mais je ne me sens plus calme qu'en présence des colères de Georges; jamais mon front n'est plus serein que lorsque ses sourcils se contractent; jamais mon regard n'est d'une plus froide impassibilité que lorsque le sien lance des éclairs. Je me tais, car ici je n'ai le droit de rien dire; mais, si ses yeux se tournent vers moi, il doit voir qu'il y a là, en face de lui, une volonté qui ne fléchit pas devant sa volonté, une tête qui se lève aussi haut que la sienne.

Oh! qui me rendra, Isabella, la sérénité de mon beau pays, mon ciel illuminé par le soleil, les parfums, les fleurs de Florence! qui me rendra le calme, le bonheur, la poésie de ma patrie! — Adieu, adieu, Isabella.... Mes larmes coulent, je pleure l'Italie.

LUIGGINA DE SANTA-CRUX.

ANTONIO GRIMALDI AU COMTE PAUL D'ERMONT.

Florence, ce 25 avril.

Je ne puis t'écrire que quelques lignes à la hâte, mon cher Paul; ton idée me sourit. Oui.... je veux

voyager, aller en France, à Paris.... Je m'ennuie à Florence : la chaleur y est accablante ; la fièvre ne me quitte plus ; un changement d'air m'est indispensable. Ma sœur achève son éducation au couvent : rien ne me retient ici, et j'ai cette ville en horreur ; elle est insipide, et d'une insoutenable monotonie. Il n'y a de beau que ton pays !

Quant à me rendre à Toulouse, à Northal, cela est impossible.... je n'irai pas.... je ne puis y aller ; ne me le demande pas. Ah ! jamais.... jamais.... Mon Dieu ! Paul, mon ami, pardon ! Je réponds bien mal à ton aimable invitation ; mais des affaires m'appellent à Paris : il faut que je m'y rende directement. Je te reverrai là, ou à Florence. — Adieu, mon ami.

ANTONIO GRIMALDI.

VI

Un matin, le comte d'Ermont, étendu sur sa chaise longue, le coude appuyé sur son bureau où s'entassaient mille papiers, lisait un journal. La pièce où il se trouvait alors était sa bibliothèque, sa retraite favorite, son petit monde à part où nul n'entrait sans sa permission. Le comte y venait souvent se recueillir et travailler : il lui semblait que les murs, que les meubles y conservaient quelque chose de sa pensée, et que ce serait la profaner que de laisser pénétrer dans ce sanctuaire un regard étranger. En cela, le comte d'Ermont avait un peu raison. L'arrangement d'une chambre révèle beaucoup des secrets les plus intimes de celui qui l'habite. Il est souvent facile, dans les mille riens qui nous entourent, de deviner le mot de l'énigme, le souvenir qui attriste, ou l'espérance qui fait sourire. — Bénissons cette douce faculté de répandre quelques reflets de nous-mêmes sur ce qui nous approche : il semble que cela ouvre

aux affections un plus vaste champ. On aime son ami, et même ce qu'il a touché, ce qu'il a choisi, ce qui l'a occupé; enfin c'est encore un peu lui, cette chambre vide où il a vécu!

Le comte d'Ermont était donc dans sa bibliothèque, quand un domestique frappa à la porte, et, contre toute habitude, entra dans la retraite de son maître. Il apportait une lettre très-pressée; le comte, étonné, reconnut l'écriture de M. de Santa-Crux : il brisa le cachet avec inquiétude, et lut ce qui suit.

M. de Santa-Crux a M. le comte d'Ermont.

De la Maison des Roches.

Oui, c'est l'ami Giacomo qui t'écrit; Giacomo, qui te voit tous les jours, et qui, sans contredit, aurait plus tôt fait de te parler, d'autant qu'il a la main un peu roide, et les doigts un peu engourdis. Mais j'ai toujours eu pour système, pendant le cours de ma vie, de *tourner* le chagrin et de l'aborder en face le moins possible. Or, au premier mot que j'aurais prononcé sur le sujet qui me tient au cœur,

j'aurais vu la physionomie de mon cher Gaspard s'obscurcir, peut-être même des larmes briller dans ses yeux.... et je me serais mis en colère s'il en avait été autrement! mais je n'en aurais pas moins perdu le fil de mon discours.—J'ai donc imaginé ce moyen de te parler sans te voir, et de te forcer à m'écouter sans m'interrompre. Mets ta main dans la mienne, Gaspard, et commençons.

Bien positivement, mon ami, il fait moins froid dans mon pays que dans le tien; et, quand la chaleur de la jeunesse s'éteint, il est bon que celle du soleil vienne la remplacer. Bien positivement encore, avec ma blessure ouverte et ma jambe goutteuse, il m'était plus commode de rester où j'étais que de courir le monde. Si j'avais seulement voulu te voir, je t'aurais tout simplement écrit : « Giacomo désire voir l'ami Gaspard ; il l'attend dans huit jours. » Et tu serais venu, n'est-ce pas, ami ? Mais j'avais d'autres projets en tête, et, grâce au ciel, quelques-uns d'entre eux seront exécutés.

Il n'y a pas à dire, Amico mio, il faut arriver au fait. Mon pauvre Gaspard, le temps n'est pas

éloigné où il me faudra te quitter. Je sais depuis longtemps que mes maux sont sans remède, et aujourd'hui peut-être même faut-il que je me dépêche de t'écrire.... Allons, courage, Gaspard! tu vois bien que ma main ne tremble pas; écoute d'abord, tu pleureras après.

Je suis venu, ami, pour, en mourant, te confier mon bien le plus précieux, ma fille, mon unique enfant : autrement dit, je suis venu mourir tranquille. Tu seras, je le sais, plus encore le père de Luiggina que le père de tes enfants, car ce qui aura été à moi vaudra plus à tes yeux que ce qui t'appartient. Prends-la donc, ma belle jeune fille, et aime-la comme Jacob aimait Benjamin! Veille sur elle avec amour, et je m'endormirai sans trop de regrets. — J'avais encore formé d'autres projets qui devaient resserrer notre amitié par de nouveaux liens.... n'en parlons plus!... J'avais autrefois rêvé que Georges serait mon fils; mais maintenant, j'espère que Georges ne se mariera jamais, que jamais la destinée d'une femme ne lui sera confiée: ce serait une victime livrée à un bourreau. J'aimerais mieux voir Luiggina morte qu'unie à un tel

homme. — Pardon, Gaspard ; j'offense le père en me confiant à l'ami. — Paul, ton bon, ton excellent Paul, ne convient pas à ma fille : c'est un jeune frère qu'elle dirigerait, ce ne serait pas un mari qui pût la protéger. Gaspard ! nos enfants doivent se rester étrangers; aucune union n'est possible entre eux : résignons-nous, mon ami.

Avant de venir ici, avant d'avoir pénétré dans les tristes secrets de ton intérieur, j'avais voulu laisser l'avenir sans entrave, et j'ai éloigné tous ceux qui aspiraient à la main de Luiggina. Parmi eux se trouvait le poëte Antonio Grimaldi, l'ancien camarade de tes fils; les projets que j'avais alors m'ont peut-être rendu trop sévère pour ce jeune homme qui, dit-on, est malade de chagrin : il aimait sincèrement Luiggina; peut-être même ne lui était-il pas indifférent, et, bien que ma fille ait obéi sans murmurer, qui sait si sa soumission ne lui a pas coûté un regret! Je ne veux pas, en quittant ce monde, décider irrévocablement du sort d'un être si cher; je ne veux laisser à ma fille aucune défense qui soit un outrage à son jugement et au tien. Si tous deux vous le trouvez convenable, observe, exa-

mine Antonio, et ne tiens aucun compte de mes premières répugnances; je me décharge de toute responsabilité en la déversant sur toi. Que Luiggina épouse l'homme qu'elle aimera : son père ne lui demande que d'être heureuse.

J'ai tout dit, je crois; ma tête fatiguée ne suit plus qu'avec peine le fil de ses idées; si j'ai oublié quelque chose, ton cœur est là pour me remplacer, il te parlera de mes intérêts mieux encore que moi.

A présent, cher tuteur de Luiggina, viens me voir ! mais sois calme; une émotion trop vive pourrait abréger de quelques heures, peut-être, le petit nombre de celles que j'ai à passer près de toi. Que veux-tu, Gaspard ?... J'ai soixante-dix ans ; je laisse un ami, un bien bon ami qui me pleure; une fille qui fera honneur à ma mémoire et sur laquelle veillera mon ami : je n'ai pas le droit de me plaindre, ma part a été belle.... Adieu — oui, adieu ! et, tu le vois, une larme a effacé la moitié de ce mot Que Dieu te bénisse, ami Gaspard ! Je te remercie de me rendre si tranquille sur le sort de mon enfant.

Envoie-moi l'abbé; cela fera plaisir à ce pauvre saint homme de me prêcher un peu à mon départ.

GIACOMO DE SANTA-CRUX.

P. S. Cette lettre écrite aujourd'hui, 15 avril, ne te sera envoyée que le jour où je me croirai menacé d'une mort prochaine.

Le comte d'Ermont, les yeux baignés de pleurs, put à peine achever cette triste lecture. Il sortit précipitamment de la bibliothèque, et monta chez son frère; l'abbé était encore au lit. « Jacques! » s'écria le comte. Il ne put continuer et tendit la lettre à son frère.

L'abbé lut, puis se leva sans faire le moindre bruit. Trois minutes s'étaient à peine écoulées, qu'il était debout devant son frère, et, lui prenant les mains : « Allons, partons, mon cher Gaspard! » lui dit-il. Ils descendirent ensemble l'escalier; mais, arrivé au perron, le comte ne put contenir son impatience, et, laissant

derrière lui l'abbé qui ne marchait que lentement, il courut à la maison des Roches. La consternation des domestiques, tous réunis dans le vestibule, acheva de porter l'épouvante dans son cœur.

M. de Santa-Crux, en effet, touchait à ses derniers moments; ses douleurs s'étaient tout à coup jetées sur la poitrine, et, le médecin ne lui ayant pas caché la gravité de sa position, il avait envoyé au comte d'Ermont la lettre écrite depuis près d'un mois en prévision du fatal événement. Le mal empirait à chaque instant. M. de Santa-Crux n'avait plus de doute sur sa fin prochaine. Il s'était levé pourtant, et, comme tous les jours, il était assis dans sa chaise longue; mais la pâleur de la mort était répandue sur son visage, et Luiggina, si longtemps courageuse, alors brisée par la douleur, à genoux près de son père, baisait sa main déjà froide et humide.

Le comte d'Ermont se précipita vers son ami, et ne put qu'avec effort étouffer un cri de douleur. Il saisit celle des mains de Giacomo que Luiggina ne tenait pas, essaya de parler, mais les paroles expirèrent sur ses lèvres.

« C'est bien, c'est bien, Gaspard! » lui dit M. de Santa-Crux : « je n'ai pas besoin que tu parles, que tu promettes.... je compte sur toi. »

Puis il approcha la main du comte de celle de Luiggina, et les serra en même temps dans les siennes.

« Je suis content! » ajouta-t-il en les regardant avec affection, tandis qu'une larme glissait le long de sa joue.

« Mon vieil ami, mon fidèle Giacomo! » s'écria le comte, « c'était à moi de mourir, moi qui ai tant à me plaindre de la destinée, et tu devais vivre, toi qui te trouvais heureux.

— Non pas, non pas, Gaspard! J'ai pris ma part de bonheur; la tienne t'attend peut-être plus loin, il faut bien que tu ailles jusqu'à elle. »

Et, voyant le comte branler la tête, il ajouta :

« Allons, courage, Gaspard! Tout n'est pas perdu

parce que je meurs à soixante-dix ans passés : il n'y a là rien de bien extraordinaire. Regrette-moi, je le veux.... Oh! oui, je le veux! mais ne va pas te plonger dans d'inutiles et coupables découragements. »

Puis il essaya de sourire et reprit affectueusement :

« Comment, Amico mio, as-tu pu rester si révolté contre les choses de ce monde, entre l'abbé et moi? l'abbé, si calme par le courage et la résignation de la foi; moi, si insouciant par expérience et par philosophie. Nous eussions dû t'apprendre à mettre de côté les perpétuels murmures de ces caractères agités, qui veulent résister à la nécessité et lutter contre l'inévitable. Tu me regardes avec étonnement : je finis comme j'ai commencé, Gaspard, en te grondant, mais en t'aimant de toutes les forces de cette pauvre âme qui part. »

La respiration de M. de Santa-Crux devint plus embarrassée. — Le comte lui prit les mains en répétant douloureusement : « Mon seul ami! Mon bon Giacomo! »

En ce moment, l'abbé parut à la porte de la chambre. A ce spectacle de douleur, il sentit son cœur se serrer; mais cette première émotion passa rapide comme l'éclair, et l'abbé s'avança, la force et le courage brillant dans ses yeux. Exalté par le sentiment de sa sainte mission, en présence des devoirs de son sacerdoce, frère Jacques marcha droit et ferme là où l'on pleurait.

« Mon cher abbé, » lui dit M. de Santa-Crux, « merci d'être venu; nous avons besoin de vous. Luiggina est jeune et pieuse, elle supportera sa douleur; mais votre frère.... dites-lui donc de ne pas pleurer!

— Le Christ a pleuré Lazare, » répondit doucement l'abbé.

« Et il l'a ressuscité! » s'écria le comte.

« Et il ressuscitera votre ami, » reprit frère Jacques, « seulement dans un monde meilleur où il va vous attendre. Pleurez, mon frère! mais comme vous pleureriez, si votre ami partait pour un voyage sans danger, pour une terre hospitalière où vous irez le

rejoindre plus tard. En lui disant : *adieu!* dites-lui aussi : *au revoir!* — L'un de ces mots contient toutes les tristesses de la terre ; l'autre, toutes les promesses du ciel. »

Et l'abbé, se penchant vers le malade, posa sa main maigre et tremblante sur son épaule :

« Giacomo ! » continua-t-il d'une voix plus douce encore, « croyez-le bien, un monde meilleur vous attend là-haut. Ne vous sentez-vous pas le besoin de vous joindre à mes prières, pour remercier celui qui va vous tendre les bras et vous donner l'éternité ? »

Luiggina leva vers son père un regard suppliant.

« Ma foi, mon cher abbé, » répondit M. de Santa-Crux, « le peu de prières que j'ai sues, je vous dirai franchement qu'il y a longtemps que je les ai oubliées.

— Oui, » reprit l'abbé avec tristesse, « vous avez vécu comme vivent les oiseaux de Luiggina dans cette cage : chaque matin, ils voient la graine

nouvelle, une eau plus pure, et ils ne cherchent pas à savoir quelle est la main qui pourvoit à leurs besoins. Vous avez vu chaque année le printemps vous donner des fleurs; l'été, des fruits; la terre, le blé qui vous nourrit; et vous n'avez pas levé les yeux pour chercher la main qui donnait : vous avez pris sans remercier. Mais il est temps encore, Giacomo!... » ajouta affectueusement l'abbé.

« Au nom de ma mère! » murmura Luiggina, « pour l'amour d'elle qui a tant prié, priez aussi, mon père! »

Une larme brilla dans les yeux du malade.

« Allons, l'abbé, » dit-il d'une voix émue, « faites de moi ce que vous voudrez.

— Que Dieu soit loué! » s'écria frère Jacques.

« Luiggina, » reprit M. de Santa-Crux, « va prier pour ton père; et toi, Gaspard, éloigne-toi un peu : tant que je verrai ta figure bouleversée, je

penserai bien plus à la terre où je te laisse qu'au ciel où tu n'es pas.

Et M. de Santa-Crux serra la main de son ami, puis le repoussa doucement.

Il y eut quelques minutes d'un profond silence dans la chambre du malade. La jeune fille était absorbée par la plus fervente prière qu'elle eût jamais adressée à Dieu. M. d'Ermont, debout à l'écart, réfléchissait amèrement. — Giacomo était son meilleur ami et passait même, dans le cœur du comte, avant Jacques dont la simplicité, la pureté et la droiture arrêtaient souvent, par un sentiment de respect, la confiance de son frère. D'ailleurs, l'esprit indépendant, et, peut-être, un peu philosophique du comte, s'étonnait de la soumission et de la foi facile de l'abbé : il l'estimait, le trouvait heureux, mais allait chercher ailleurs plus de sympathie de pensées. Georges était le désespoir perpétuel de la vie de M. d'Ermont; Paul était trop gai, trop indifférent, trop satisfait du monde tel qu'il est, pour comprendre son père. Avec Giacomo, avec cette vie qui s'éteignait, se brisait le dernier des liens que la volonté de son

cœur lui avait donnés. C'était le refuge où il venait chercher les souvenirs du passé; c'était le seul témoin encore vivant des beaux jours de sa jeunesse; c'était une âme qui, comme la sienne, appartenait un peu à d'autres temps, à d'autres lieux; c'était la mémoire à laquelle la sienne disait : « t'en souviens-tu? » c'était — et ce seul mot résumera toute sa douleur — c'était son *ami* enfin!

Cependant frère Jacques, grave et recueilli, éloigna d'un geste Luiggina et le comte; et M. de Santa-Crux, séparé de toutes ses affections terrestres, en présence seulement de l'abbé — non plus à ses yeux le frère de son ami, le bienveillant témoin de leur vie intime, mais le prêtre, mais le juge, mais vraiment l'homme de Dieu — M. de Santa-Crux devint pensif et sérieux. . . . .

Quand le comte et Luiggina rentrèrent dans la chambre du mourant, il leur tendit la main, et attirant sa fille dans ses bras, il la baisa au front :

« Sois toujours pieuse et sage! » lui dit-il. « Gaspard, » ajouta-t-il en se tournant vers son ami,

« écoute l'abbé, il a plus raison que nous. N'attends pas, comme moi, l'heure dernière pour ouvrir ton cœur à sa pieuse parole; il a le secret du calme qui nous manque. Crois, prie quelquefois, Gaspard! — A présent, mes amis, merci et adieu à tous! »

M. de Santa-Crux pencha la tête sur son épaule et parut sommeiller.

Un moment vint, vers le soir, où Luiggina regardant son père, poussa un cri déchirant. — « Silence! » lui dit l'abbé avec autorité; et, debout, au milieu de tous les serviteurs prosternés auprès de leur maître, il commença les prières des agonisants, disant d'une voix ferme, et les yeux levés au ciel, ces paroles de consolation et d'espérance : « *Ame chrétienne, partez en paix!* »

Une heure après, relevant son frère et Luiggina : — « Allez! » leur dit-il, « il n'y a plus que moi de nécessaire ici. »

L'abbé accompagna son frère, l'aidant à trans-

porter Luiggina évanouie jusqu'à la voiture qui devait la conduire à Northal; puis il rentra seul dans la chambre du mort.

Au moment où le comte d'Ermont et sa pupille arrivaient dans la cour du château, une voiture s'arrêtait devant le perron, et Antonio Grimaldi en descendait.

VII

Antonio Grimaldi a Isabella Grimaldi.

Du château de Northal, ce 15 mai.

Isabella, ma sœur chérie, me voici à Northal — oui, à Northal! J'avais d'abord résolu d'éviter Toulouse, Toulouse si près de Northal, si près de la maison des Roches; il me semblait que l'air que je respirerais là me brûlerait la poitrine. Mais un cauchemar affreux me poursuivait sans cesse; cet arrêt de ma mort, ces projets de mariage, étaient-ils fondés? étaient-ils possibles? Une voix intérieure me criait à chaque instant du jour et de la nuit : « A Toulouse.... à Toulouse, tu sauras tout. » Et cette connaissance du malheur qui doit me tuer, je me sentais un besoin invincible de marcher vers elle. Je volai vers le midi de la France, pressant les postillons, appelant à grands cris les murs de Toulouse.

Elle parut enfin, l'antique et noble ville : je n'étais plus qu'à quelques lieues de Luiggina!... mes yeux se détournaient des majestueux clochers de la cathédrale, des églises, des monuments : je cherchais au loin dans la campagne, si, à travers les arbres, ne s'élevait pas un léger nuage de fumée.... si je n'apercevrais pas un humble toit où mon cœur eût reconnu la demeure de Luiggina. J'entrai dans la ville, pouvant à peine respirer : *Elle* pouvait passer, je pouvais la voir.... sinon *elle*, peut-être un de ses domestiques, quelqu'un à qui elle aurait parlé, quelqu'un qu'elle aurait regardé; et je me sentais vivre! je retrouvais la force, la santé, presque le bonheur.... Je n'avais qu'une pensée : Luiggina. elle est là.... à quelques pas! — Oh! si ce moment d'enivrement avait pu durer! Peu à peu, je cherchai à rassembler mes idées ; je me demandai pourquoi j'étais à Toulouse, si près de ma bien-aimée : et le souvenir me répondit que j'étais venu pour savoir si elle n'était pas la femme d'un autre!

J'avais pris la résolution de ne pas aller à Northal. Mon projet se bornait à m'informer à Toulouse de ce qui se passait à la maison des Roches ; puis après,

si j'en avais eu le courage, j'aurais écrit à Paul de venir, j'aurais essayé de lui serrer la main. Mais, aux premières questions que j'adressai, j'appris que M. de Santa-Crux se mourait; alors, tous mes plans furent bouleversés : Luiggina était malheureuse, elle pleurait : je ne pouvais partir.... je n'osais rester! — Dans cette cruelle incertitude, je pris un parti violent : je me jetai dans l'abîme que j'avais résolu de fuir. Paul m'avait engagé à m'arrêter à Northal, j'y courus.

Je franchissais à peine les marches du perron, qu'une voiture s'avança lentement, et j'en vis descendre, portée par le fidèle Piétro et le comte d'Ermont, Luiggina.... dans quel état, grand Dieu!... morte, en apparence du moins. Son pâle visage était baigné de larmes. Je ne frissonnai point à cet affreux spectacle; c'était Luiggina, brisée par la douleur, Luiggina, faible enfin.... et je ne l'avais jamais vue que forte et insensible! Je l'aimai mille fois davantage. — Oui, ma sœur, mon amour put s'augmenter; car j'apercevais la femme, et, jusqu'alors, je n'avais vu que l'ange.

Au milieu de l'agitation générale, personne, excepté Paul, ne fit grande attention à mon arrivée. M. d'Ermont était constamment enfermé avec sa pupille ; Georges n'avait rien changé à sa vie habituelle, qui est de fuir les autres autant que cela est possible : je le connais assez pour n'avoir point été blessé de l'accueil qu'il m'a fait. L'abbé Jacques était au lit. — Quatre jours s'écoulèrent ainsi ; puis, nous vîmes une voiture, qui s'était arrêtée à une des petites portes du château, s'éloigner avec rapidité ; je sentis un poids énorme me tomber sur le cœur ; je devinai que Luiggina partait pour ne plus revenir.... Hélas ! mon cœur avait raison. M. d'Ermont a décidé que Mlle de Santa-Crux passerait les premiers temps de son deuil au couvent de *** à Toulouse. Ce fut un coup de foudre pour Paul qui dissimula mal sa douleur. Moi, je le crois, mon front n'a trahi aucune de mes émotions.

Il faut donc renoncer à l'espoir de la voir, Isabella ! Il faut vivre du souvenir de ce court instant où elle passa devant mes yeux, comme une jeune fille que l'on va déposer dans son cercueil. — M. d'Ermont a dit qu'elle viendrait de loin en loin à la maison des

Roches, pour causer avec lui de leurs affaires plus librement qu'on ne peut le faire dans un parloir de couvent; mais alors, les grilles du jardin seront fermées, personne ne sera reçu, elle ne verra que son tuteur. Aucun espoir ne me reste!

Et le temps s'écoule... mon séjour ici peut sembler extraordinaire; encore quelques jours, et il me faudra partir. En vain Paul emploie tous ses efforts pour me retenir, en vain le comte paraît bienveillant pour moi; dès que le deuil moins profond de Luiggina lui permettra de revenir demeurer à Northal, je m'éloignerai. — Chassé par le père, je ne puis, à dater du jour de sa mort, rester près de sa fille, comme pour défier sa colère maintenant impuissante : Luiggina comprendra le sentiment de respect qui me fera quitter ces lieux. — Mais où aller? je ne veux point, comme je l'avais d'abord résolu, chercher l'oubli et le repos dans des pays lointains. Si je m'éloigne du toit qu'elle habite, je veux pouvoir y revenir au moindre signe de sa volonté; je veux pouvoir, à chaque heure du jour, suivre de la pensée ses actions, ses désirs ou ses regrets.

Isabella, ma sœur... mon Dieu ! je t'écrivais, et pas un mot de toi ! pardonne ! c'est mon âme que je t'envoie : plains ses angoisses, ses douleurs ; plains-la de ne sentir que ses peines, et d'oublier sa part de bonheur, qui est toi... ma sœur chérie !

Antonio Grimaldi.

VIII

« Non, Antonio, tu ne partiras pas! » s'écria Paul d'Ermont en s'adressant à son ami, qui, la tête cachée dans ses mains, semblait absorbé par de tristes pensées. « Que veux-tu que je devienne ici sans toi? Regarde là-bas, dans le salon voisin, mon respectable père enfoncé dans son grand fauteuil et méditant sur tous les maux de l'humanité; plus loin encore, regarde le pauvre petit abbé se collant contre la croisée pour attraper un rayon de soleil, et récitant dévotement son bréviaire. Je ne te dirai pas : regarde mon frère; car il y a bien quatre jours qu'on ne l'a aperçu—ce qui, par parenthèse, laisse beaucoup de vide dans mon existence. J'ai été élevé au milieu des orages, des tempêtes, des cris, des révoltes, et ce calme inaccoutumé me pèse. — Voyons, que veux-tu que je fasse? Le jour où Luiggina vient pour trouver mon père à la maison des Roches, quand j'ai bien rôdé autour des murs

du jardin pour découvrir une crevasse qui me laisse entrevoir un bout de robe, un petit coin de voile, en voilà pour toute une semaine! Non, certes, je ne te laisse pas partir; défais tes malles, et reste. Si jamais, ce que je crois impossible, on s'amusait ici, je te rendrais la liberté; mais d'ici là, je te garde, afin que de temps à autre tu me donnes la réplique, le monologue étant chose fatigante.

— Je suis désolé, Paul, de ne pouvoir rester plus longtemps avec toi; mais mon séjour ici s'est déjà trop prolongé. Voici trois mois que tu me retiens, et des affaires importantes m'appellent à Paris.

— *A demain les affaires sérieuses!* je ne te dirai pas : aujourd'hui les plaisirs; mais, aujourd'hui une bonne action : celle d'empêcher ton pauvre ami de tomber dans le spleen, dans le marasme le plus complet.

— Oui, en effet, ta figure est vraiment inquiétante.

— Antonio, mon cher! tout le monde n'a pas le même bonheur que toi; je la payerais au

poids de l'or, ta grande figure blême, avec tes yeux cernés et tes cheveux longs! moi, j'ai beau souffrir, gémir, languir, je ne puis me défaire de ces insupportables couleurs, de cet odieux embonpoint : je mourrai gras et frais. Je te jure pourtant que je suis malheureux et malade. — Quand je pense que tout marchait si bien ! j'allais toucher au but; et il faut que ce deuil ait remis à une éternité ma déclaration et ma demande ! la veille de la catastrophe, je *lui* avais pris la main ; je l'avais serrée, puis baisée... et Luiggina avait souri. Un autre jour, elle avait fait mon éloge, disant que j'avais du mouvement dans l'esprit, que je l'amusais, que j'avais un bon cœur... Mais, où vas-tu donc?

— Dans la bibliothèque, chercher un livre de poste, pour décider quelle route je suivrai en quittant Toulouse.

— Voilà une réponse tout à fait blessante : tu fais bien peu de cas de la confiance d'un ami. Mais je ne veux pas me fâcher encore; voyons : avant de prendre la fuite, dis-moi de quelle nature sont ces affaires si importantes.

— En vérité, » s'écria Antonio dont la douloureuse irritation avait besoin de se frayer un passage, « en vérité, je n'ai jamais vu une tyrannie pareille! Je ne suis pas de ces gens qui n'ont de secret pour personne, et que le besoin de parler d'eux pousse à arrêter chaque passant, pour le forcer à écouter.

— Ces gens-là sont, comme tu le dis, insupportables; mais ni toi ni moi, nous ne les connaissons, n'est-ce pas, Antonio? » répondit Paul en tendant la main à son ami.

Antonio la serra.

« Mon cher Paul, » reprit-il d'une voix plus douce, il faut que je voyage; je me sens le besoin d'occuper ma vie. C'est un tort de passer ses plus belles années dans l'oisiveté, sans donner un but à son existence. Tout homme a une mission à remplir, plus ou moins grande suivant ses facultés : il se doit d'employer son intelligence à quelque chose ici-bas. Je veux me choisir une carrière : la poésie n'en est pas une, par cela seul qu'elle doit être toute d'inspiration; et d'ailleurs, le génie s'élève plus haut

quand il a des obstacles à vaincre, quand il lutte pour prendre son essor; lui livrer une vie inoccupée, c'est plutôt l'éteindre que lui laisser le champ libre.

— D'accord, Antonio, je suis de ton avis; aussi me suis-je fait nommer *attaché* à la légation de Florence; malgré mon apparente étourderie, j'avais réfléchi à tout cela comme toi. Mais ne peux-tu attendre quelques jours avant de commencer à t'occuper d'une nouvelle carrière?

— Non, mon cher! une fois mes résolutions prises, elles sont inébranlables, et exécutées à l'instant même

— Va-t'en au diable!... » s'écria Paul en se levant, « je vais chercher moi-même le livre de poste; pars! je ne désire plus te retenir. »

Et il sortit du salon, en fermant la porte avec violence.—Antonio laissa tomber sa tête dans ses mains; il était brisé de l'effort qu'il venait de faire pour accomplir le sacrifice dont sa délicatesse et son honneur lui faisaient un devoir.

M. d'Ermont et l'abbé, du salon voisin, avaient entendu la conversation des deux jeunes gens, dont la voix, d'abord basse et contenue, s'était ensuite élevée sans qu'ils y fissent attention. Lorsque Paul sortit, l'abbé, par un de ces mouvements de douce sympathie qui le rapprochaient de tout être souffrant, se dirigea vers Antonio. Mais son frère lui fit signe de rester où il était, et l'abbé reprit son livre et se tint à l'écart.

Le comte d'Ermont était près d'Antonio, que celui-ci n'avait pas encore relevé la tête : « M. Grimaldi, » lui dit-il en posant la main sur son épaule, « M. Grimaldi, écoutez-moi. Si des affaires vous appellent vraiment à Paris, partez; je n'ai rien à vous dire. Mais si, vous souvenant que M. de Santa-Crux a voulu vous séparer de sa fille, un sentiment de délicatesse vous éloignait d'ici, il est de mon devoir, comme tuteur de Luiggina, de vous dire que son père a révoqué la défense formelle qu'il avait faite à votre égard. Il ne vous accepte ni ne vous refuse : il laisse sa fille et moi libres dans le choix que nous ferons. Le passé est effacé; l'avenir, à chances égales, s'ouvre pour tout le monde. — Maintenant, monsieur

comme ami de mes fils, restez ici, si cela vous convient. »

Antonio s'était levé; il écoutait, respirant à peine, ces paroles auxquelles il n'osait croire.

« Mon Dieu! » s'écria-t-il d'une voix tremblante, « c'est trop de bonheur.... Monsieur de Santa-Crux, soyez mille fois béni dans le ciel où vous êtes! et vous, monsieur.... »

Antonio ne put achever; il se précipita sur les mains de M. d'Ermont qu'il couvrit de baisers et de larmes.

« Ne vous trompez pas sur le sens de mes paroles, M. Grimaldi, » reprit le comte; « ne leur donnez pas plus d'importance que je ne désire qu'elles en aient.

— O monsieur! je vous ai bien compris, et l'espoir rentre dans mon cœur. Le refus de son père ne pèse plus sur ma tête.... je suis heureux, monsieur, je suis heureux! »

Georges venait d'entrer. Il jeta un regard étonné sur les physionomies émues de ceux qui l'entouraient, mais il ne fit aucune question.

« Mon cher Georges, » lui dit Antonio en s'avançant vivement vers lui, « je suis content de vous voir! » Dans ce moment, Grimaldi aimait tout le monde; son cœur était si riche de bonheur et d'affection, qu'il lui fallait en déverser au dehors.

« Ne partez-vous pas aujourd'hui, monsieur? » demanda froidement Georges.

Cette question surprit Antonio au milieu du délire de sa joie; il balbutia quelques mots sans suite: « On a dû faire mes paquets.... je.... mon intention était....» et il s'arrêta. —Georges lui tourna le dos, et se mit à siffler en s'appuyant sur le balcon d'une des fenêtres.

« Tiens, le voilà, ton livre de poste! » s'écria Paul en entrant; « j'ai bouleversé toute la bibliothèque pour le trouver. Je vais monter à cheval; à mon retour d'une course dans les bois où je vais recon-

naître des traces de sanglier, je passerai à Toulouse commander tes chevaux de poste. A quelle heure les veux-tu ?

— A quelle heure?... » répéta Antonio avec embarras, « à quelle heure? je ne sais vraiment pas encore. La journée est bien avancée.... Paul, n'as-tu pas parlé d'une chasse au sanglier? J'aime beaucoup la chasse à courre : j'ai presque envie d'être de la partie.... qu'en dis-tu, Paul?

— Voilà qui est un peu fort, » s'écria Paul, « j'épuise mon éloquence depuis une heure à te persuader de rester, et....

— Mais, aussi, » répondit Antonio en souriant, « pourquoi ne me disais-tu pas qu'il y aurait une chasse au sanglier?

—Et comment veux-tu que j'aille penser à une pareille baliverne devant tes éloquentes tirades sur les carrières, l'utilité de la vie, la mission de l'homme, etc., etc. Allons, allons! monsieur le philosophe, trêve à toutes vos belles phrases, et avouez tout sim-

plement que vous ne valez pas mieux que moi. — Des sangliers.... si ce sont des sangliers qu'il te faut, je t'en débusquerai tous les jours. Tu t'ennuyais, et tu trouvais mille bonnes raisons pour t'éloigner; l'appât d'un plaisir te retient mieux que les prières d'un ami!. .. Ne me réponds pas.... viens monter à cheval, et nous galoperons ensemble. Adieu, l'abbé! Si vous aviez entendu tout à l'heure ce beau jeune homme, vous l'eussiez pris pour un des sages de la Grèce; et toute cette belle morale se brise contre la hure d'un sanglier!.... allons, viens vite! tu fais là une sotte figure, mon Caton. »

Et Paul entraîna Antonio en éclatant de rire. Antonio ne le voyait ni ne l'écoutait. Son âme était plongée dans une extase de bonheur et d'amour.

L'abbé les regarda sortir en souriant.

« La belle chose que la jeunesse! » dit-il, quand les deux jeunes gens eurent quitté le salon, « elle fait sur moi l'effet d'un rayon de soleil, elle me réchauffe et me ranime. Mais à quoi penses-tu donc si tristement, mon frère?

— Je pense, » répondit le comte après un moment de silence, « que ces deux jeunes gens qui sortent en se donnant la main, un jour peut-être se haïront.... se haïront jusqu'à vouloir attenter à la vie l'un de l'autre, car ils aiment tous deux la même femme.

— Es-tu bien sûr de ce que tu dis, Gaspard ? » s'écria l'abbé consterné ; « tu me fais frémir. Se haïr.... se haïr jusqu'à la mort !... non, mon frère ! l'un des deux se sacrifiera et trouvera doux le sacrifice qui fera le bonheur de son ami.

— Mon bon Jacques, » dit le comte d'Ermont, « tu n'es pas un juge bien éclairé en pareille matière : tu ne sais pas ce que c'est que l'amour.

— Mais je sais ce que c'est que l'amitié ; » répondit l'abbé en serrant tendrement la main de son frère.

« En tout cas, » reprit le comte, « l'honneur me prescrivait de faire ce que j'ai fait : il faut que, dans toute l'acception du terme, Luiggina soit maîtresse de son choix, et à cette intention, personne ne sera éloigné d'elle. Tous ceux qui aspireront à sa main

auront le libre accès de ma maison; je ne veux pas que, si un jour Mlle de Santa-Crux devait se repentir du parti qu'elle prendra, elle puisse m'accuser d'avoir à son insu influencé son choix, en ne laissant parvenir jusqu'à elle que les personnes qui me convenaient. Je tolère ici la présence d'Antonio, sans croire qu'il en résulte rien de favorable pour lui. Luiggina s'est soumise sans résistance à la volonté de son père quand il a éloigné Grimaldi; depuis, elle n'a fait aucun effort pour le revoir : elle ne l'aime donc pas, et puisqu'elle le connaît depuis longtemps, il n'est pas probable que l'avenir amène des sentiments plus tendres. Du reste, je ne présume pas que Luiggina songe, en ce moment, à prendre aucun parti, et pour la mettre à l'abri de toute importunité à cet égard, je compte employer les derniers mois de son deuil à voyager avec elle. »

En ce moment, Antonio et Paul passèrent sous les fenêtres du salon, au grand galop de leurs chevaux : Paul, avec la douce conviction d'un amour heureux; Antonio, avec des espérances plus douces encore peut-être, par le contraste des douleurs du passé; tous deux, le sourire sur les lèvres.

« Courage! » pensait Antonio, « M. d'Ermont dira sans doute bientôt à Luiggina que son père a révoqué le refus qui m'éloignait.... espérons !

— Il est impossible, » se disait Paul, « que Luiggina ne s'attache pas à son tuteur; elle sourira à l'idée de devenir sa fille — espérons !

—Dans quinze jours, je partirai avec ma pupille, » dit le comte en quittant son frère; « d'ici là, Jacques, garde le plus profond silence sur mes projets, et surtout sur la triste rivalité de Paul et d'Antonio. »

Le comte avait à peine fait quelques pas, qu'il s'arrêta avec surprise devant Georges, assis sur le balcon de la seconde fenêtre.

« Que faisiez-vous là, Georges? » lui dit-il d'une voix sévère.

« Ce que vous-même vous faisiez, je pense, à l'autre fenêtre : je prenais l'air. »

Le comte fixa sur son fils un regard scrutateur : celui-ci avait repris sa première attitude, et regardait la campagne, en marmottant entre ses dents le refrain d'une romance. Le comte s'avança vers lui, puis s'arrêta brusquement et sortit.

L'abbé, alors, vint lentement se placer près de son neveu. Il chercha une phrase qui pût, sans instruire Georges s'il n'avait rien entendu, lui recommander le silence s'il savait tout ; mais, avant que frère Jacques eût trouvé cette phrase difficile, Georges se leva, salua son oncle, et sortit.

IX

Quelque temps après ces événements, un jour que Luiggina était venue à la maison des Roches, vers le soir, frère Jacques se trouvait seul dans sa chambre, lisant un livre de théologie placé sur une table devant lui. Tout à coup, Antonio entra, le visage bouleversé.

« Monsieur l'abbé, » dit-il d'une voix étouffée, « *elle* va partir, partir pour longtemps. On la verra, on l'aimera.... elle se mariera.... et moi, j'en mourrai, monsieur l'abbé! Il faut qu'elle reste ou que je parte, que je la suive partout où elle ira! Ce départ, sans moi, est impossible. Ah! de grâce, qu'on ne m'éloigne pas, qu'on me laisse plaider ma cause auprès de Luiggina, qu'on me laisse essayer de me faire aimer!

— Mon cher enfant, je ne comprends pas que vous...

— C'est vrai, monsieur l'abbé; vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir que je l'aime de toute la puissance de mon âme.... bien forte, quand il s'agit d'amour; qu'il y a des années déjà que cet amour me dévore; que j'ai versé des larmes amères sur la rigueur de son père, sur son indifférence à elle; que j'ai essayé de l'oublier en priant, que j'ai cherché à l'oublier en blasphémant....

— Vos paroles me font mal, Antonio, » interrompit l'abbé effrayé de la véhémence du jeune homme.

« Partout, l'image de Luiggina me torturait le cœur! Je n'ai pu rester là où *elle* n'était pas; je suis parti, j'ai volé vers la France — et, jugez de mon bonheur, ô mon cher abbé! ici, j'ai appris que son père ne me repoussait plus, que l'espérance m'était permise. Elle sera à moi; car il est impossible qu'au feu d'un amour comme le mien, son âme ne s'embrase pas.

— Antonio, cher Antonio!... » interrrompit encore l'abbé; « et que voulez-vous, mon Dieu, que j'aie à faire dans tout ceci?

— Ne vous l'ai-je pas dit, monsieur ? Il faut parler à votre frère, obtenir de lui qu'il me laisse suivre Luiggina.

— Hélas ! mon pauvre enfant, tâchez de fonder vos espérances sur une base plus solide : je ne pourrai rien obtenir, je le sais; pourquoi tenter un effort inutile ?

— Mon père, » reprit Antonio, « je suis bien malheureux ! il n'y a dans le monde entier que deux personnes qui s'intéressent à mon sort : ma jeune sœur qui, dans son couvent, prie Dieu pour son frère, et vous qui priez aussi pour moi, parce que vous priez pour tout le monde. Jamais cœur plus brisé n'eut besoin de consolation, ne me repoussez pas, mon père ! »

L'abbé était ému. « Eh bien, mon enfant, » dit-il, « essuyez vos larmes; je parlerai — du moins, je l'essayerai — Dieu viendra à notre secours. »

En ce moment, Paul se précipita dans la chambre.

« Mon oncle, » s'écria-t-il, « *elle* va partir.... Je ne veux plus aller à Florence; je veux suivre Luiggina. O mon oncle, mon bon oncle! vous êtes mon seul espoir; parlez à mon père, demandez-lui qu'il m'emmène, que.... »

Paul s'arrêta brusquement en apercevant Antonio, dont le visage était encore baigné de larmes. Les deux jeunes gens, debout, en face l'un de l'autre, se regardèrent, et un trait de lumière pénétra dans le cœur de Paul; il comprit que la douleur qu'il voyait était sœur de la sienne.

« Que fais-tu donc ici? » dit-il, en fixant sur son ami un regard interrogateur : « Antonio! il est des choses que je ne m'explique pas : tu te trouves partout où me conduit la pensée de Luiggina; tu pleures quand je pleure.... Antonio, l'aimerais-tu? »

Antonio baissa la tête et ne répondit pas. L'abbé, saisi de frayeur, s'élança entre les deux jeunes gens.

« C'est mal, c'est bien mal! » reprit Paul avec émotion; « tu es mon ami, presque mon frère;

tu reçois mes confidences, l'aveu de l'amour que j'éprouve, et tu essayes dans l'ombre de déjouer mes projets !

— Paul, » s'écria Antonio, « tes soupçons me blessent au cœur. J'aimais Luiggina avant toi; je l'aime depuis quatre ans. Je n'avais pas une espérance, et je gardais le secret de ma douleur: voilà tout! Il y a quelque temps, une phrase de ton père est venue changer ma position, donner à mon amour quelques pensées d'avenir; il était trop tard, alors, pour rompre un silence si longtemps gardé. Du reste, tu le vois, à ta première question, je te laisse lire dans mon cœur. Si je l'avais voulu, Paul, au moment où tu es entré dans cette chambre, mon front aurait repris l'apparence du calme et de l'indifférence: je sais depuis longtemps cacher ce que j'éprouve. Si tu as vu mes larmes, c'est que j'ai voulu que désormais elles coulassent avec les tiennes. Ami, » poursuivit Grimaldi avec une émotion croissante, « avançons sur la même route à découvert, sans nous cacher l'un de l'autre: *elle* choisira!... Si tu es heureux, si c'est toi qu'elle aime, pardonne-moi ma douleur et mon désespoir, pardonne-moi

d'en finir avec la vie; mais ne crois qu'à mon malheur, et jamais à ma haine! »

Et il se jeta dans les bras de Paul.

« Hélas, hélas! » reprit l'abbé en les regardant avec tristesse : « voilà la vie.... des larmes, des combats, des passions; puis des larmes encore, à la fin comme au commencement! »

L'heure du dîner arriva, mais personne ne bougea chez l'abbé. Enfin, un domestique vint avertir que le comte d'Ermont attendait. Frère Jacques et les deux jeunes gens descendirent.

Le repas fut morne et silencieux : Georges n'y parut pas. Le comte d'Ermont avait passé la journée avec Luiggina à la maison des Roches; il n'avait quitté sa pupille qu'après l'avoir vue monter en voiture pour retourner à son couvent, et il paraissait, ce soir-là, plus préoccupé que de coutume.—Quand on fut de retour dans le salon, Antonio s'appuya contre la cheminée et demeura absorbé dans sa douloureuse anxiété. Paul marcha avec agitation, les

bras croisés sur sa poitrine; il murmurait à voix basse quelques paroles entrecoupées. Le comte d'Ermont lut un journal, et l'abbé s'assit à l'écart, suivant d'un regard inquiet chaque personnage de cette scène.

Enfin, Antonio s'approcha de frère Jacques.

« Monsieur l'abbé, » lui dit-il tout bas, « si vous voulez faire quelque chose pour moi, voici le moment : parlez ce soir à M. d'Ermont.

— Est-ce sitôt nécessaire, mon cher enfant? » répondit l'abbé, effrayé de son embarrassante mission.

« Mon cher oncle, » dit Paul en se penchant de l'autre côté à l'oreille de frère Jacques, « parlez ce soir à mon père; qu'il me laisse partir avec lui! »

L'abbé poussa un soupir de détresse :

« Mes pauvres enfants, comment puis-je parler

pour vous deux à la fois, et, entre vos deux douleurs, comment voulez-vous que je fasse un choix ?

— Mon oncle !

— Monsieur l'abbé !

— C'est plaider pour nous deux que d'empêcher le voyage de Mlle de Santa-Crux.

— Ou bien encore, d'obtenir qu'on puisse la suivre.

— Eh bien ! mes chers enfants, je parlerai à mon frère ; mais laissez-moi le temps, et.... »

En ce moment, un grand bruit se fit entendre dans le vestibule du château ; puis, toutes les portes s'ouvrirent avec fracas. Des domestiques, le visage bouleversé, entrèrent en tumulte dans le salon ; au milieu d'eux était Piétro, les habits déchirés et couverts de poussière.

« Monsieur le comte, » cria-t-il, « M. Georges a enlevé Mlle de Santa-Crux !...

— Miséricorde!

— Mon fils!

— Mon frère!

— Luiggina! »

Et M. d'Ermont, l'abbé, Paul, Antonio s'étaient levés à la fois, foudroyés de terreur et de surprise.

« Oui, enlevée!... » reprit le vieillard éperdu : « je ramenais Mlle de Santa-Crux à son couvent, dans la voiture de M. le comte. Au détour de la route, M. Georges se présente; le cocher, d'accord avec lui, arrête les chevaux, me jette à bas du siége; M. Georges prend ma place, et la voiture part au triple galop sur la route de Paris. »

A ces paroles succédèrent des exclamations confuses, des cris de douleur et d'indignation.

« Mon vieil ami, ô Giacomo!... » dit le comte d'Ermont, en joignant convulsivement ses mains :

« Pardon.... pardon.... Giacomo! » et il éclata en sanglots. « Ton enfant; ta fille unique.... déshonorée par mon fils! la fille que tu m'avais confiée! »

Le comte se laissa retomber sur sa chaise, sans force et sans voix; mais se relevant soudain : « Paul! » s'écria-t-il, « où es-tu? » et saisissant le bras de son fils, « Pars, mon enfant, » ajouta-t-il d'une voix étouffée, « pars! poursuis-le, arrête-le, arrache-lui Luiggina.... sauve Luiggina!

— Oui, mon père.... la sauver, n'importe à quel prix!

— N'importe à quel prix! » répéta M. d'Ermont dans le délire du désespoir.

— Miséricorde!... » dit l'abbé en mettant sa main sur la bouche de M. d'Ermont; « miséricorde, Gaspard! tu armes le frère contre le frère!...

— Mais moi, je ne suis pas son frère! » s'écria Antonio. » Un cheval et des pistolets!

— Partons! partons!... » s'écrièrent à la fois les deux jeunes gens.

« Partez! » répéta M. d'Ermont, dont la raison semblait s'égarer : « à cheval tout le monde.... et le meilleur de tous les chevaux pour moi.... pour moi qui veux arriver le premier pour maudire mon fils!

— Gaspard, arrête! » cria l'abbé en jetant ses bras autour du cou de son frère; « tes jambes fléchissent, tu chancelles.... mon frère, tu ne peux partir, tes forces te trahissent! — Paul! pour l'amour de Dieu, écoute-moi : Georges est ton frère! — Antonio.... *Elle* ne pourra t'aimer si du sang souille tes mains! — Mes enfants.... mes enfants!... »

Mais le sol retentit sous le galop précipité des chevaux lancés à toute bride. La terre vole en éclats sous leurs pas rapides, un tourbillon de poussière les entoure. — En avant, bien en avant de tous, deux chevaux bondissent l'un à côté de l'autre, sans pouvoir se dépasser d'un pas malgré tous

leurs efforts — puis ils disparaissent, et l'abbé demeure seul aux genoux de son frère, qu'il entoure de ses bras, qu'il arrête par toutes les prières de son âme ardente, par tous les efforts de son faible corps.

Le comte s'était laissé tomber dans un fauteuil, sans force, sans voix, presque sans vie; une morne stupeur avait succédé au cri de son désespoir. Le calme de la mort régnait dans le château désert; les fenêtres étaient restées ouvertes; l'humidité du soir pénétrait dans le salon. Le vent s'engouffrant dans les vieux rideaux de damas, faisait entendre de longs gémissements, qui, seuls, animaient ce lugubre silence. La fraîcheur, le vent, ranimèrent le comte d'Ermont; il passa la main sur son front, souleva sa tête pesante.

« N'y a-t-il personne ici? » dit-il d'une voix faible.

« Je suis près de toi, mon frère.

— Jacques.... oui, je te trouve toujours, toi, mon pauvre Jacques! Donne-moi ta main. — *Il* m'a

fait bien du mal; je suis frappé au cœur! Mon ami.... Giacomo!... sa fille!... mon fils! L'avenir de cette enfant confiée à mes soins, flétri, brisé, quand les cendres de son père sont chaudes encore! — Ils ne reviennent pas! il y a longtemps, pourtant, qu'ils sont partis.... ils n'auront pu l'atteindre.... il était trop tard! trop tard, mon Dieu! »

Le comte resta anéanti, brisé de douleur, et les deux frères, celui qui était fort comme celui qui était faible, pleurèrent dans les bras l'un de l'autre.

« Jacques! » reprit M. d'Ermont, « j'étouffe.... il fait bien chaud ici; ouvre une fenêtre.

— Elles sont toutes ouvertes, mon frère, le vent entre de toutes parts, ne le sens-tu pas? Il fait bien frais.

— Non! je brûle, l'air manque à ma poitrine.... Jacques! écoute, n'entends-tu pas du bruit? Oui! un bruit de roues.... les voilà! Luiggina est sauvée!!! — Le bruit s'éloigne.... la voiture passe.... je me trompais! rien.... rien encore! »

L'horloge du château sonna onze heures du soir : après son lugubre tintement, tout retomba dans un morne silence; le temps qui s'écoulait était compté minute à minute, seconde à seconde, par les deux cœurs déchirés qui attendaient. Chaque instant, en s'enfuyant, enlevait une espérance. A la plus vive anxiété, succédait un mortel découragement; les angoisses de l'incertitude ne trouvaient plus de paroles pour s'exprimer. — Ce que souffrit l'ami de M. de Santa-Crux pendant cette longue torture, ne peut être compris que par Dieu qui lisait dans son cœur.

« Jacques, » dit-il enfin d'une voix brisée, « la nuit s'avance; bientôt le jour va paraître : reviendrait-elle pure encore, elle serait déshonorée aux yeux du monde..... tout est irréparable! »

Un déchirant sanglot suivit ces paroles.

« Giacomo! » reprit le comte d'Ermont, « mon vieil ami, pardon.... pardon! — Jacques.... donne-moi de l'air.... tu vois bien que j'étouffe. Dieu! que je souffre! — Giacomo! j'étais digne de ta con-

fiance, je mourrai de l'avoir trahie. — Georges.... ô Georges !... »

Et M. d'Ermont, en prononçant ce nom fatal qui s'échappa de ses lèvres comme un anathème, tomba inanimé dans les bras de son frère.

« Au secours! » cria l'abbé.... « au secours!... Mon Dieu, ne nous abandonnez pas! »

Mais ses cris retentirent au milieu du silence de la nuit, et rien ne leur répondit.

Cependant, le triste événement qui avait causé tant de rumeur au château n'avait pu longtemps rester ignoré du village, dont quelques maisons touchaient à une des extrémités du parc. Les paysans erraient dans la campagne avec des torches de résine, regardant au loin si personne ne revenait. Les cris de l'abbé parvinrent enfin jusqu'à quelques-uns d'entre eux. Ils se dirigèrent du côté du château, et bientôt, à la lueur blafarde des torches que le vent agitait, ils virent le comte, mort en apparence dans les bras de l'abbé qui ne conservait de

la vie que la force de pleurer. Le médecin du village fut appelé.

« M. le comte, » dit-il, « est frappé d'apoplexie; une émotion violente, éprouvée au moment où il sortait de table, a fait refluer le sang vers le cerveau. »

A cette nouvelle, un long murmure de désolation circula dans la foule des paysans accourus dans les cours, et jusque dans les appartements du château.

« Allons, monsieur l'abbé, » continua le médecin, en s'adressant à frère Jacques, « aidez-moi à transporter M. le comte dans son appartement; à force de soins, je parviendrai peut-être à lui rendre quelques instants de vie et de connaissance; mais ne vous flattez pas d'une vaine espérance, le danger est imminent : dans quelques heures M. le comte n'existera plus. Vous qui savez si bien consoler les autres, voici le moment d'avoir du courage.

— Oui, il faut avoir du courage, » répéta

l'abbé ; et se jetant sur le corps de son frère : « Mon Dieu, » ajouta-t-il, « toi que j'ai servi toute ma vie, voilà le plus douloureux de mes sacrifices ! C'est le plus grand hommage d'une faible créature à son créateur, que de répéter encore, au dernier soupir d'un frère : *Seigneur, que ta volonté soit faite!*

— Monsieur l'abbé, » s'écrièrent les paysans, « nous allons sonner les cloches, et prier tous pour M. le comte. »

La foule se dispersa; puis on entendit la cloche du hameau, lentement ébranlée, tinter à distances égales pendant toute la nuit, avertissant au loin les hommes qu'un homme allait mourir.

X

Par une nuit obscure, une voiture s'avançait rapidement dans un chemin de traverse étroit et raboteux ; elle s'arrêta devant une petite maison isolée, cachée dans l'épaisseur d'un bois. Un homme, un domestique sans livrée, attendait sur le seuil, une lanterne à la main ; il ouvrit la voiture ; d'un bras robuste il souleva une jeune femme à moitié évanouie, l'emporta, la déposa dans une chambre à peine éclairée et se retira.

Luiggina resta quelques instants dans un état d'immobilité complète ; puis elle passa sa main sur son front, rassembla ses idées et poussa un cri d'effroi. Elle se leva, courut à la porte : la porte était fermée en dehors ; la fenêtre était assujettie par des barres de fer. Elle s'arrêta, regarda encore autour d'elle : aucun moyen de salut ne s'offrit à ses yeux. Alors elle revint à la cheminée, et pressant fortement

sa main contre son cœur, elle sembla vouloir en comprimer les battements. On voyait qu'elle appelait à son aide tout son courage, toute sa force, et qu'elle voulait au moins retrouver le calme physique de sa personne, à défaut du calme moral de son âme. Sous la volonté puissante de cette jeune fille, le tremblement de ses membres s'arrêta, la respiration de sa poitrine s'adoucit, la contraction de son front s'effaça. Debout contre la cheminée, éclairée par la lueur éclatante du bois mort qui brûlait en longs jets de flammes, Luiggina était admirablement belle : ses habits de deuil formaient autour de sa taille imposante de longs plis gracieux; ses cheveux noirs, qu'avaient détachés les cahots de la voiture, laissaient tomber leurs nattes sur ses épaules; son visage blanc comme l'albâtre, ses traits nobles et réguliers, son front calme et sévère, tout en elle, en ce moment, respirait la beauté dans son expression la plus sublime. Luiggina grandissait sous le malheur qui la frappait, et l'homme quel qu'il fût, qui devait alors paraître à ses yeux, allait trouver en elle, non une victime, mais un juge.

Bientôt des pas se firent entendre, la clef tourna

deux fois dans la serrure, et, la porte s'ouvrant, Georges parut.

Lui aussi était pâle; lui aussi comprimait avec énergie son agitation. Il avança lentement vers la jeune fille.

« Luiggina!... » dit-il — et peut-être, des émotions longtemps contenues allaient-elles se frayer un passage, mais le regard glacé qu'il rencontra les refoula au fond de son cœur. Alors, avec l'apparence de la tranquillité, il reprit :

« Écoutez-moi. »

Il y eut un moment de silence, puis, d'une voix calme qui contrastait bizarrement avec le sens des paroles qu'il prononçait, Georges dit :

« Je vous aime. »

Nul amour ne fut plus solennellement, plus gravement exprimé; « *Je vous aime,* » dit ainsi, faisait froid à entendre. Ces trois mots retentirent au

milieu du silence de la nuit, comme un arrêt de mort.

Georges reprit :

« Je vous aime depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois, d'un amour qui ne s'est pas accru, qui ne s'est pas développé, mais qui a été immense dès le premier moment où il a fait battre mon cœur. Si j'avais pu demander votre main, espérer qu'elle me fût accordée, dans un temps même éloigné, au prix de mille sacrifices, au prix de mille victoires sur moi-même, j'aurais attendu, j'aurais souffert, j'aurais obéi, car je vous aime. Mais qui, je vous le demande, aurait cru au repentir de Georges? quelle clameur eût accueilli l'aveu de mon amour! Quelle sanglante ironie l'expression de ma douleur n'eût-elle pas rencontrée en tous lieux! Mon père eût-il jamais osé aborder l'idée de donner sa pupille au fils devant lequel il tremble?

« Non! c'est une vérité évidente pour vous, comme pour moi, Luiggina : je n'avais de secours à espérer que de moi-même. J'aurais sept années et



sept années attendu Rachel, qu'elle m'eût encore été refusée. Par tous les moyens légitimes, par toutes les voies honorables, il m'était impossible de vous obtenir. Alors, j'ai résolu de vous enlever, de forcer mon père, par l'éclat d'un scandale, à me donner votre main; puis ensuite, s'il le fallait, de baisser mon front jusqu'à terre, d'enchaîner ma volonté à la vôtre, et de vous arracher votre amour par la violence du mien. J'ai besoin d'air, d'espace : je vivrai à vos pieds. Je suis sauvage : je vous suivrai dans le monde. Je suis violent : d'un seul regard, vous briserez ma volonté. Luiggina, parlez-moi! répondez-moi!... »

Luiggina resta un instant silencieuse; puis, tournant vers Georges un visage froid et dédaigneux, elle répondit lentement :

« L'homme qui insulte un homme sait qu'à l'injure succède la balle d'un pistolet ou la pointe d'une épée; l'homme qui insulte une femme mariée ou une fille au bras de son père, sait que le mari ou le père peuvent la défendre; mais l'homme qui insulte une orpheline, sous la garde de ceux qui ne

peuvent venger son honneur qu'au prix d'un parricide ou d'un fratricide—cet homme est un lâche, car il ne court aucun danger. »

Georges brisa la chaise sur laquelle ses deux mains s'étaient appuyées :

« Madame, » s'écria-t-il la voix tremblante de colère, « que jamais un pareil mot ne sorte de votre bouche !

— Que craindrai-je, Monsieur? le mal que vous m'avez fait vous en laisse peu à me faire. Puissiez-vous croire, en ce moment, qu'une insulte s'efface par le sang d'une femme, comme par le sang d'un homme!

— Luiggina... » interrompit Georges en faisant effort pour contraindre les passions qui grondaient en lui, « ne soyez pas impitoyable.

— Impitoyable, Monsieur, comme votre conscience! Pour en arriver à faire porter votre nom à une femme, vous avez pensé qu'il fallait, avant, que cette femme fût flétrie; pour violenter la con-

science et l'honneur de votre père, vous avez employé le déshonneur; comme un oiseau de proie fondant sur sa victime, vous avez posé votre main sur la tête d'une jeune fille, et vous lui avez crié : « Le mépris de tous, une honte publique.... ou à « moi pour toujours! »

— Arrêtez, Luiggina! ne me calomniez pas. Je n'ai eu qu'une idée, être aimé de vous; mais pour y parvenir, il fallait me faire entendre, me faire écouter — j'en ai acheté le droit par un crime. Puis, j'ai cru de toute la force de mon amour à la puissance de cet amour; j'ai cru que lorsque vos regards s'arrêteraient sur les miens, et qu'ils y liraient à chaque heure de ma vie l'ivresse de la plus ardente passion, vous aussi, vous aimeriez.

— Quoi! » reprit Luiggina, « vous avez cru me contraindre à aimer! Non, non, Monsieur; une volonté plus forte que la volonté d'une femme peut s'appesantir sur elle, la retenir captive, l'enfermer entre des murs épais, tirer sur elle des milliers de verrous : mais son cœur s'échappe et s'envole, car le cœur est libre et ne reconnaît de maître que celui

qu'il se donne. Vous avez brisé ma destinée, détruit le bonheur de ma vie, mais mon amour, du moins, est hors de votre pouvoir.

— Prenez garde! » s'écria Georges se contenant à peine, « vous ne savez pas ce dont je suis capable. Dès que je vous aime, il faut que vous soyez à moi; quand et comment, cela dépend encore de vous.... Ne me réduisez pas au désespoir. »

Luiggina alors, posant sa main sur le bras de Georges:

« Écoutez-moi, » dit-elle d'une voix grave; « j'ai encore quelques paroles à vous dire. Depuis trois ans, je suis aimée d'un homme qui m'a dévoué toute sa vie, qui m'a donné toute son âme — depuis trois ans, j'aime cet homme de toute la force d'un cœur dont vous ignorez l'énergie. Jusqu'à ce jour, cet amour que j'ai caché à tous les yeux, et que pas un mot n'a trahi, cet amour n'avait trouvé qu'obstacles et malheurs; il s'était suffi à lui-même. Je m'étais promis.... je m'étais juré qu'heureux ou malheureux, il ferait le destin de ma vie et me sui-

vrait jusqu'à mon dernier soupir. Aujourd'hui seulement, j'ai su que ma longue constance était bénie du ciel, que tout obstacle avait disparu, que j'étais libre.... et aujourd'hui, entre votre père et moi, mon mariage avec celui que j'aime a été décidé.

— Antonio Grimaldi! » s'écria Georges comme frappé d'une lueur soudaine.

« Antonio Grimaldi!... » répéta Luiggina, tandis qu'une légère rougeur passa sur son visage jusque-là si pâle, et que tout son corps tressaillit. Ce nom, ce seul nom donnait à la jeune fille le trouble et l'émotion que n'avait pu lui arracher la scène qui venait d'avoir lieu; ses yeux se baissèrent, et une larme coula le long de sa joue.

Georges se tut. En proie à la plus vive agitation, il parcourait la chambre à grands pas. Enfin, s'arrêtant devant Luiggina, il lui dit d'une voix dont il étouffait les accents :

« Luiggina, vous venez de briser toutes mes espérances, quelque faibles qu'elles fussent, car je croyais au moins ne trouver en vous que de l'in-

différence. Je vois maintenant l'abîme qui nous sépare, mais je ne renonce point à la lutte ; je veux, à force de passion, surmonter tous les obstacles. Je ne vous demande qu'une seule chose : laissez l'avenir sans entraves; renoncez à une union qu'hier encore vous croyiez impossible.

— Croyez-vous donc que Luiggina de Santa-Crux veuille porter à l'homme qu'elle aime un nom déshonoré, un front que la calomnie pourrait faire rougir? Non, Monsieur. Antonio Grimaldi ignorera toujours qu'il est aimé de moi. Vous nous avez séparés à jamais.

— Hé bien! » reprit Georges, « si le présent est cruel, l'avenir, du moins, m'est encore ouvert. Un jour viendra, je l'espère, un jour que j'appelle de tous mes vœux, où, touchée d'un long repentir, d'une pénible expiation, vous me tendrez votre main et vous serrerez la mienne, sans qu'aucun souvenir vienne se mettre entre vous et moi. Laissons faire le temps; j'ai foi dans la toute-puissance de ma passion, et elle est de celles qui savent attendre.

— Attendre!... » s'écria Luiggina avec indignation : « attendre que j'oublie, que je me console.... je ne me consolerai, je n'oublierai jamais! attendre que je vous aime.... jamais je ne vous aimerai! Sachez-le bien, Monsieur, et que ce soit là votre châtiment : telle je suis, telle je resterai jusqu'à ma dernière heure! »

Dans ce cri qui s'échappait du cœur de la jeune fille, il y avait un grand oubli de tout intérêt personnel; il y avait absence de tout calcul utile à la situation du moment : mais Luiggina n'avait pu entendre sans révolte que Georges prévît l'instant où le sentiment qui vivait en elle s'éteindrait comme le soleil se couche, et elle lui avait imprudemment répondu par un éclatant démenti.

« C'en est trop! » s'écria Georges avec emportement, « ce sont là des paroles fatales et qui ont décidé de votre sort. Si vous m'aviez laissé l'ombre d'une espérance, vous me rendiez toutes les vertus possibles; mais puisque vous m'accablez d'une haine, d'un mépris éternel, puisque je n'ai rien à

attendre de l'avenir ni de vous.... tout le mal que je puis faire, madame, je le ferai! »

Les traits de Luiggina avaient repris l'expression de calme froideur qui leur était habituelle : aucune des agitations de son âme, quand elles n'avaient pas rapport à son amour, ne se trahissait au dehors. Lui seul avait le pouvoir d'animer ce front de marbre; pour lui seul Luiggina était femme. D'un geste hautain elle arrêta Georges.

« Épargnez-vous, » lui dit-elle, « la honte d'un crime inutile : à quoi bon maintenant? tous vos plans ont réussi. Regardez, voici le jour; cette nuit qui vient de s'écouler, nous l'avons passée, vous et moi, enfermés dans cette chambre : il faut à présent à mon honneur une éclatante réparation; et cette réparation, je l'achèterai du sacrifice de ma vie tout entière. »

Georges tressaillit.

« Ramenez-moi à la maison des Roches, et soyez heureux, Monsieur, vous êtes arrivé à vos fins. Vous

ne m'avez laissé le choix qu'entre la honte et le malheur : je choisis le malheur en me donnant à vous.

— Et qui me dit, » demanda Georges, « qui me dit qu'une fois libre, vous ne manquerez pas à une promesse ainsi violemment arrachée? qui me dit que mon père ne mettra pas entre vous et moi son autorité de tuteur et sa malédiction paternelle?

— Celui dont la vie, jusqu'à ce jour, n'a été qu'une longue révolte contre tout lien, contre tout frein; celui qui brise sans pitié le bonheur et l'avenir d'une jeune fille, saura bien surmonter tout obstacle et braver toute autorité. Quant à moi, pour racheter mon honneur, pour laver l'injure faite au nom de mon père, je ne reculerai devant aucune douleur, devant aucun sacrifice : je ne peux pas, je ne dois pas vivre déshonorée! »

Georges ouvrit violemment la porte.

« Les chevaux et la voiture! » s'écria-t-il; puis, saisissant le bras de Mlle de Santa-Crux, « Rappelez-vous, » lui dit-il, « que M. Grimaldi doit ignorer

toujours qu'il fut aimé de vous; sinon, un duel à mort entre lui et moi suivra l'aveu de votre amour. »

Luiggina dégagea son bras de la main de Georges; et sans daigner lui répondre, sans lui jeter un regard, elle passa devant lui froide, dédaigneuse, la tête haute, insensible en apparence au sacrifice qu'elle venait de consommer.

XI

Midi sonnait à l'horloge du château.

Dans la chambre du comte d'Ermont, des cierges brûlaient auprès d'un crucifix d'argent, et frère Jacques, à genoux, priait. Dans le fond de cette chambre obscure, près du lit où reposait le corps inanimé du comte, deux autres hommes encore, pâles, défaits, les cheveux en désordre, à genoux aussi, pleuraient. C'étaient Paul et Antonio.

Après de vaines recherches, ayant perdu toute trace de la voiture qui emmenait Luiggina, brisés de fatigue, brisés de douleur, et leurs chevaux ne pouvant plus avancer, ils étaient revenus à Northal pour préparer de nouveaux plans de poursuite. Mais là, ils avaient appris le fatal événement de la mort de M. d'Ermont, et, dans cette chambre mortuaire, Paul pleurait le père que vingt ans de sa vie

il avait aimé et respecté. Quant à Antonio, ployant sous le poids des émotions diverses qui depuis longtemps agitaient sa vie, il était tombé à côté de son ami, à genoux comme lui, et ses pleurs ne profanaient pas cette chambre de deuil — car l'amour, sanctifié par la douleur, peut répandre des larmes dont Dieu ne détourne pas les yeux.

Au milieu de ce profond silence, on entendit soudain une voiture rouler sur les pavés de la cour, et s'arrêter au perron. Comme frappés d'une commotion électrique, Paul et Antonio se levèrent et s'élancèrent vers la porte. Mais l'abbé leur en barra le passage.

« Restez! » leur dit-il avec autorité, « pendant quelques instants, ici du moins, obéissez-moi. Paul, remettez-vous à genoux près de votre père. »

Et repoussant vivement les deux jeunes gens, il ferma la porte entre eux et lui, et seul, il s'avança vers Georges dont les pas se faisaient entendre.

Au premier regard que frère Jacques arrêta sur

son neveu, il frémit du changement que quelques heures avaient apporté sur les traits de Georges; il comprit que la fatale faute de ce jeune homme n'avait pas été le résultat de son caractère ou d'un entraînement passager, mais bien d'une passion profonde et irrésistible.

« Mon père.... Monsieur l'abbé, je ne veux parler qu'à mon père! » s'écria Georges en se dirigeant vers la chambre du comte d'Ermont.

« Venez donc, » répondit l'abbé; et ouvrant la porte, il montra de la main le lit de mort et les cierges :

« Voici votre père! »

Un affreux sanglot s'échappa de la poitrine de Georges.

Antonio et Paul s'étaient élancés vers lui. « Où est-elle? où est-elle?... » s'écrièrent-ils tous deux à la fois.

« Silence ! » leur dit l'abbé. « Respect à ce corps inanimé qui repose parmi nous ; en présence de la mort, que toutes les passions de la terre se taisent !

— Mon père ! » murmura Georges en faisant quelques pas vers le lit ; mais ses jambes fléchirent, et il tomba prosterné devant le corps du comte d'Ermont.

Quelques minutes s'écoulèrent dans un solennel silence. La gravité de cette scène rendait un peu de calme à tous ces cœurs déchirés, ou du moins, leur en donnait l'apparence.

Enfin, Georges fit un mouvement.

L'abbé se plaça alors entre lui et Paul et Antonio ; puis il dit d'une voix grave :

« C'est ici que vous deviez tous vous revoir ! cette chambre mortuaire, ces dépouilles sacrées imposeront silence au tumulte de vos passions. Georges !

à son heure dernière, votre père vous a pardonné. Je bénis en son nom ses deux enfants ; il leur prescrit, par ma bouche, de chasser de leur cœur tout coupable ressentiment et de s'aimer pour l'amour de lui. Mon frère veut être la seule victime du fatal événement qui, depuis hier, a déchiré nos cœurs ; il ordonne à Georges de refuser toute rencontre qui pourrait ajouter un malheur à nos malheurs déjà si grands; il demande à tous le pardon et la paix pour tous. Georges! le passé est irréparable; mais l'avenir vous reste, et, en vous pardonnant, votre père a compté sur vous. Paul! maintenant quittez cette chambre; et vous aussi, monsieur Grimaldi, éloignez-vous. Laissez ce malheureux se livrer aux premiers élans de sa douleur; laissez-le seul quelques instants vis-à-vis de son père et de sa conscience. Retirez-vous! il ne doit plus rester ici que le prêtre qui prie et le fils qui n'a pas encore pleuré son père. »

La porte se referma sur Antonio et Paul.

Georges et l'abbé restèrent seuls; un profond silence régnait autour d'eux. Les volets fermés inter-

ceptaient le jour, la chambre n'était éclairée que par la lueur vacillante des cierges; un drap blanc recouvrait entièrement le lit du comte d'Ermont. Georges, prosterné, appuyait son front sur le bord de ce lit, et, à quelques pas, l'abbé, assis dans un fauteuil, cachait sa figure dans ses mains.

Quelles furent les pensées que, dans cet instant suprême, Dieu envoya vers ce fils agenouillé près de son père qu'il avait tué? quelles furent les pâles ombres qui passèrent devant lui? Souvenirs, remords, repentir, l'avez-vous enlacé de vos pesantes chaînes; au milieu de ce lugubre silence, entendait-il vos voix plus lugubres encore? Sous quel fardeau se courbait-il ainsi le front dans la poussière? où sa pensée allait-elle pendant cette veillée des morts, que faisait son âme pendant cette morne immobilité de son corps?...

Dieu seul connut ce mystère de douleur.

La nuit était bien avancée quand Georges sortit de la chambre de son père.

« Monsieur d'Ermont ! » cria une voix au milieu du silence et de l'obscurité.

« Qui est là ? » demanda Georges.

« Antonio Grimaldi. — Monsieur d'Ermont, vos armes, votre jour et l'heure?

— Je ne me battrai pas, » répondit Georges.

« Vous avez lâchement outragé Mlle de Santa-Crux ! votre père est mort, votre frère ne peut lever son bras contre vous ... Mais moi, Antonio Grimaldi, moi, l'ami de Giacomo de Santa-Crux, je veux venger l'infamie dont sa fille est victime, et je vous demande raison de l'injure faite à cette noble famille. »

Georges continua à marcher vers la porte.

« Monsieur ! » reprit Antonio en essayant de lui barrer le passage, « les sermons d'un prêtre ne peuvent empêcher un homme de se battre, quand

cet homme a du sang dans les veines et qu'on lui dit en face qu'il est....

— Silence ! » interrompit Georges d'une voix ferme. « Je ne me battrai pas. »

Et ouvrant brusquement la porte, il disparut aux yeux d'Antonio.

XII

Antonio Grimaldi a Mademoiselle de Santa-Crux.

Château de Northal.

Luiggina! vous refusez de me voir, et M. d'Ermont refuse de se battre : vous me ferez devenir fou de douleur et de rage. Depuis ce jour fatal, on ne peut parvenir ni jusqu'à vous ni jusqu'à lui; depuis ce jour fatal, aucune parole n'a été prononcée ni par vous ni par lui. Rien ne transpire au dehors sur son crime, sur votre malheur; le silence et le mystère entourent les événements de cette funeste nuit.... et moi, je m'agite vainement dans mon inutile douleur : rien ne vient au secours de mes déchirantes inquiétudes. — C'est un homme au désespoir, plaidant devant vous une question de vie ou de mort, que vous réduisez à l'horrible nécessité d'écrire lentement, phrase à phrase, lettre à lettre, les pensées innombrables qui s'en-

tassent dans sa tête; la parole déjà était bien lente, bien incomplète pour traduire mon amour et ma douleur, et il me faut vous écrire. — Luiggina! ce mariage, cet horrible mariage ne peut avoir lieu! rassemblez vos idées, écoutez la raison, réfléchissez.... au nom du ciel, arrêtez-vous sur le bord de l'abîme où vous allez vous jeter!

« En admettant votre malheur et le mien aussi grands qu'ils puissent l'être.... quoi! vous vous croyez atteinte dans votre honneur, parce qu'un homme brutalement féroce a fait céder votre faiblesse à sa force? Ce n'est pas le fait qui constitue la faute, mais la volonté. Quoi! vous vous abaissez assez devant l'opinion publique, devant les rumeurs du monde, pour vouloir lui fermer la bouche par un pareil sacrifice — car, telle que je vous connais, vous ne pouvez ni aimer, ni estimer cet homme. Qu'importent les événements qui vous ont frappée! vous resterez pure aux yeux de celui que vous choisirez pour époux. Ah! si mon amour trouvait grâce à vos yeux, je vous dirais : Venez, et vous me verrez tomber à vos genoux comme devant l'image d'une sainte qu'on adore et qu'on vé-

nère. — Je vous dirais : Appuyez-vous sur mon bras et levez la tête.... vous verrez si jamais vous entendrez murmurer à vos oreilles un nom qui puisse vous faire rougir. — O Luiggina! si la tempête qui souffle au dehors vous fait peur, jetez-vous dans mes bras et rien de ce qui blesse n'arrivera jusqu'à vous. Pauvre jeune fille, seule en ce monde et déjà atteinte par le malheur, venez essayer ce que peut donner d'appui, de protection, de respect, de bonheur, l'amour et le nom d'un homme de cœur! Pour la seconde fois, je mets ma vie tout entière à votre merci; et ce qui me donne le droit de renouveler mes prières, ce n'est pas votre malheur, mais le pardon de votre père que je venais d'apprendre quand ces cruels événements nous ont frappés. Vous êtes libre, Luiggina, et je vous aime! — Votre cœur, je le sais, n'a pu descendre jusqu'au mien; mais j'accepte votre indifférence, ou pire encore, votre amitié.... je ne vous demande que de vous laisser aimer.

Hélas! je souffre tant que les paroles me manquent, que les idées m'échappent; mes larmes cou-

lent et parlent encore sur ce papier. Je suis à vos pieds, je vous demande grâce, Luiggina!

ANTONIO GRIMALDI.

Depuis son retour à Northal, Luiggina était restée à la maison des Roches, et n'avait vu que l'abbé. Par lui, elle avait fait savoir que, dès que les strictes convenances le permettraient, elle épouserait le comte d'Ermont dans la chapelle du château, sans autres témoins que les domestiques du comte et les siens. Ni Georges ni elle n'avaient essayé d'arrêter ou de démentir les récits, les versions diverses que chacun faisait à son gré sur l'événement dont elle avait été victime. Mlle de Santa-Crux savait qu'elle était devenue l'objet de la curiosité ou de la pitié générale, que son nom et celui de Georges étaient dans toutes les bouches, et elle sentait le besoin de hâter sa destinée, de rendre son malheur complet, pour faire taire la rumeur publique, qui s'arrête et qui tombe devant un fait accompli.

Elle était seule quand la lettre d'Antonio lui fut remise : la vue de cette écriture fit battre son cœur; elle tint longtemps la lettre fermée entre ses mains tremblantes et la regarda jusqu'à ce que sa vue fût obscurcie par des larmes; alors elle essuya ses yeux, rompit le cachet et lut.

En arrivant au dernier mot de la lettre, elle poussa un cri de douleur. « Ah! j'avais fatalement raison, » s'écria-t-elle, « tout, hors épouser M. d'Ermont, est impossible! » Et elle pleura longtemps. Puis, reprenant la lettre, elle lut tout haut : *Vous vous croyez atteinte dans votre honneur parce qu'un homme a fait céder votre faiblesse à sa force.*

Luiggina s'arrêta.

« Hélas ! » dit-elle, « lui, comme tout le monde, croit à mon déshonneur ! Je le sais, si je l'appelais auprès de moi, si je lui disais : Antonio, je suis innocente, et je suis aussi pure qu'innocente — il me croirait maintenant parce qu'il m'aime, mais me croirait-il toujours? le doute ne viendrait-il jamais obscurcir son amour? »

Elle reprit encore la lettre.

Appuyez-vous sur mon bras, et vous verrez si vous entendrez murmurer à vos oreilles un nom qui puisse vous faire rougir. « Oh ! je l'entendrais ce nom, ou Antonio et moi nous croirions l'entendre; le moindre regard nous paraîtrait indiscret; une parole dite à voix basse, une insulte; je le verrais frémir, s'indigner, se battre peut-être, pour me venger d'un regard ou d'une parole.... Oh ! non, non, mille fois non ! » — *Venez essayer ce que peut donner d'appui, de respect, de protection, le nom d'un homme de cœur....* « Oui, je le sais, je le comprends. En m'épousant, Antonio serait généreux; ce ne serait plus l'amour, en échange de l'amour; il donnerait plus encore : il apporterait à une pauvre femme compromise, déshonorée aux yeux du monde, il lui apporterait, comme il le dit, appui, protection et respect; il *me ferait* respecter.... et en échange, il prendrait la moitié de ma honte. — Oh ! adieu, Antonio ! adieu, mon premier et mon dernier amour ! Flétrie à tes yeux, portant un nom que la foule oisive et frivole a fait le jouet de son scandale, réduite auprès de toi à trembler d'une parole im-

prudente pouvant un jour, peut-être, faire couler ton sang.... je ne puis être à toi. Je ne puis même me donner à Dieu! dans la solitude ou dans la foule, derrière les grilles d'un couvent comme dans la fête la plus somptueuse, il faut que pas un regard ne fasse baisser mon regard. J'ai dans le cœur trop de fierté pour pouvoir incliner ma tête. — O mon père! ce fanatisme d'honneur que tu m'as donné avec ton sang est un don cruel; il déchire le cœur où il règne, il égare peut-être la raison qu'il croit guider. — Antonio! frère Jacques! vous qui combattez ma fatale résolution, que je me sacrifie à l'honneur, ou que l'orgueil m'aveugle, laissez le torrent m'emporter. Ne savez-vous pas que nos défauts, souvent, exigent de nous plus que ne le ferait le devoir? Il faut que je rentre dans le monde, la tête haute, aussi fière, aussi respectée que la plus fière, la plus respectée parmi les femmes.... dussé-je mourir après, des tortures de mon cœur! »

Les joues de Luiggina étaient pourpre, et le sombre feu de ses yeux semblait sécher ses pleurs avant qu'ils ne pussent couler. L'âme énergique de cette jeune fille se redressait de toute sa hauteur

pour lutter contre la tempête; elle se roidissait contre le malheur. Mais cette tumultueuse agitation fut le dernier éclair de l'orage. Comme les vagues de l'Océan, après avoir battu la plage de leurs ondes en courroux, se retirent et ne grondent plus qu'au loin, ainsi une douleur plus douce succéda dans le cœur de Luiggina aux angoisses de cette dernière lutte : elle baisa avec amour le papier tout humide de ses larmes.

« Repose là, » dit-elle en ouvrant une petite boîte d'ébène où se trouvait déjà la seule lettre qu'elle eût reçue d'Antonio, « repose là, et adieu à vous, doux souvenirs de ma jeunesse, de ma patrie et de mes amours ! »

Elle ferma la boîte, et laissant sa main sur le couvercle :

« Là, » ajouta-t-elle, « là, toute ma vie! toute une vie entre un souvenir, Dieu et moi ; une vie à part du monde, impénétrable à tous les regards.... mélancolie et rêves dont je me nourrirai dans le

secret de mon cœur; seconde âme de mon existence, que j'exhalerai à mon dernier soupir, pure, invisible et mystérieuse comme l'autre. »

Puis, elle prit une plume et écrivit :

« Antonio, je vous remercie de votre amour et de votre dévouement; je savais bien que j'ai et que j'aurai toujours en vous un ami sur lequel je puis compter; mais ma résolution est prise : il faut nous séparer pour toujours. La seule preuve d'affection que vous puissiez désormais me donner, c'est de laisser s'écouler, exempte d'émotion, une vie qui n'a que trop déjà attiré les regards. — Pour la dernière fois, adieu ! Retournez dans votre pays, revoyez notre belle Italie. On dit que l'oubli est possible.... alors oubliez. Mais que le passé s'efface, ou que vous en gardiez souvenance, puisse le ciel bénir chaque jour de votre vie.... puissiez-vous être heureux, Antonio !

« Luiggina de Santa-Crux. »

Ce fut l'abbé qui remit à Antonio la lettre de Luiggina.

« Ame de glace ! » s'écria Grimaldi ; « femme orgueilleuse ! Je te reconnais là tout entière ; c'est bien là ce calme inaltérable qui brille sur ton front. Ainsi donc, tout mon amour, toute ma passion, rien n'a pu amener un nuage dans ton existence ; je me suis brisé à tes pieds, sans avoir arrêté un instant un seul de tes pas, ou attiré un seul de tes regards. Mais ne te glorifie pas dans ton orgueilleuse persévérance : ta force n'est que faiblesse et ton courage n'est que de la peur ; tu braves tes propres douleurs parce que tu n'oses braver le jugement des autres ; tu recules, au mépris des ronces qui te déchirent les pieds ! O femme qui ne sais pas aimer, et toi, Georges, qui enlèves les femmes et qui refuses de te battre, de quel limon êtes-vous donc pétris ? Pourquoi, mon Dieu, m'as-tu donné une âme qui ne saurait trouver sa sœur dans ce monde tel que tu l'as fait !

« Adieu, adieu, mon père ! » ajouta Grimaldi en se jetant dans les bras de frère Jacques, qui était

resté devant lui morne et pensif ; « je quitte cette terre inhospitalière, je vais porter ailleurs les pleurs qu'ici nul ne regarderait couler. Dites à cette femme qu'elle sera obéie, et qu'elle ne reverra plus Antonio Grimaldi. »

Frère Jacques serra Antonio dans ses bras, et le bénissant de sa main tremblante :

« Allez ! mon pauvre enfant, » dit-il, « et que Dieu rende la paix à votre cœur ! »

Quelques heures après, Antonio et Paul partaient pour l'Italie.

Depuis les funérailles de son père, personne n'avait vu Georges. Enfermé dans son appartement, sourd à toutes questions comme à toutes provocations, après avoir dit qu'on prît les ordres de Mlle de Santa-Crux et qu'on se conformât à toutes ses volontés, il avait mis entre les autres et lui une barrière insurmontable, et dans le silence et l'isolement il avait sondé l'abîme où il s'était précipité. — Les premiers moments de réflexion furent

affreux : vingt fois il songea à fuir, à abandonner Luiggina à sa destinée ; mais l'honneur le retint, et puis cette femme exerçait sur lui une magie dont tous les fils ne pouvaient se rompre à la fois ; sa beauté imposante, l'énergie de son caractère, tout en elle, même sa dédaigneuse froideur, parlait au cœur de Georges et l'appelait au combat. Lutter contre elle, la vaincre, s'en faire aimer, lui parut une victoire belle à remporter, un but digne de ses efforts ; et ce fut sans agitation apparente que quelques jours plus tard, à minuit, dans la chapelle du château, il conduisit Luiggina à l'autel.

Après la cérémonie, où pas un ami ne se trouvait pour former un vœu de bonheur et d'avenir, l'abbé s'approcha de Georges.

Depuis la mort de son frère, peu de paroles s'étaient échappées des lèvres décolorées de frère Jacques. On le voyait passer comme une ombre dans les vastes corridors du château, s'arrêter des heures entières dans la chapelle, puis rentrer silencieusement chez lui.

« Adieu, Georges ! » dit l'abbé à son neveu ; « Je

vais vous quitter pour quelque temps : ce château me rappelle des souvenirs encore trop saignants pour ne pas me faire cruellement souffrir. Je vais chercher, à l'ombre du cloître, la résignation prête à m'abandonner. Je vous reviendrai un jour, plus calme, plus digne de mon saint ministère. Adieu, Georges! détournez par moments vos regards d'un passé trop amer, pour les porter vers l'avenir qui s'ouvre vaste et favorable pour vous. Votre père n'a voulu entraver votre vie d'aucun remords trop pesant : il vous a pardonné. La femme que vous aimez est à vous. — Georges, soyez heureux! »

Dans toute l'étendue des domaines du comte d'Ermont, d'abondantes aumônes avaient été répandues. « Que Dieu bénisse notre seigneur et sa jeune épouse, » disaient les villageois.

« Il triomphe, » disait Antonio en franchissant la frontière d'Italie ; « il triomphe, et mon amour pur est dédaigné. Tous les moyens sont donc bons pour arriver au bonheur, car il triomphe.... et moi, je suis condamné à des larmes éternelles!

— Béni comme moi, et plus heureux que moi! » disait Paul, en se rappelant sa vie exempte de remords mise en parallèle avec celle de Georges: « plus heureux que moi!...

— Divine providence, tes vues sont impénétrables! » se disait l'abbé, en regagnant son paisible couvent.

XIII

Quelques heures après ce triste mariage, Georges se promenait à grands pas sur la terrasse du château. Perdu dans le chaos de ses impressions diverses, il interrogeait l'avenir et regardait sa destinée face à face. — Qu'attendre, qu'espérer des autres et de lui? Le désir qui, pendant des mois entiers, avait rempli son existence, le rêve poursuivi si longtemps était enfin accompli : Luiggina était à lui. Rien ne lui avait résisté, ni les événements dans l'enchaînement des circonstances qu'il avait provoquées, ni Luiggina qui s'était soumise à sa volonté : ce qu'il avait voulu était, — et cependant le vide régnait dans son âme désenchantée.

C'est que les faits matériels ont une âme aussi, et c'est elle qu'il faut atteindre pour atteindre le bonheur. Que l'on groupe autour de soi les événements favorables, que l'on entasse à ses pieds tous

les dons de la fortune et du hasard, si la pensée vivifiante de chaque chose est absente, en possédant tout on n'a rien, et la meilleure partie de soi-même est inquiète et agitée. C'est là le secret de la Providence, quand elle comble les uns et dépouille les autres : il est une région mystérieuse, invisible aux yeux du corps, où par une juste répartition de bonheurs ignorés, de muettes souffrances, elle rétablit une équitable balance.

La cloche du déjeuner se fit entendre. Georges rentra.

Luiggina était assise dans le salon : elle avait repris ses simples vêtements de deuil; auprès d'elle était une table, et sur cette table les journaux et une boîte à ouvrage. Avant que la porte s'ouvrît, l'aiguille était arrêtée entre les doigts de la jeune femme, mais au moment où Georges parut, elle reprit un mouvement régulier. Un sentiment de colère passa rapidement sur le front du comte d'Ermont : il y avait dans l'attitude de Luiggina, dans l'ouvrage qu'elle tenait, dans la sévère simplicité de sa toilette, un calme, une acceptation de sa nou-

velle destinée, un parti pris, plus decourageant aux yeux de Georges que les larmes et le désespoir.

Ils passèrent dans la salle à manger. Luiggina prit la place de la maîtresse de la maison, en face de Georges, et attirant à elle les plats qu'on apportait, elle lui demanda ce qu'il voulait et le servit; ensuite, elle chercha doucement à entretenir une conversation dont tout le poids retombait sur elle seule. Les réponses de Georges avaient d'abord été contraintes et émues; bientôt il ne prononça plus que des monosyllabes, puis il se tut tout à fait. Luiggina alors ouvrit les journaux, et de temps à autre, lut tout haut les nouvelles les plus marquantes.

Enfin le comte et la comtesse d'Ermont sortirent de table; aussitôt qu'ils furent seuls dans le salon, Georges, qui contenait à peine son agitation, s'avança vers Luiggina, et lui ôtant des mains l'ouvrage qu'elle avait repris :

« Luiggina, » lui dit-il, « cela ne peut être ainsi ! n'affectez pas une insensibilité qui me tue. Nous

sommes seuls : cessez de vous contraindre; dites quelques-unes de vos secrètes pensées; armez-vous de dédain, de colère, accusez-moi — j'aurai, du moins, le but de vous calmer et de vous fléchir! ou bien encore, taisez-vous, pleurez, et laissez-moi le soin.... l'espérance de diminuer votre douleur, de vous distraire, de vous consoler. Mais ne m'accablez pas de ces phrases oiseuses, de cette vie brusquement reprise, de cette indifférence qui décourage tout effort.

— Monsieur d'Ermont, » répondit Luiggina avec calme, « avez-vous cru que j'étais assez insensée, en consentant à vous épouser, pour avoir formé le projet de faire de votre intérieur, de votre maison, un champ de bataille où la victoire serait remportée par vous au prix de mille combats? avez-vous cru que je consentirais à descendre chaque jour dans l'arène pour mesurer mes forces avec les vôtres? — Vous m'avez mal comprise, Monsieur : les sentiments qui ont force et durée ne s'épuisent pas en luttes inutiles et en cris impuissants; ils ne répandent rien au dehors et se suffisent à eux-mêmes. Vous connaissez le fond de mon cœur, je

n'ai plus rien à vous dire; ni vous, ni moi, nous n'oublierons le passé. Inclinons-nous tous deux devant l'irréparable.

— Luiggina, » reprit Georges, « ne mettez pas entre le bonheur et moi, entre le bien et moi, les mots de *jamais* et d'*irréparable!* ne dépouillez pas mon existence de tout but, de tout espoir. Crier à l'homme qui lutte que se relever est impossible, c'est fermer la porte à tout repentir.

— Le repentir, Monsieur, est un cri de l'âme vers Dieu; c'est une larme repoussée ou recueillie, mais qui ne demande ni n'exige de bonheur en récompense. Vous voulez vous repentir, dites-vous? Non! vous voulez anéantir les conséquences du passé, apaiser à la fois et vos remords et ma douleur qui vous est importune; vous voulez être heureux. Hélas! ni vous ni moi nous n'aurons plus de bonheur ici-bas : pour vous, cela est juste, car qui commet la faute doit subir le châtiment; moi, je courbe la tête sous l'épreuve que Dieu m'envoie par votre main. — Maintenant, arrangez votre vie ainsi qu'il vous conviendra; di-

tes-moi vos projets, votre volonté, et je m'y conformerai; disposez de moi comme de vous, vous ne trouverez jamais en moi ni murmure ni contradiction.

— Et que me parlez-vous d'obéissance et de soumission? ce qu'il me faut, c'est votre amour; je veux l'obtenir, n'importe à quel prix!

— Monsieur d'Ermont! » reprit Luiggina avec un léger tremblement dans la voix, « écoutez et suivez, croyez-moi, le conseil que je vous donne. Ne soulevez jamais un sujet de discussion qu'il nous faut, l'un et l'autre, éviter avec soin; rappelez-vous que, peut-être seule en ce monde, j'ai le droit de lever la tête devant mon mari et de lui dire que j'aime un autre homme que lui. Je me respecte trop en vous, Monsieur, pour user de ce pouvoir et pour vous faire tomber si bas : je veux me taire, et je me tairai; un voile épais ensevelira les secrets sentiments de mon cœur.... mais, par vos paroles imprudentes, par vos réclamations injurieuses, ne soulevez pas ce voile. Il

est des mots et un nom que vous ne devez plus faire sortir de ma bouche.

— Ce nom.... » s'écria Georges, « ah! criez-le quelquefois pour que je ne l'entende pas toujours. Luiggina.... Hé bien! Luiggina, tu triomphes.... Je suis brisé.... je suis à tes pieds : regarde, je pleure, je souffre.... Ne sois pas impitoyable! pardonne, pardonne!... »

Et Georges s'agenouilla auprès de Luiggina, posant son front brûlant sur les genoux de sa femme qu'il inondait de ses larmes.

« Je vous ai pardonné, » répondit-elle avec tristesse, « tout ce que je puis faire pour vous, je l'ai fait : si vous souffrez encore, prenez-vous-en à vous-même qui ne savez plus vouloir ce que vous avez voulu. Quand au mépris de la volonté de mon père et du vôtre, quand avec la conviction que je ne vous épouserais jamais de mon plein gré, vous m'avez enlevée à ma famille, à mes amis, pour ne me laisser d'autre alternative que la honte ou mon mariage avec vous — vous avez cru apparemment

trouver le bonheur dans cette union ainsi contractée par violence. Hé bien! Monsieur, tout a réussi au gré de vos désirs : je suis votre femme, votre femme soumise et résignée; je ne me révolte pas contre mon sort, je l'accepte ; je renonce à toute vengeance, je vous pardonne; seulement, je garde mes souvenirs et ma douleur. Sachez supporter la destinée que vous vous êtes faite à vous-même : moi, je ferai tout pour vous, hors oublier. »

Georges se releva « Ah! vous êtes tous vengés! » s'écria-t-il.

Quelques minutes après, un valet d'écurie vint prendre les ordres du comte d'Ermont. « Oui! » répondit-il, « les chevaux, la voiture! à l'instant! J'ai besoin d'air, de mouvement. Sortons; vous viendrez avec moi, Madame. »

Luiggina se leva, et revint au bout de quelques instants prête à monter en voiture. Une élégante calèche attendait devant le perron : Georges s'y assit à côté de sa femme, et bientôt ils furent emportés avec rapidité à travers un pays pittoresque et acci-

denté. Luiggina, à moitié couchée dans la calèche, les bras croisés, retenant sur sa poitrine les plis de son châle, regardait à l'horizon : mais les objets fuyaient devant ses yeux sans frapper sa vue, sans laisser trace de leur passage; rêveuse et distraite, sa pensée errait ou plutôt retournait au centre de toutes pensées, aux souvenirs du cœur. Georges, d'un œil jaloux, épiait sur le front pâle de sa femme le reflet de chacune de ses impressions; il souffrait de son silence, car il le comprenait. « Non! » se dit-il : « je ne la laisserai pas penser à lui. »

Alors, avec une tumultueuse animation, il parle, il s'agite, il raconte. Voulant arracher de vive force Luiggina à sa rêverie, il cherche à diriger, à captiver son attention; il lui montre du doigt tel point de vue, telle ruine, tel paysage; il lui fait remarquer mille choses insignifiantes; il la force à regarder ce que sa main lui désigne, comme à répondre aux paroles qu'il lui adresse. Les beautés de la nature, la rapidité de la course, les éclats de sa voix, il appelle tout à son aide pour enlever à Luiggina la possibilité d'une pensée. Enfin, les chevaux s'arrêtent devant le perron du château. Georges rentre

dans son appartement, épuisé de fatigue : « C'est infernal ! » dit-il en se laissant tomber dans un fauteuil.

Le soir, assis à côté l'un de l'autre auprès de la fenêtre ouverte du salon, le comte et la comtesse d'Ermont regardaient le soleil qui, prêt à disparaître, enflammait de ses derniers rayons un horizon de montagnes. C'était si magnifiquement solennel qu'il était impossible de n'en pas subir l'influence : le cœur de Georges battait plus calme; son sang, moins agité, circulait mieux dans ses veines.

« C'est beau ! » dit-il à voix basse à Luiggina.

« Oui, bien beau ! » répondit-elle. « C'est beau comme l'Italie.

— L'Italie ! » répéta Georges avec un frémissement de colère : — l'Italie, c'était pour lui Antonio Grimaldi. — Il poussa rudement la fenêtre et la ferma.

Il sonna, demanda des lumières; bientôt le salon étincela de clarté. Les choses, du moins, obéissaient

à Georges et prenaient, à son gré, un air de fête; mais au milieu de tout cet éclat, régnaient le silence et la solitude.

Luiggina s'approcha de la table, ouvrit un album, et commença lentement à jeter sur le papier quelques traits de crayon; puis, comme entraînée par les objets qui naissaient sous ses doigts, elle devint plus attentive, et son crayon alla plus vite.

« Quel est ce paysage? » demanda Georges en se penchant sur l'épaule de sa femme.

« La villa de mon père, sur les bords de l'Arno. »

Georges arracha la page et déchira le dessin commencé. — C'était là qu'Antonio et Luiggina s'étaient connus, puis aimés.

Luiggina ferma son album et resta silencieuse.

M. d'Ermont marchait avec agitation; plus sa victime se montrait calme et résignée, plus il s'indignait de ce calme établi dans une position que lui

n'acceptait ni ne voulait accepter telle qu'elle était. Sa douleur se changeait en une sourde irritation; il voulait briser le cœur qu'il ne pouvait fléchir, et se demandait de quelle nouvelle souffrance il pourrait atteindre cette femme qui, avec énergie, gardait son malheur et bravait toute consolation; il le voulait complet, ce malheur qui lui avait résisté : c'était toujours quelque chose, ne pouvant l'effacer, que de pouvoir l'augmenter. Il chercha de quelle discordance douloureuse il frapperait la triste rêverie de Luiggina.

« Madame, » dit-il enfin, tandis qu'un amer sourire passait sur ses lèvres, « soyez, je vous prie, assez bonne pour chanter. Je souffre, votre voix me fera du bien; et vous-même, vous aimez la musique, je m'en souviens. »

Elle se leva et marcha à pas lents vers le piano. Ses doigts errèrent sur les touches; à chaque accord qui retentissait dans le vaste salon, Luiggina pâlissait, sa respiration devenait plus courte; enfin, quelques vers de Métastase s'échappèrent de ses lèvres frémissantes.

« Du français ! » s'écria Georges, « je veux comprendre. »

Elle s'arrêta, puis reprit une romance française dont le chant était triste et doux. Elle chantait, mais sa voix tremblait, et des larmes bientôt brillèrent dans ses yeux; elles coulèrent une à une sur ses joues décolorées, et cependant elle chantait toujours.

Georges fut ému.

« Assez, assez ! » s'écria-t-il, « pleurez en paix.

« Pardon, » reprit-il après quelques instants de silence, « le désespoir m'a égaré, j'ai été cruel, barbare; j'avais le délire. »

Luiggina sembla se réveiller comme d'un songe, et le regardant avec étonnement :

« Qu'avez-vous donc fait ? » dit-elle, « je ne me rappelle rien.

— Mais ces larmes que vous versez ?

— Ce n'est pas vous qui les faites couler. »

Pendant toute cette soirée, l'âme absente de Luiggina n'avait rien vu, rien senti; elle était ailleurs, vers d'autres rivages, aux lieux où elle aimait — et le chant de la romance, la surprenant au milieu d'un rêve d'amour, l'avait doucement émue et attendrie.

Le lendemain, Georges avait la fièvre : des accidents graves survinrent, ses jours furent en danger. Luiggina s'établit au chevet de son lit. Elle inonda d'eau glacée sa tête brûlante, lui présenta le breuvage prescrit par les médecins; toujours prête à obéir au moindre geste, à soulager chaque souffrance, elle ne le quitta ni jour ni nuit; et tous les domestiques, touchés de son dévouement, disaient entre eux : « Ce serait bien dommage qu'il mourût : quitter une femme si belle et si bonne! »

La maladie fut longue et douloureuse; Georges souffrit cruellement. Le délire ne le quittait pas : souvent il recevait les soins de Luiggina sans en avoir conscience, sans savoir à quelle main il devait le soulagement de ses maux; mais parfois il la re-

connaissait, et son imagination malade, mêlant la réalité aux visions de la fièvre, voyait en elle une ombre vengeresse acharnée à sa perte : alors il la repoussait avec effroi, il demandait grâce, il pleurait et se débattait. C'était un douloureux spectacle : sur un lit de souffrances, cet homme méconnaissant ou repoussant celle qu'il avait conquise au prix de tant de fautes, de tant d'existences brisées; assise à son chevet, Luiggina veillant, grave et silencieuse, donnant à Georges tous les mouvements, toutes les fatigues de son corps — à une pensée, à un souvenir, toute la vie de son âme; et le vieux rideau de damas retombant entre le lit et le fauteuil, séparant ces deux douleurs et ces deux existences.

Dès que Georges fut convalescent, on lui remit une lettre de l'abbé Jacques; trop faible encore pour soulever sa tête, il la tendit à sa femme, qui lut à haute voix :

AU COMTE D'ERMONT.

« Je voudrais bien, mon cher enfant, recevoir des nouvelles du château de Northal; je voudrais bien

savoir si frère Jacques n'est pas oublié de ceux dont il conserve un triste, mais tendre souvenir. Dans le silence de ma conscience, Georges, je me suis reproché de m'être séparé de toi dans le moment où Dieu rappelait à lui ton père, et de te laisser ainsi privé à la fois de tes deux meilleurs amis, de tes deux appuis les plus sûrs ; mais j'ai craint, mon ami, que les larmes qui s'échappaient malgré moi de mes yeux ne te fussent importunes, dans les moments où tu pourrais oublier nos malheurs communs pour sourire à l'avenir qui s'ouvre devant toi, pour sourire même au présent que ta jeune femme console et embellit. A ton âge, Georges, un regret n'est qu'une pensée à côté d'autres pensées; au mien, c'est une pensée unique qui chasse toutes les autres.

« Du fond de ma solitude, mon enfant, je ne cesse de remercier le Seigneur de ce qu'il n'a pas appesanti sur toi une main sévère : il n'a pas mis le châtiment à côté de l'erreur, il a voulu arriver à ton cœur par une inépuisable bonté. Dieu t'a regardé avec indulgence — mais n'oublie pas, mon enfant, que le passé n'a pas été sans nuages; quel que soit ton bonheur, il faut te repentir, te souvenir et mé-

diter. Luiggina t'a pardonné, et elle est ta femme : travaille à poser les bases solides d'une union intime, d'une vie intérieure douce et tranquille. Enfin, pour toi, la récompense a précédé le bien : fais, mon cher Georges, que tes actions futures la justifient, et tâche de mériter dans l'avenir ce que le présent te donne.

« Au milieu de tant d'émotions nouvelles, dans les premiers moments d'un mariage si ardemment désiré, si énergiquement voulu, les détails de ma vie austère au fond d'un cloître te paraîtront pâles et sans intérêt. Cependant, je veux t'en dire quelques paroles pour te montrer jusqu'où va la paternelle bonté de Dieu, qui ne laisse pas sans consolation même un pauvre être isolé et malade comme moi. La douleur qui frappe un vieillard se change bientôt en une rêveuse mélancolie : il est bien avancé sur la route, il est bien près de rejoindre l'ami qui le quitte; alors les larmes sont moins amères, la résignation est plus facile, et si tout bonheur est impossible, du moins le calme revient et il suffit. Mes journées s'écoulent doucement entre la prière qui, à mon âge, est une espé-

rance prête à se réaliser, et de longues rêveries en face d'un immense horizon où je vois tour à tour le soleil se lever et se coucher. Je n'ai pas encore perdu la douce faculté de suivre les variations de la nature, de subir leur influence, et de m'attrister d'un jour de brouillard pour jouir plus vivement de l'éclat d'un beau jour. Sur ma fenêtre sont quelques fleurs dont les parfums m'arrivent, dont les couleurs me réjouissent. — Georges, dans le luxe du bonheur dont s'enorgueillit ta jeunesse, ne te moque pas de ces dernières parcelles des jouissances d'un vieillard ; le calme d'un cœur pur qui rêve ou qui médite, sans avoir à craindre une pensée qui ressemble à un remords, c'est le dernier bonheur des malheureux.

« Adieu, mon cher enfant ; reçois mes embrassements et ma bénédiction.

« Frère JACQUES. »

Luiggina laissa tomber la lettre sur le lit de Georges ; la main brûlante du malade s'avança pour la prendre, puis la froissa convulsivement.

« Mon bonheur.... » s'écria-t-il, « me parlera-t-on toujours de mon bonheur!

— Laissons-y croire; » répondit Luiggina, « ayons-en le courage, le devoir nous l'impose. »

XIV

Dans un de ces grands palais italiens dont l'élégante architecture attire les regards, mais dont l'intérieur délabré donne une impression de tristesse, comme tout ce qui atteste une splendeur passée; dans la partie la plus reculée, la plus solitaire d'un de ces solitaires palais, se trouvait une salle dont les dispositions intérieures témoignaient qu'à une autre époque, elle avait été la retraite favorite d'un homme qui s'était plu à l'orner. Une vaste bibliothèque renfermait des livres nombreux et richement reliés; des instruments de musique de la forme la plus élégante occupaient une partie de l'appartement; les tables étaient couvertes de manuscrits, de papiers, d'écrits commencés et interrompus. Mais ce jour-là toutes ces choses si brillantes et si soignées faisaient peine à voir. Il était évident que, depuis longtemps, les livres n'étaient plus ouverts, que les cordes de la harpe et les tou-

ches du piano ne faisaient plus entendre aucun son, et que dans tous ces manuscrits il ne se trouvait pas une seule ligne nouvellement ecrite. On eût dit une chambre soignée par une main étrangère, en souvenir de celui qui l'habita.

Dans un fauteuil de forme antique était à demi étendu un jeune homme. Ses habits de velours noir dessinaient une taille naturellement flexible, mais alors amaigrie par de longues souffrances; ses cheveux d'un blond foncé, abandonnés à eux-mêmes, encadraient un visage d'une pâleur maladive et formaient sur les épaules de ces larges anneaux que le hasard arrange, que le plus léger mouvement détruit. Son attitude était celle d'un profond abattement, et sa physionomie, empreinte de mélancolie et de tristesse, révélait une invincible langueur.

Assise à ses côtés, auprès d'une fenêtre ouverte, était une jeune fille, douce et gracieuse copie des traits de son frère; moins grande que lui et plus mince, plus blonde et moins pâle, aussi triste mais moins malheureuse, Isabella semblait une blanche apparition. On devinait à peine le souffle de sa res-

piration entre ses lèvres entr'ouvertes, et ses yeux bleus, d'une douceur angélique, étaient tournés vers Antonio avec une expression d'ineffable tendresse.

Isabella Grimaldi avait quitté son couvent pour venir vivre tristement auprès de son frère qu'absorbait une grande douleur. Elle ne connaissait des choses de ce monde que les mystiques prières des religieuses qui l'avaient élevée, et les vers exaltés d'Antonio : aussi sa vie n'était qu'un rêve perpétuel, et elle avait accepté sans effort, sans regret, une existence toute de silence et d'isolement. Jamais elle n'eût troublé d'une parole la morne tristesse de son frère ; elle souffrait avec lui, auprès de lui, sans chercher à le consoler, car pour elle, la douleur était une chose sacrée : elle n'eût pas osé parler de courage ou d'oubli.

Des pas se firent entendre sur les marches de l'escalier : une légère rougeur passa sur le front d'Isabella. C'est que, dans sa solitude, le bruit de bien peu de pas arrivait à son oreille ; un seul ami connaissait les détours du palais Grimaldi, et Isabella savait bien qui s'avançait en ce moment.

« Bonjour, Isabella; bonjour, mon cher Antonio! » s'écria Paul d'Ermont en entrant. « J'ai été aujourd'hui accablé d'affaires à la légation : voici le premier moment dont j'aie pu disposer. Eh bien! Antonio, souffres-tu moins ce soir? Je viens te chercher; je viens t'enlever! c'est cette solitude qui te tue : je t'emmène à l'Opéra.

— Mon cher Paul, c'est cette solitude qui prolonge ma vie; sans le repos, tout serait bientôt fini pour moi. Je suis malade, et me porterais-je bien, j'aurais encore en horreur ce monde où tu veux m'entraîner.

— Mais, mon cher Antonio, il faut se distraire quand on a du chagrin : les plaisirs ne sont faits que pour cela, les gens heureux n'en ont pas besoin. Regarde-moi, suis mon exemple. Allons! du moins, quitte ce fauteuil où tu t'ensevelis des journées entières; fais quelques pas sur le perron, viens respirer : la soirée est si belle, et l'air si parfumé. Isabella, voulez-vous prendre mon bras, et vous promener dans cette allée de lilas? Antonio nous suivra. »

Antonio, en effet, fit quelques pas près d'Isabella et de Paul; mais bientôt la lassitude s'empara de ses membres épuisés, et il revint s'asseoir sur les dernières marches du perron qui conduisait du salon au jardin.

Le jardin du palais Grimaldi était de peu d'étendue; une seule allée circulaire suivait une étroite pelouse de gazon. Paul et Isabella étaient à chaque instant ramenés devant Antonio, leurs pas faisaient crier le sable, le murmure de leurs voix se faisait entendre, mais le malade ne relevait pas la tête et demeurait indifférent à ce monde extérieur dans lequel il ne vivait pas.

« Ma chère Isabella, » disait Paul, « il est impossible que votre frère supporte plus longtemps une pareille existence : il faut absolument le distraire.

— Le distraire.... mais il est malheureux! » répondit la douce voix d'Isabella.

« C'est justement de son malheur qu'il faut, à tout prix, détourner sa pensée.

— Mais est-ce possible, Paul? ne savez-vous pas qu'il aime?

— Je le sais, je le sais très-bien.... mais enfin, il faut qu'il se console; la vie est longue, il ne peut la continuer ainsi.

— Qu'il se console!... » répéta Isabella, « on se console donc quelquefois? Mon frère ne me l'avait pas dit. »

Paul pressa doucement le bras de la jeune fille qui s'appuyait sur le sien.

« Oui, Isabella, on se console; le cœur peut s'être trompé et revenir de son erreur.

— Mon Dieu! Paul, que dites-vous? On aurait plusieurs vies dans une seule, ce ne serait pas toujours le même soleil qui reviendrait briller sur chacun des jours de notre existence, comme c'est toujours le même qui revient dans le ciel?.... Oh! c'est impossible.

— On se console, » reprit Paul à voix basse, « car, dès ses premiers pas dans la vie, on peut ne pas rencontrer celle qu'on doit aimer d'un amour sans fin; notre âme inquiète cherche, s'arrête parfois à de faux semblants de bonheur, puis elle continue sa route, car elle devine que le vrai bien l'attend plus loin. L'homme qui ne s'est pas trouvé sur votre chemin dès son début dans le monde, Isabella, a pu pleurer et souffrir, mais quand il vous aura vue, ses larmes s'arrêteront et il sera consolé. Isabella, ma douce Isabella, dites que vous permettez qu'il revienne au bonheur. »

La jeune fille baissa la tête; une larme brilla dans ses yeux, une vague tristesse se répandit sur tous ses traits, et elle murmura en soupirant :

« Soyez consolé, Paul; mais sachez-le bien, moi, je ne me consolerais jamais. »

Puis, comme elle passait devant les marches du perron, sa robe blanche effleura les genoux d'Antonio; il tressaillit, se réveillant comme d'un songe, et un sentiment d'effroi lui vint instinctivement à l'es-

prit : il lui sembla qu'il ne veillait pas assez sur la brebis que le ciel avait confiée à sa garde, il lui sembla qu'il l'avait trop abandonnée à elle-même; mais il n'avait rien entendu, aucun soupçon ne lui vint, et il se trompa dans sa sollicitude.

« Ma sœur, la nuit est venue; n'expose pas ta tête nue à l'humidité du soir, rentrons. »

Et Antonio attira Isabella contre son cœur, l'entourant de ses deux bras comme pour la préserver de la brise qui commençait à s'élever.

« C'est ma fille! » dit-il en souriant à Paul; « oui, ma fille, mon enfant, c'est à moi de la soigner, de la protéger; aussi elle est là, toujours là, à mes côtés. Je lui fais une existence bien triste à ma pauvre Isabella, mais elle m'aime assez pour la supporter.

— Mon frère, je suis heureuse, » répondit Isabella, tandis qu'elle embrassait son frère et que son regard cherchait le regard de Paul.

Ils rentrèrent. Un instant après, Paul partit et tout



retomba dans le plus profond silence. Une lampe éclaira la sombre bibliothèque : Isabella prit son ouvrage, et, tandis que ses doigts remuaient, elle rêva.... rêva à la journée du lendemain qui devait ramener son ami. Paul était la vie du palais Grimaldi : il y apportait le jour, le bruit, le mouvement, l'existence ; il souriait, il parlait d'avenir, il croyait au bonheur.

C'est pourquoi le cœur jeune et affectueux d'Isabella s'était attaché au cœur léger et frivole de Paul. C'était pour la jeune fille le fil qui, à travers le labyrinthe de sa prison, la guidait vers le jour ; elle le suivait sans se demander s'il ne se briserait pas avant la fin du voyage, et quand même elle eût su qu'il devait se rompre, peut-être encore eût-elle continué à marcher en avant. Dieu a créé quelques êtres qui se dévouent instinctivement, comme l'aiguille polaire se tourne vers le nord ; il en a créé aussi qui n'apporteront au pied de son tribunal d'autre vertu que celle d'avoir été aimés d'un être meilleur qu'eux, et, pour consoler des mécomptes de la terre, Dieu permettra peut-être que l'amour trahi absolve dans le ciel l'ingrat qui le dédaigna.

Depuis longtemps, Antonio et Isabella veillaient en silence; les heures s'écoulaient, l'huile de la lampe s'épuisait.

« Mon frère, » murmura Isabella, « minuit sonne. »

Antonio leva la tête et se retourna brusquement vers sa sœur : ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé.

« Isabella, » s'écria-t-il en pressant son front dans ses deux mains, « j'ai fait un beau rêve — que dis-je, un rêve — j'ai eu une divine pensée qui peut ranimer ma vie prête à s'éteindre. Écoute! Quand une femme a repoussé l'amour de l'homme qui l'adorait, quand elle est restée insensible à son désespoir, quand elle l'a condamné au silence et à l'éloignement, tout, tu le crois, est fini entre elle et lui. Eh bien! Isabella, il est un moyen encore de s'emparer de la pensée de cette femme, de la forcer d'entendre répéter autour d'elle le nom qu'elle a proscrit; il est un moyen de lui dire, à toute heure, en tout lieu : Regarde.... écoute.... entends. Ce moyen, Isabella, c'est la

gloire — oui, la gloire, grande, immense, faisant retentir les cent bouches de la renommée, jetant un nom d'un pôle à l'autre. O mon Dieu, mon Dieu ! venez à mon secours : il y a en moi des pensées qu'il faut que vous fassiez jaillir, une âme dont le feu doit se répandre au dehors. Mon Dieu, donnez-moi du génie, laissez-moi produire une œuvre sublime, puis après, prenez ma vie ! — Isabella, de l'huile dans la lampe; des plumes, du papier. Je suis poëte ! j'ai du talent ! on me l'a dit souvent.... et c'est vrai, n'est-ce pas, ma sœur? »

La jeune fille était restée muette devant tant d'exaltation : elle ne savait si c'était le génie ou le délire qui parlait ainsi.

« Mon frère, » dit-elle enfin, « tu me fais peur, calme-toi ; tu es malade ce soir. Demain.... demain !

— Aujourd'hui ! à l'instant ! » interrompit Antonio ; et s'élançant vers la table, il rassembla ses papiers épars et se mit à écrire.

Les idées se pressaient en foule dans son cerveau brûlant ; sa plume volait rapide sur le papier. Le temps s'écoula : les heures de la nuit s'enfuirent lentes et solennelles ; au ciel, toutes les étoiles brillaient ; la lune, au milieu d'elles, inondait et la terre et les cieux de sa douce clarté

« Mon frère, » murmura Isabelle, « il est tard, bien tard ; il fait froid.... va te reposer, mon frère ! »

Antonio écrivait.

Un brouillard épais se répandit sur la campagne et vint jeter de larges gouttes de rosée sur les carreaux des fenêtres ; une blanche vapeur semblait couvrir comme d'un linceul la terre entière ; le vent agitait le feuillage.

« Mon frère, » dit encore Isabella, « voici venir le jour. »

Antonio écrivait.

L'alouette fit entendre son chant matinal ; le brouillard s'entr'ouvrit pour laisser s'échapper un rayon de soleil ; l'orient se teignit de pourpre et d'or ; les oiseaux s'élancèrent vers l'aube nouvelle, la saluant d'un chant d'allégresse ; parmi les brins d'herbe de la prairie, l'insecte s'éveilla et secoua la rosée de la nuit.

Isabella ne parla plus : sa tête s'était inclinée sur son épaule, ses yeux s'étaient fermés ; elle dormait.

Les rayons du soleil dardèrent chauds et clairs sur les fenêtres du salon ; ils glissèrent sur le front de la jeune fille endormie et vinrent briller sur le papier d'Antonio, semblables aux rayons d'une auréole de gloire. Enfin le poëte se leva :

« Réveille-toi, Isabella, réveille-toi ! Je suis heureux, bien heureux.... car c'est beau ! » s'écria-t-il en frappant de sa main sur les papiers rassemblés sur la table.

A dater de ce jour, une vie nouvelle commença

pour Antonio — vie fiévreuse de travail, d'inspiration et de génie. Ses facultés se développèrent plus hautes et plus brillantes; son intelligence s'éleva, s'agrandit, et sa bouche trouva des accents sublimes pour traduire ses pensées. Mais les joues du poëte se creusaient; sa respiration ne s'échappait qu'avec peine de sa poitrine oppressée, ses yeux étaient constamment animés du feu de la fièvre, et son âme semblait prête à briser son enveloppe terrestre pour s'envoler plus libre et plus grande. Ainsi la flamme ardente d'une lampe, en s'élevant, fait éclater le globe qui la contient.

Isabella ne pouvait se défendre d'une douloureuse inquiétude. « Assez, mon frère! » lui disait-elle souvent; « assez! tu souffres.

— Oui, je souffre! » répondait-il, « mais il me faut souffrir encore : l'œuvre n'est pas achevée. Bientôt, bientôt peut-être, j'aurai jeté au monde mon dernier cri de douleur et d'amour; alors je pourrai tomber et mourir. »

Paul aussi tenta d'arracher le jeune poëte à ses

travaux et à ses veilles. Raisonnements, prières, gaieté communicative, tout fut inutile.

« Laissez-moi, mes amis; » répétait toujours Antonio, « l'heure du repos n'est pas encore venue. »

Isabella et Paul s'éloignaient tristes et découragés; mais parfois ils oubliaient les souffrances de leur ami, et passaient de longues heures dans une atmosphère d'amour que ne troublait aucun nuage, aucun souvenir, aucune crainte. Pour Isabella, l'univers tout entier était le jardin du palais Grimaldi et la salle de travail qu'occupait son frère. L'ombre, la solitude, la rêverie protégeaient sa jeune âme; aucun bruit discordant n'arrivait jusqu'à elle : rien que des paroles d'amour ou des vers pleins d'exaltation et d'ardeur, puis après, le silence qui laissait le son d'une voix chérie vibrer longuement dans le secret du cœur.

Paul d'Ermont n'avait pas renoncé aux plaisirs de la joyeuse vie de Florence; pourtant aucune journée ne s'écoulait sans qu'il vînt au

palais Grimaldi voir et entendre celle qu'il aimait autant qu'il était capable d'aimer. Il avait dit à Isabella qu'elle deviendrait sa femme, mais il avait éloigné l'époque de leur mariage à cause de leur jeunesse à tous deux, et d'assez graves difficultés survenues dans la succession du comte d'Ermont. Qu'importait ce retard à la confiante jeune fille? elle comptait si bien sur la parole de l'homme à qui son cœur s'était donné, elle était si heureuse du présent! Nul obstacle ne venait interrompre la douce intimité des deux jeunes gens; de loin ils voyaient Antonio penché sur ses ouvrages, mais jamais il ne se mêlait à leurs longs entretiens. Ainsi, à côté de la vie fiévreuse d'Antonio, s'écoulait la vie maintenant heureuse et sereine d'Isabella. Après une journée, pour l'un toute de cruels souvenirs, pour l'autre toute de riantes espérances, le frère et la sœur se donnaient le baiser du soir, se serraient la main, et se quittaient pour se retrouver le lendemain et commencer le jour, ainsi qu'ils l'avaient fini, par un baiser.

Un jour vint où Florence, la belle et grande ville de Florence, s'émut d'admiration et d'orgueil : le

génie d'un de ses enfants se révélait par des vers dignes de toute la poésie de cette terre consacrée. Bientôt l'Italie entière fut attentive; la patrie du Tasse, la patrie d'Alfiéri accueillit avec transport de nouveaux chants d'amour et de génie. La renommée d'Antonio grandit de jour en jour; son nom se répétait des deux côtés des Alpes. Pour arriver plus sûrement jusqu'à Luiggina, souvent il écrivait dans la langue que l'on parle en France; c'était vers le ciel nébuleux de ce pays qu'il envoyait les meilleurs de ses vers enfantés sous le ciel ardent de l'Italie : il les envoyait comme Dieu envoie l'orage, il voulait embraser l'air que respirait la femme qu'il aimait. Insensible aux applaudissements qui retentissaient autour de lui, il ne prêtait l'oreille qu'à ceux qui venaient de loin Enfin, un soir — soir de bonheur et d'orgueil — un journal de France lui parvint, et il y trouva l'éloge des plus beaux de ses chants, de ceux où il avait mis toute la poésie qu'il puisait bien plus dans son amour que dans son génie; son nom était glorieusement cité, ses vers redits et admirés. Le cœur d'Antonio bondit de joie.

« Isabella! » s'écria-t-il, « *Elle* les aura lus! elle

aura compris l'énigme de cette douleur, mystérieuse pour tous, excepté pour elle ; j'ai franchi la distance, j'ai volé jusqu'à elle ! »

Mais Isabella ne répondit pas ; Antonio était seul.

« Ma sœur, viens donc être heureuse avec moi.... où es-tu ? »

Personne encore ne vint près d'Antonio.

« Ma sœur, où es-tu ? » répéta-t-il avec inquiétude, et il se levait pour descendre au jardin, quand Isabella entra.

Elle s'assit en silence près du fauteuil de son frère. Une demi-obscurité régnait alors dans la chambre.

« Isabella, » s'écria Antonio absorbé par la joie de son triomphe, « mes vers sont lus et admirés en France! en France, enfin!

— Sois donc heureux, mon Antonio! » répondit Isabella, en portant à ses lèvres la main de son frère qu'elle tenait pressée entre les siennes.

« Tu pleures, Isabella! et ta voix est tremblante; qu'est-ce qui te trouble ce soir? tu pleures, n'est-ce pas? »

Et comme l'obscurité croissante l'empêchait de distinguer les traits de sa sœur, il passa les mains sur son visage : il le sentit humide de larmes. Isabella inclina sa tête sur les genoux d'Antonio.

« Laisse-moi pleurer! » dit-elle.

Antonio comprenait toutes les tristesses, toutes les émotions; elles n'avaient pas besoin, à ses yeux, de raisons positives, de causes définies. Il laissa la tête de sa sœur, ainsi qu'elle l'avait placée, sur ses genoux, et passa sa main à plusieurs reprises sur les bandeaux de ses cheveux, la caressant comme une mère berce et caresse son enfant, quand elle veut que le sommeil le surprenne dans ses bras.

Ce soir-là, ce fut Antonio qui s'aperçut le premier qu'il était tard, et qui, à son tour, dit à Isabella : « Ma sœur, minuit sonne ! »

Le lendemain, Paul entra de bonne heure dans la salle de travail de Grimaldi ; il tenait une lettre à la main, et, contre sa coutume, il était grave et triste. Sans regarder Isabella, il s'avança vers Antonio.

« Lis ce papier ! » lui dit-il.

Antonio le prit et le parcourut.

« Hé bien ! mon cher Paul.... hé bien ! mon ami, nous te regretterons ; tu sais quelle place ton affection tient dans notre vie ; mais il faut aller où t'appelle ta carrière. L'emploi qu'on te donne à Paris est honorable ; c'est un avancement inespéré : reçois-en mes sincères compliments. Tu n'oublieras pas tes amis de Florence, et toutes les fois que tu pourras disposer de quelques moments, tu viendras les passer auprès de nous. »

Paul répondit :

« Tu le vois, il faut que je parte cette nuit; mais je reviendrai bientôt, cher Antonio, pour accomplir le plus cher de mes vœux, pour te demander la main de ta sœur. »

Les yeux de Paul d'Ermont n'osaient se lever vers ceux d'Isabella; il craignait de regarder en face cette douleur qu'il savait plus violente que la sienne. Ce n'est pas qu'il se sentît coupable de ce départ que lui imposaient des ordres auxquels il ne pouvait se soustraire : mais son rapide avancement lui causait une joie intérieure que ses regrets ne pouvaient étouffer, C'était ce mouvement d'ambition satisfaite qu'il voulait cacher à Isabella : il aurait voulu se le cacher à lui-même. Enfin, il se tourna vers le fauteuil de la jeune fille : elle l'avait quitté, et n'était plus dans la chambre. Il la comprit : elle l'appelait; son absence lui disait : « Venez là où j'étais si heureuse de vous voir.... là, où désormais je pleurerai tant sur les souvenirs du passé! »

Paul descendit dans le jardin.

Isabella était assise sur un banc de gazon; ses

mains jointes, après s'être peut-être levées vers le ciel, étaient retombées sans mouvement sur ses genoux; de grosses larmes coulaient silencieusement sur son pâle visage; elle tendit à Paul une main tremblante. Il n'y avait que de l'amour dans sa douleur : il ne s'y mêlait ni crainte, ni amertume; son cœur ne formait pas un doute. Se quitter quand on s'aime — même avec la certitude de se revoir et de s'aimer encore — était, à ses yeux, un malheur assez immense pour faire souffrir toutes les facultés de l'âme.

« Je reviendrai bientôt, le plus tôt possible, » murmura Paul vivement ému, « et d'ici là, pas une heure de ma vie ne s'écoulera sans être rempli de votre souvenir.

— Vous me retrouverez là, Paul! » répondit Isabella; et regardant autour d'elle le banc, les fleurs, les arbustes qui l'ombrageaient, elle arracha quelques branches de clématite et de pervenches, les baisa avec amour, et les tendant à Paul, toutes humides de ses larmes :

« Souvenez-vous! » lui dit-elle.

Le jour suivant, Isabella, assise seule dans ce même lieu, pleurait et disait : « Parti.... ô mon Dieu! il est parti! »

XV

Une élégante calèche, attelée de quatre chevaux anglais, roulait avec fracas dans les rues de Toulouse. Plusieurs fenêtres s'ouvrirent au moment où elle passa, et le nom du comte d'Ermont fut sur toutes les bouches.

« Voyez ! » disaient quelques passants, « c'est le comte d'Ermont, du château de Northal, et sa femme la comtesse Luiggina. Dieu ! qu'elle est belle ! des yeux comme ceux-là justifient la passion et les folies du comte ; d'ailleurs, tout a bien tourné, ils font bon ménage.

— N'est-elle pas bien à plaindre ? » répondit une vieille femme sur le seuil de sa porte ; « un beau jeune homme pour mari, une couronne de comtesse, un grand château, des voitures, des che-

vaux : un pareil mariage n'est-il pas un grand malheur, ma foi !

— Mais on disait que le comte Georges avait le caractère tant soit peu difficile.

— Bah! laissez donc, il adore sa femme; il n'y a jamais entre eux la moindre discussion — et l'on peut m'en croire, car je suis du pays.

— Eh bien! ce sont des gens heureux ; » répondit le voisin, « il y en a si peu en ce monde, que cela fait plaisir, rien que de les voir passer.

— Il y a des gens qui ont tout pour eux, » grommela la vieille femme en cassant d'un mouvement brusque le fil de sa quenouille, « tandis que nous autres, pauvres ouvriers, nous avons le travail et les peines de la vie. Mais qu'y faire? — Allons! faisons quelques pas; ce sera beau à voir, même de loin, toutes ces voitures et ces toilettes élégantes. »

En effet, Toulouse avait ce jour-là un air de fête.

C'était le premier mai; un soleil éclatant resplendissait sur toutes ces têtes méridionales, sur tous ces groupes animés. L'antique cité célébrait une fête nationale dont elle était fière, une fête qui conservait encore la poésie du passé et qui s'embellissait du souvenir d'une femme. Clémence Isaure allait distribuer ces fleurs immortelles qu'elle légua comme récompense au poëte qui viendrait lutter et vaincre sous le beau ciel de Toulouse

Dans une vaste enceinte, une foule nombreuse se trouvait réunie : c'était l'élite de la société de Toulouse, c'étaient des étrangers accourus de toutes parts pour assister à ce curieux spectacle; l'animation était peinte sur tous les visages, tous les cœurs étaient émus.

Le comte et la comtesse d'Ermont prirent place dans une des tribunes les plus en vue, Un murmure d'admiration s'éleva : jamais Luiggina n'avait été plus belle, jamais plus noirs cheveux n'avaient entouré un visage plus noble et plus régulier; seulement ses yeux-d'un bleu foncé, que voilaient d'épais cils noirs, avaient le regard vague et in-

certain d'une personne qui ne voit pas. C'est, qu'en effet, Luiggina ne regardait rien de ce qui l'entourait; ses yeux, comme son âme, n'avaient rien à demander au monde qu'elle habitait. Georges, debout derrière la chaise de sa femme, appuyé contre une des colonnes de la tribune, s'enivrait avec orgueil de l'admiration qu'excitait Luiggina; c'était la première joie que rien n'empoisonnait pour lui.

Quand le comte et la comtesse d'Ermont étaient entrés dans l'enceinte des jeux floraux, le discours d'ouverture était déjà terminé, les noms des lauréats avaient été livrés à la curiosité du public, et l'on se préparait, selon l'usage, à lire les ouvrages couronnés.

On commença la lecture de l'ode qui venait de remporter le prix. C'était une belle et magnifique poésie, pleine de vie et de passion; c'était un cri d'amour et de douleur, parti d'un cœur pour frapper un autre cœur, c'était une verve brûlante qui faisait tressaillir et palpiter. La foule s'agite et frissonne; le poëte s'est emparé de toutes les

âmes, elles suivent à son gré toutes les émotions de la sienne : c'est le mouvemeut ondulé de l'Océan, quand il soulève les vagues sous le souffle du vent.

Luiggina écoute, la tête penchée en avant; ses yeux, si voilés il y a peu d'instants, s'animent et brillent d'un feu ardent; la vie a reparu sur son beau visage : c'était une statue, c'est maintenant une femme émue et passionnée. Des larmes qu'elle ne sent pas sillonnent ses joues : elle revoit l'Italie, sa jeunesse, ses beaux jours : il lui semble qu'un rayon du soleil vivifiant de sa patrie glisse sur elle, la réchauffe et lui rend l'existence. Luggina a tout oublié : les regrets du passé, les tristesses de l'avenir, les douleurs du présent; elle vit avec le poëte, aime et souffre avec lui. Penché au-dessus de la tête de Luiggina, Georges aussi s'émeut à cette énergique poésie; son cœur, où règnent tant de fougueuses passions, comprend ce chant d'amour : pour la première fois, Georges et Luiggina tressaillent de la même émotion.

L'ode est terminée. Des applaudissements éclatent

de toutes parts; un nom est répété de bouche en bouche. Georges frissonne; il croit se tromper. « Quel est l'auteur de ces vers? » demande-t-il à un homme placé auprès de lui.

« Quoi! vous ne saviez pas son nom? C'est un Italien, nouvellement naturalisé français : Antonio Grimaldi. »

Un cri d'amour, un cri de rage, que couvrirent les clameurs de la foule, s'échappèrent de la tribune du comte et de la comtesse d'Ermont.

Georges, d'un mouvement brusque, essuie les larmes qu'il s'indigne d'avoir versées; ses sourcils se contractent, son front pâlit. Ces applaudissements qu'il entend le frappent comme autant de coups de poignard. Il a mis entre Antonio et Luiggina la terre et la mer; il leur a dit : « Je vous sépare à jamais! » il a été obéi — et voilà que, plus forte que sa volonté, l'âme d'Antonio, en sa présence, parle à Luiggina. Les deux victimes que Georges a si cruellement frappées échappent à sa puissance : malgré tout l'amour dont il a entouré Luiggina,

malgré tous les biens de la fortune dont il l'a comblée, il n'a pu forcer cette femme à être heureuse; malgré tous les maux dont il a accablé Antonio, il n'a pu forcer cet homme à être plus malheureux que lui.

« Sortons, madame, sortons! » dit à voix basse le comte d'Ermont, et saisissant le bras de sa femme, il l'entraîne hors de l'enceinte.

Il fuit, il s'éloigne, il marche à grands pas. Le bruit des applaudissements le poursuit, et quand le tumulte de la foule à l'intérieur n'est plus qu'un murmure confus, Georges arrive à la foule de l'extérieur, à la foule de la rue, qui, elle aussi — il le croit du moins — répète le nom du poëte.

M. d'Ermont se précipite dans sa voiture. Les chevaux ne vont pas assez vite, au gré de ses désirs; il excite le cocher de la voix et du geste. Enfin, il quitte les rues les plus fréquentées, il sort de Toulouse. Georges respire; le silence règne

autour de lui, et, dans les vastes salles du château de Northal, le voilà seul, vis-à-vis de Luiggina.

Il ose alors lever les yeux vers elle : il voit son front rayonner d'enthousiasme; tout en elle semble dire : « J'aime Antonio, et je suis fière de son amour. » Georges ne peut soutenir ce regard de triomphe et de bonheur, et il s'éloigne de Luiggina silencieuse, comme il s'est éloigné des clameurs de la foule.

Luiggina reste seule : bientôt sa tête s'incline sur sa poitrine, la pâleur reparaît sur son front et des larmes coulent une à une sur ses joues.

« Antonio, » dit-elle à voix basse pour donner à ses oreilles comme à son cœur le bonheur d'entendre ce nom chéri, « Antonio, je t'ai compris; je crois à ton amour, à sa constance. Oh! puisse ton cœur deviner le mien, car, malheureuse que je suis, je dois te laisser pleurer et souffrir, sans que rien de moi vienne te dire : Elle pleure comme toi ! »

Une table était auprès de Luiggina, et sur cette

table, de l'encre et des plumes : elle s'assit, et sa main se posa sur une feuille de papier.

« Quelques mots, » dit-elle, « quelques mots tracés sur ce papier et tu passerais du désespoir au comble du bonheur — que dis-je, quelques mots — seulement cette feuille toute mouillée de mes larmes, telle qu'elle l'est en ce moment, et sur l'enveloppe : *A Antonio Grimaldi, à Florence.* »

Luiggina cacha sa figure dans ses mains, et, les coudes appuyés sur la table, elle pleura.

« Non ! » s'écria-t-elle enfin, « malheureuse, mais non coupable ! »

Et prenant le papier d'une main ferme, elle le jeta au feu. La feuille, toute humide de pleurs, resta un moment intacte au milieu des flammes qui semblaient hésiter à la consumer. Luiggina la regarda lentement brûler, puis joignant les mains et levant les yeux au ciel :

« Seulement, mon Dieu, » reprit-elle, « quand ni

lui ni moi ne serons plus, si nous avons désarmé par nos douleurs ta sévère justice, permets qu'il sache enfin mes larmes et mon amour, et réunis dans le ciel ceux que ta volonté a séparés sur la terre! »

XVI

Quelques jours après, il se fit un grand mouvement dans le château de Northal : les grands appartements, fermés dans l'habitude de la vie, furent ouverts, éclairés, ornés de fleurs; et, dans une immense salle, une table de quarante couverts se couvrit d'une riche et massive argenterie. Depuis plus d'un siècle peut-être, le vieux manoir n'avait resplendi de tant d'éclat; tout était bruit, lumière et mouvement. Georges réunissait à sa table tous ses amis de Toulouse et des châteaux voisins.

Jusque-là, le comte d'Ermont avait entouré sa douleur de silence et de recueillement, et dans ce silence et ce recueillement tous les détails de son malheur s'étaient lentement déroulés à ses yeux; il les avait comptés un à un, il s'était abreuvé de ses peines. Alors il s'était dit qu'il n'avait pas demandé au monde et à la fortune les distractions, les plaisirs

qu'il voyait par d'autres si ardemment désirés, et, espérant s'étourdir par le bruit et l'éclat, il en appelait aux tumultueuses jouissances de la vie matérielle.

Tous les convives étaient réunis dans la salle du festin; la comtesse d'Ermont était assise en face de Georges, et, ainsi qu'il l'avait ordonné, elle était éblouissante de parure; mais elle n'avait pas voulu donner à ses joues un éclat emprunté, et son front apparaissait plus pâle encore sous le feu de ses diamants. Sa physionomie calme, presque sévère, formait un contraste frappant avec l'animation des convives. Cette femme, sans mouvement au milieu de la joie de tous, placée en face de Georges, semblait la personnification du mal qui le dévorait, et résumait à ses yeux tous les souvenirs du passé; il y avait pour lui, sur cette impassible figure, la mort de son père, l'exil de l'abbé et les deux vies brisées d'Antonio et de Luiggina. « Du vin! encore du vin! » s'écria-t-il pour chasser ces sombres pensées; et le choc des verres et le murmure des voix se répétèrent d'échos en échos dans les salles du château.

« A la comtesse d'Ermont ! » s'écria un des convives, « à la plus belle des femmes de l'Italie et de la France ! »

Et le vin circula autour de la table.

« A la santé de Georges ! » reprit un de ses amis, « à son brillant avenir, à l'accomplissement de tous ses vœux, si toutefois il lui en reste à former ! »

Les verres se vidèrent encore, mais la main de Georges trembla en approchant le sien de ses lèvres.

« A la ville de Toulouse ! à notre belle patrie ! Toulouse et France ! Buvons, amis. »

Le front de Georges devenait plus serein, son cœur battait plus à l'aise ; au milieu de l'ivresse qui commençait à s'emparer de lui, tous ses rêves étaient beaux ; les lumières lui semblaient plus éclatantes, Luiggina plus animée, ses amis plus dévoués, l'avenir plus facile.

« Je triomphe ! » se disait-il à voix basse. « Voilà l'oubli, voilà le repos. »

La gaieté redouble, les toasts recommencent; une voix domine les autres :

« Aux arts! à la poésie! à notre belle patronne, Clémence Isaure! à tous les poëtes couronnés il y a quelques jours aux Jeux floraux! à celui qui le fut le premier, à Antonio Grimaldi! »

Le comte d'Ermont tressaillit, et les éclats de son verre brisé retentirent sur le parquet. Il sentait l'inflexible réalité reprendre la place usurpée par les rêves de l'ivresse; quelques minutes à peine son âme avait sommeillé, il fallait reprendre les douleurs du cilice, et son imagination troublée croyait lire sur les lambris du mur : *Tu n'oublieras pas!*

« Qu'est-ce ceci, Georges? » s'écria un des convives, « tu brises ton verre avant la fin du repas! Tiens, en voici un autre plein de ton meilleur vin.

— A boire donc! » répondit Georges par un suprême effort, « un étourdissement, un vertige m'a troublé un moment; mais c'est fini, et je suis prêt à vous rendre raison le verre à la main. »

Au milieu du tumulte croissant, Luiggina voyait avec effroi et entendait en frissonnant cette gaieté qui commençait à ressembler à l'ivresse, ces éclats de rire qui n'étaient plus de la joie. C'était un monde nouveau qui s'ouvrait devant elle, et elle en détournait les yeux avec dégoût. Osant à peine respirer cet air chargé des vapeurs du vin, rapprochant d'elle les plis de sa robe comme pour s'éloigner plus encore du contact de ceux qui l'entouraient, oppressée, étourdie de toutes ces clameurs, cette femme, si forte contre les douleurs de l'âme parce que le malheur a sa grandeur et sa dignité, devenait tremblante comme un enfant devant ces vulgaires plaisirs. Elle frémissait, en suivant sur le front du comte d'Ermont les rapides progrès de l'ivresse ; elle songeait à se lever, à fuir, puis craignait qu'un ordre du maître ne la ramenât honteusement à sa place.

Ce supplice, en se prolongeant, brisa tout son courage, presque toute sa fierté. Elle chercha, épia le regard de son mari, et quand le hasard le lui fit rencontrer : « Georges! » murmura-t-elle en joignant les mains, tandis que deux larmes, long-

temps contenues, glissèrent rapidement sur ses joues.

Le comte d'Ermont, la tête en feu, la main tremblante, allait porter son verre à ses lèvres ; mais la voix de Luiggina, cette voix qui de toute la soirée ne s'était pas fait entendre, cette voix timide et pour la première fois suppliante, exerça sur lui une magique influence et arrêta le dernier éclair de sa raison prête à s'échapper.

« Silence, amis! » s'écria-t-il en essayant de se faire entendre ; « imitons dans leurs courtois usages nos voisins d'outre-mer : laissons la comtesse d'Ermont se retirer. Quand la porte se sera refermée sur elle, plus de frein à notre joie; nous chanterons tous en chœur ! »

Luiggina s'enfuit. Elle traversa rapidement plusieurs salons et se réfugia dans sa chambre : mais là encore, les cris joyeux parvinrent jusqu'à elle; elle ouvrit sa fenêtre, demandant à l'air de la nuit de calmer son sang brûlant.

Les nombreuses lumières de la salle du festin, projetant de longs reflets sur la terrasse et sur la pelouse, rendaient plus sombre encore l'obscurité qui les avoisinait. Le ciel était chargé de nuages, quelques rares étoiles se montraient à peine à travers un voile de brouillard; la nature était triste, et quelques gouttes de pluie tombaient de distance en distance, comme si le ciel avait aussi ses larmes; les arbres s'inclinaient et gémissaient sous le souffle de la brise.

Luiggina regarda, respira et pleura.

Bientôt un rayon de la lune, se dégageant des nuages, éclaira faiblement une partie du paysage, jusque-là restée dans l'ombre. C'était à gauche du château, près du fossé qui servait d'enceinte au parc, des arbres d'un vert sombre, des cyprès, puis des tombes plus sombres encore. On voyait, au milieu d'elles, hautes et blanches, deux croix de marbre sur lesquelles la douce clarté de la lune venait s'arrêter et s'éteindre. Là, reposait le père de Luiggina auprès du père de Georges; le bruit de la fête devait s'entendre jusqu'au pied de leurs tombes — triste et inévitable contraste des choses de la terre!

Luiggina rêva longtemps en présence du calme de la nuit et de la solitude des tombeaux; elle pensa à l'avenir, au passé, à la mort si douce pour ceux qui souffrent. Quand le froid et l'humidité commencèrent à se faire sentir, elle ferma la fenêtre et revint s'asseoir près de la cheminée.

Tout à coup, son regard s'arrête sur des livres nouveaux arrivés de Toulouse, que l'on avait, en son absence, placés sur sa table. Luiggina croit se tromper; elle saisit un des livres, l'approche de la lumière, et dévore des yeux ce nom placé en tête de l'ouvrage : ANTONIO GRIMALDI.

Oh! si tout pouvait faire silence autour d'elle! si Luiggina pouvait se recueillir pour lire et comprendre! Mais non.... le bruit du festin la poursuit. Eh bien! qu'importe? Cette voix chérie, qui de loin lui redit des paroles d'amour, saura bien trouver le chemin de son cœur.

Elle lit :

Oh! m'entends-tu, lorsque ma voix plaintive
Redit ton nom, mais tout bas, à mon cœur?

Ce nom si doux, à mes lèvres arrive
Comme un écho du bonheur.
Ton nom, c'est la souvenance
Qui vient au deuil de l'absence
Rendre l'éclat d'un beau jour;
C'est le doux rayon d'amour
Qui vient briller sur la vie
Que laissait pâle et flétrie
Le triste ennui d'un long jour..

Devines-tu ma rêveuse souffrance
Dans cette foule, hélas! où tu n'es pas?
Et me vois-tu, seul, errer en silence
Sur la trace de tes pas?
Je demande ton image
A la forme d'un nuage,
A ce calme azur des cieux
Que cherchent l'âme et les yeux,
Quand on revient en silence
Sur la triste souvenance
Du jour cruel des adieux.

Vois-tu mes pleurs dans ma sombre demeure,
Quand vient la nuit, et que le ciel est beau?
Je suis ému du timbre de chaque heure,
Du chant plaintif de l'oiseau,
Du murmure du feuillage,
Du vent chassant un nuage,
Du doux parfum d'une fleur,
De ces souvenirs du cœur

Qui semblent dire à l'âme solitaire,
Comme tout bas on dit une prière :
« De chaque instant de ton bonheur perdu
Je fus témoin; dis-moi, t'en souviens-tu? »

Mais de nouvelles clameurs interrompent Luiggina. L'orgie redouble, des refrains bachiques se font entendre : on dirait que les murs du vieux manoir en sont ébranlés. Ce bruit confus de voix, de chants, de paroles se croisant en tous sens, gronde par moments comme les rafales d'un vent d'orage. Luiggina pose ses mains sur ses oreilles et attend, frissonnante d'impatience, que ces cris discordants aient fait place à quelques secondes de silence.

Le tumulte s'apaise; elle respire, elle lit :

Je me souviens! mon âme recueillie
Du passé seul alimente sa vie,
Et ses regards, fermés pour l'avenir,
Cherchent l'espoir au sein du souvenir.
Rien ne l'émeut; rêveuse, elle sommeille
Sans qu'aucun bruit lui parvienne et l'éveille.
Comme un enfant qui doucement s'endort
Lorsque, le soir, disparaît la lumière,
Quand tu partis, mon âme solitaire

Au monde entier dit adieu sans effort.
Dans cette vie où l'on souffre, où l'on pleure,
Du plus beau jour le bonheur n'a qu'une heure :
Lorsqu'elle fuit pour ne plus revenir,
Que reste-t-il, hormis le souvenir ?
Oh ! dors encor... dors longtemps, ma pauvre âme !
Le vent est froid, il éteindrait ta flamme;
Mais, en dormant, rêve d'autres séjours,
Un ciel plus pur où l'on s'aime toujours,
Où rien ne brise un seul fil de la trame
Du doux lien des fidèles amours !

Dans la salle du festin, les lueurs grisâtres de l'aube viennent se mêler à la clarté mourante des bougies. Les flacons et les verres sont vides, les fleurs sont fanées. Quelques hommes sont encore à des tables de jeu, d'autres fument, à moitié endormis sur les fauteuils et les canapés; tous les fronts sont pâles, tous les yeux sont éteints : la fatigue se trahit dans l'attitude de tous ces personnages divers. — Un seul, plus pâle encore que les autres, plus brisé de lassitude, conserve pourtant toute sa raison, car depuis longtemps il ne boit plus. La souffrance morale, bien plus que la souffrance du corps, se lit sur ses traits contractés; il regarde

avec dédain toutes ces têtes alourdies appuyées sur des coussins, ou ces quelques restes d'intelligence s'ébattant dans les chances d'un écarté. Tous sont absorbés ou endormis : lui seul, il pense, lui qui n'avait provoqué cette bruyante joie que pour ne plus penser.

« Oh ! le bonheur n'obéit pas, » murmura Georges, « et je ne puis le faire venir à moi ! »

Abattu, découragé, souffrant de corps et d'esprit, il traversa les salons et se dirigea vers la chambre de sa femme. Il ouvrit doucement la porte et vit Luiggina, belle encore de toute la parure de cette triste soirée, endormie dans un fauteuil. Quelques larmes brillaient sur les cils de ses paupières fermées : son sommeil était douloureux comme le reste de sa vie. Un livre entr'ouvert était sur ses genoux; le dernier feuillet en avait été tourné, puis la main qui soutenait le livre l'avait abandonné—pour essuyer des pleurs, peut-être; puis les yeux qui avaient pleuré s'étaient fermés. Georges s'approche; il contemple la divine beauté de sa femme, et se penchant vers son front qu'il effleure de ses lèvres :

« Pourtant, elle est à moi ! » murmura-t-il.

Un cruel démenti fut aussitôt donné aux paroles de Georges; car au moment où il déposait ce baiser sur le front de Luiggina endormie, ses yeux s'arrêtèrent sur le livre qu'elle avait lu, et Georges vit briller sur la reliure le nom fatal d'Antonio Grimaldi.

XVII

Peu de temps après, le comte d'Ermont reçut une seconde lettre de l'abbé Jacques.

Voici ce que lui écrivait son vieil oncle :

« Mon enfant, j'allais revenir vers toi — car je suis bien sûr que la chambre au fond du corridor est restée, comme autrefois, destinée à frère Jacques — mais plusieurs accès de fièvre ont retardé mon départ, et puis j'ai appris que tu avais souvent beaucoup de monde chez toi, que tu faisais les honneurs de ton château avec tout le luxe et l'élégance que te permet ta grande fortune. J'ai donc pensé que le vieil abbé infirme ferait mieux d'attendre au fond de son couvent que l'hiver ramenât des jours plus tranquilles. J'effacerais cette phrase, mon cher Georges, si j'imaginais qu'elle pût te faire croire que je blâme tes plaisirs. Non, certes, cela n'est pas ainsi. Luiggina



et toi, vous êtes jeunes : vivez donc dans la joie, mes enfants; de loin, je regarderai votre bonheur, et j'en remercierai Dieu.

« Cependant, il faut que je me rappelle que je suis presque ton père, et qu'à ce titre je te dois, non-seulement ma tendresse, mais encore mes conseils.

« Mon ami, tu es instruit, doué d'un esprit distingué et d'une volonté ferme qui sait réussir : n'as-tu jamais conçu l'idée d'utiliser ta vie et de donner à tes facultés un but à atteindre? Si mon cœur est satisfait de te savoir heureux, mon amour-propre, plus exigeant, veut encore être fier de toi. Pourquoi ne te présenterais-tu pas pour la députation de Toulouse? pourquoi ne prêterais-tu pas à ton pays l'appui de tes talents et l'influence de ta position? Ce premier pas franchi peut t'ouvrir une noble carrière. Regarde autour de toi, bien peu de tes camarades restent oisifs; ton frère, à Paris, s'acquitte de ses fonctions avec distinction; Antonio, ton rival de quelques jours, chez qui l'amour a fait place à la gloire, Antonio s'est placé au rang des premiers poëtes.

« A ton tour donc, mon cher Georges. Ne laisse pas ton intelligence s'engourdir dans l'oisiveté et les plaisirs; choisis une carrière, le succès t'y suivra.

« J'ai reçu quelques lignes de Paul : il est heureux, enchanté de Paris; il ne comprend plus que l'on puisse vivre ailleurs; il est tout à fait lancé dans le monde où il paraît beaucoup s'amuser.

« Adieu, mon enfant, songe à mes conseils. Toi et Luiggina, recevez mes tendres bénédictions.

« Frère Jacques. »

Georges déchira cette lettre pour que Luiggina ne la vît pas.

Quelques mois plus tard, le comte d'Ermont, nommé représentant de Toulouse, partait pour Paris avec la comtesse d'Ermont.

Sur les marches du château de Northal, se trouvaient, pour dire adieu à Georges, ses amis et ses

partisans politiques. Au moment où la voiture du comte s'éloigna, ils le saluèrent d'acclamations répétées.

« Cet homme a une heureuse étoile, » disait une personne au milieu de la foule, « tout ce qu'il entreprend lui réussit. »

XVIII

« Georges, mon cher Georges!... » s'écria Paul en ouvrant brusquement la porte du cabinet de son frère, et en se précipitant dans les bras du comte d'Ermont.

Depuis le mariage de Georges, les deux frères ne s'étaient point revus.

Ils se tinrent longtemps embrassés : leurs natures si différentes s'unissaient dans une même émotion; tous deux sentirent en même temps que des larmes remplissaient leurs yeux, l'un en dépit de sa frivolité, l'autre en dépit de sa fermeté. C'est que ce baiser fraternel évoquait tous les souvenirs de leur enfance, de leur jeunesse; il rappelait les caresses d'une mère qui les embrassait tous les deux en même temps; il rouvrait la blessure mal cicatrisée de la mort de leur père. C'est qu'enfin ils étaient main-

tenant seuls dans le monde, tous deux du même sang, du même nom, tous deux frères au milieu de la foule indifférente.

« Plus de querelles, plus de ressentiment! » dit Paul en retenant la main de Georges dans les siennes. « Union et affection pour la vie!

— Mon frère, » répondit Georges avec émotion, « ces mots-là me sont, à moi, bien faciles à prononcer; mais, à toi, ne coûtent-ils aucun effort?

— Non vraiment! car je le sens maintenant, je n'ai jamais aimé aucune femme autant que je t'aime. La main sur la conscience, Georges, je suis heureux. Si je cherchais bien, je trouverais plus d'un souvenir à placer entre aujourd'hui et mes quelques jours d'amour pour Luiggina. Sois donc tranquille, mon frère; ma mauvaise tête et mon bon cœur, ma raison et mes folies, tout cela s'arrange ensemble pour ne pas me laisser la possibilité d'un chagrin. »

Georges soupira et sourit. Si, dans les paroles

de son frère, il y avait légèreté et absence de tous les sentiments sérieux que lui regardait comme l'élément de la vie, du moins il s'y trouvait cette tranquillité, cette insouciance qui lui paraissaient alors si nécessaires au bonheur.

Paul vivait comme les oiseaux vivent, prenant tour à tour un rayon de soleil pour se réchauffer ou l'ombre des forêts pour s'abriter, et chantant chaque matin, pour saluer l'aube nouvelle, sans garder souci ni souvenir de la veille.

Georges regarda la riante figure de son frère, et lui serrant la main : « Reste toujours ainsi, » lui dit-il.

Dans ce conseil donné par un homme tel que M. d'Ermont, il y avait un profond découragement de toutes les choses de ce monde. Georges désirait la vie de Paul, comme après une grande course il eût désiré le sommeil. Et cependant beaucoup de ces biens que la foule envie se trouvaient réunis dans la destinée de Georges : noblesse, fortune, indépendance et succès. Cette bril-



lante position sociale n'était même pas flétrie par le blâme sévère du monde.

Avoir enlevé à vingt-quatre ans une jeune fille qu'on épouse, à laquelle on consacre sa vie, à qui, pour toutes les choses possibles, on ne laisse pas un désir à former : c'est une faute, c'est un crime, mais non une de ces taches qui, devant l'opinion publique, souillent toute une vie.

Bien que les lois des hommes et les lois tacites, et plus sévères encore, de la société aient beaucoup prévu et qu'elles puissent beaucoup châtier, il est pourtant, dans l'ordre moral, des crimes qui échappent à leur juridiction; mais il est pour ces crimes, au fond de notre conscience, un tribunal devant lequel l'intelligence comparaît. Elle est son propre juge et elle se frappe sévèrement. Faute morale, jugement moral, châtiment moral — drame invisible, sans forme et sans nom — la terre en est remplie. Si nous pouvions lire dans tous les cœurs que l'on croit heureux d'un bonheur acheté par des fautes, nous découvririons bien des plaies saignantes, bien des déchirements secrets; et plus l'édu-

cation, les circonstances, la position sociale ont développé l'intelligence, plus la juridiction de la conscience s'exerce avec empire.

C'est souvent un lourd fardeau que des facultés élevées : elles voient plus loin, elles distinguent mieux; chaque grain de sable du rivage peut être compté par elles, et il ne dépend pas de leur volonté de s'abaisser au niveau de leurs inférieurs pour s'absoudre de ce que les autres ne voient pas.

Telle était la position de Georges, et lors même qu'entraîné par ses passions il eût voulu se soustraire à l'évidence de ces vérités intellectuelles, la destinée avait placé à ses côtés Luiggina comme la personnification de ces biens acquis dont la jouissance échappe.

Les premiers jours de son mariage, Georges avait essayé les sacrifices, la résignation, la prière et les larmes; il avait contraint la violence de son caractère. Le succès ne répondit pas à son attente. Peu à peu il s'irrita et voulut parler en maître; il ordonna, enchaîna sa femme à ses pas, la brisa à toutes ses

volontés. Luiggina obéit, mais le bonheur ne vint pas. Il demanda au plaisir de remplacer le bonheur : il provoqua le bruit, la joie, le tumulte, espérant être entraîné par eux, mais son âme resta vide et désenchantée.... ou plutôt elle fut victorieuse dans la lutte et demeura debout, pleine de vie, de force et de remords. Pour combler la mesure de ses maux, apparut la grande ombre d'Antonio, entourée d'une auréole de gloire. Que faire contre cet ennemi qui avait obéi à toutes ses volontés, qui restait éloigné, qui ne demandait, n'espérait rien?—Georges se consumait dans son impuissante douleur, quand la voix de frère Jacques vint donner à ses efforts une direction nouvelle, lui montrer un rayon d'espérance. Se rendre utile, donner à sa vie un but autre que le bonheur et le plaisir—si Georges pouvait être sauvé, c'était là sa seule chance de salut. Il la tenta avec ardeur. Nommé représentant, il partit pour Paris et défendit éloquemment à la tribune les intérêts qui lui étaient confiés.

Une pensée autre que celle d'échapper aux angoisses de sa vie poussait aussi Georges à redoubler d'efforts dans sa nouvelle carrière. Ne pouvait-il

pas avoir du talent, ne pouvait-il pas aussi arracher les applaudissements de la foule? ne pouvait-il pas, à son tour, forcer Luiggina à admirer? Cet espoir fit battre son cœur, et de toute la force de sa volonté il voulut conquérir un nom. La voix sonore du comte d'Ermont, la verve de ses discours, la sauvage violence de ses idées et de ses paroles, tout, jusqu'à l'âpreté de son caractère, concourut à produire une profonde impression sur ses auditeurs : il les entraînait avant de les convaincre. Il devint un de ces hommes auxquels le talent donne une royauté et avec lesquels les partis traitent de puissance à puissance.

Georges avait raison de s'élever haut et rapidement, car, de son côté, Antonio Grimaldi déployait toutes les ressources de son génie. Si la personne d'Antonio était restée à Florence, sa muse avait suivi Luiggina. Au théâtre, on jouait une tragédie de lui, et la foule s'y portait en masse; chez tous les libraires, ses œuvres étaient mises en évidence; la sculpture et la peinture empruntaient des sujets à sa féconde imagination; les journaux citaient ses vers. Il était impossible que Luiggina fît un pas ou

levât les yeux, sans que le souvenir d'Antonio fût placé devant elle : il avait enlacé toute son existence d'un réseau d'amour et de poésie; il s'était emparé de toutes les facultés de son esprit, de tous les battements de son cœur, et cela, au nom de la gloire, au nom de la puissance de la pensée.

Georges n'échappait à aucune des tortures de la jalousie; mais, avec son caractère, il ne devait cesser de combattre que quand la dernière pulsation de son cœur se serait arrêtée, que lorsque le dernier souffle de l'air aurait manqué à sa poitrine. Il s'éleva encore pour lutter. La destinée sembla se ployer à ses désirs et obéir à sa volonté : des questions d'une haute portée furent discutées à l'assemblée; Georges y parla avec un admirable talent, il enleva tous les suffrages.

C'était une noble lutte que celle qui s'établissait ainsi entre le poëte et l'orateur, entre ces deux hommes aux prises avec la douleur et qui lui résistaient par le talent et le génie. Dans ce combat de l'intelligence contre l'intelligence, de l'amour contre l'amour, que Georges fût vainqueur ou

vaincu, il pouvait être heureux ou malheureux, mais non plus humilié. Il s'élevait, s'ennoblissait; il donnait à son âme un second baptême. Il le sentait, et puisait dans cette pensée un nouveau courage.

Enfin, un jour, il crut avoir renversé tous les obstacles; il crut être arrivé au sommet escarpé que depuis si longtemps il s'efforçait de gravir; Luiggina lui avait dit. « Bien, Georges! »

Le comte d'Ermont eut un instant d'enivrement; ses yeux brillants d'émotion cherchèrent ceux de Luiggina avec attente et anxiété; il croyait qu'il y lirait enfin une expression de tendresse.... mais hélas! Georges comprit bientôt qu'il était admiré comme on admire un beau tableau ou un livre éloquent, qu'il parlait à l'esprit, au jugement de Luiggina, jamais à son cœur.

« Luiggina!... » lui dit-il avec tristesse, « votre amour ne viendra donc jamais ajouter à mon talent! »

Elle resta silencieuse.

« Luiggina ! » reprit Georges ; « une faute est donc irréparable ?

— Irréparable comme l'est un malheur, » répondit-elle. « Ceux qui sentent profondément ne se consolent ni n'oublient.

— Mais le repentir est donc un effort inutile ?

— Vous êtes la preuve du contraire, Georges : le remords vous a fait faire de grandes choses ; vous vous êtes dignement relevé à vos yeux comme aux miens. Mais le repentir n'absout que parce qu'il est désintéressé ; sa récompense ne se trouve qu'en lui-même ; il expie le passé, mais ne le répare pas. La vie serait bien facile, si tous ceux qui ont fait le mal pouvaient revenir sur leurs pas, sans garder trace de leur passage daus la mauvaise voie.

—Luiggina.... je suis malheureux, profondément malheureux !

— C'est ce qui fait que vous valez quelque chose. Il n'y a que les natures élevées qui n'oublient pas

les fautes qu'elles ont commises; et, je le dis à l'honneur de l'humanité, votre malheur est moins rare qu'on ne le suppose. »

Georges laissa tomber sa tête dans ses deux mains, et sous le poids de ces tristes paroles, il resta anéanti.

Luiggina s'approcha de lui, et posant sa main sur son épaule :

« Allons, courage, Georges ! » lui dit-elle d'une voix ferme et calme. « Relevez la tête, vous en avez le droit. Le monde vous applaudit ; l'ombre de votre père est consolée ; l'abbé, de loin, vous bénit; votre frère vous a rendu toute son affection....

— Et vous, » interrompit Georges, en fixant sur Luiggina un regard brûlant, « et vous, Luiggina?

— Je vous estime, » répondit-elle.

« Moi, je vous aime, » s'écria Georges, « et j'en mourrai ! »

XIX

La session se termina. Le comte d'Ermont avait pris place au rang des plus grands orateurs, et le gouvernement, en récompense de ses actifs services, le nomma à l'ambassade de ***. Ce choix que justifiait non-seulement le talent, mais encore le nom et la fortune de Georges, obtint une approbation générale.

Le comte d'Ermont résolut de se rendre d'abord au château de Northal où l'appelaient quelques affaires, et après un court séjour dans ses terres, il devait en partir pour aller prendre possession de son nouveau poste. Il proposa à son frère de l'emmener avec lui.

« J'irai te rejoindre, mon cher Georges, » lui répondit Paul, « mais en ce moment, je désire rester à Paris. »

Il y eut quelques instants de silence; puis il ajouta :

« Pourquoi ne te dirais-je pas toute ma pensée? ton approbation est nécessaire à mes projets et tes conseils peuvent m'être utiles. Un de mes amis croit possible de me faire épouser la fille du duc de ***. Elle a une grande fortune; je désire tenter ce mariage. »

Une légère émotion se montra sur les traits de Paul, au moment où il prononça ces dernières paroles. — Peut-être le souvenir d'Isabella passait-il devant ses yeux.

« La connais-tu ? » demanda Georges.

« Je l'ai vue au bal, elle n'est ni bien ni mal.

— Crois-tu pouvoir l'aimer? crois-tu qu'elle puisse un jour répondre à ton affection?

— Ma foi! je n'en sais rien; tous ces beaux sentiments-là sont bons pour un roman, mais, dans la

vie réelle, il faut songer au positif; on espère toujours que le reste s'arrangera. Ce mariage me donnera de la fortune, et, par l'influence de mon beau-père, de l'avancement dans ma carrière : en résumé, voilà avec quoi l'on vit, et non avec des rêves. »

Georges saisit vivement le bras de Paul :

« Tu te trompes, mon frère, » dit-il avec émotion.

« Oui, oui ! » interrompit Paul; « on n'avoue pas ces choses-là ! mais, entre nous, quand personne ne nous voit ni ne nous entend, nous pouvons aborder franchement les choses et convenir tout haut de ce que chacun pense tout bas.

— Tu te trompes, » reprit Georges avec force : « ne décide pas légèrement de ton avenir ! le temps est si long et si lourd, quand il passe sur nos têtes sans nous donner du bonheur. Paul, crois-moi — un jour viendra, bientôt peut-être, où les plaisirs te montreront leur vide et leur insignifiance, où tu te réveilleras avec le besoin d'affections intimes,

avec le vif désir d'un sentiment éprouvé et partagé. Ne donne pas à ta conscience le droit de te dire, alors, que tu as sacrifié ta destinée et celle d'une autre à l'ambition ou à la soif des richesses : tu ne sais pas les mille tortures d'une union malheureuse, et la désolation de ces liens qui ne tiennent qu'une place matérielle dans la vie. Paul ! par pitié pour toi-même, prise ton âme à sa valeur et consulte-la avant de fixer ta destinée. Je te le dis, je te le répète, et voudrais pouvoir te le dire plus encore : ce ne sont pas tous ces biens positifs dont tu me parlais tout à l'heure qui assurent le bonheur de notre difficile existence. »

Paul écoutait avec étonnement, mais l'émotion de son frère était trop visible pour, qu'à son tour, il ne devînt pas pensif et réfléchi.

« Tu ne parlais pas ainsi autrefois; » lui dit-il, « ce sont de bien graves et sérieuses pensées.

— Et crois-tu donc que je n'aie pas des devoirs à remplir envers toi ? ne suis-je pas, maintenant, le

chef de la famille? ne te dois-je pas l'affection, le dévouement, les conseils d'un frère aîné? »

Paul fut ému.

« Eh bien! Georges, » dit-il, « je ne veux rien te cacher; tu ne sais pas tout. J'ai promis d'épouser une jeune fille étrangère, peu riche, mais qui m'aime, que j'ai beaucoup aimée, que j'aime presque encore, tout en l'ayant bien négligée. Maintenant, l'on m'offre un mariage inespéré, et j'hésite. Je croyais que, toi aussi, tu penserais que la fortune et l'ambition doivent l'emporter sur toute autre considération, et....

— Non, mille fois non! » interrompit Georges. « Paul, sois fidèle à ta parole; conduis-toi en homme d'honneur! Ni position ni richesse ne pourraient préserver ton cœur d'un regret ou d'un remords; ne te charge pas du malheur d'une autre.... la vie succombe sous ce fardeau! Je ne te dirai pas : sois généreux, sacrifie-toi à cette femme qui te pleure — non, mon frère; pour ton propre bonheur, fais ce

que l'honneur exige. Je t'en supplie.... je t'en conjure.... n'hésite pas! »

C'était un spectacle touchant que celui qu'offrait en ce moment ce jeune homme, éloquent au prix de mille douleurs cachées, et dont les pensées, grondant sourdement comme un volcan, ne pouvaient s'exprimer qu'à moitié, sous peine de trahir leur secret.

Paul fut ébranlé.

« Eh bien! » s'écria-t-il enfin, « tu me rappelles à moi-même; tout est fini! j'ai honte de mes coupables irrésolutions. Tu as raison — le devoir et l'honneur avant tout : le bonheur doit les suivre! — Mais tu ne me demandes pas quel est le nom de la jeune fille pour laquelle tu as si éloquemment plaidé; es-tu si peu curieux de connaître ta future belle-sœur?

— J'attendais, mon cher Paul, qu'il te convînt de confier ton secret tout entier.

— Eh bien, Georges! c'est la sœur d'un grand homme, la sœur de notre ancien ami : Isabella Grimaldi!

— Isabella Grimaldi!... » répéta Georges frappé de stupeur.

« Oui! une ravissante jeune fille, un ange sur la terre. Tu avais bien raison, il eût été affreux de l'abandonner. Tes conseils m'ont sauvé d'une mauvaise action : merci, mon frère! — Je te quitte; je vais lui écrire. Il faut me hâter de réparer tout le mal que je lui ai fait. »

Georges resta anéanti du coup qu'il venait de recevoir, et les premiers rayons du jour le surprirent dans l'attitude où, la veille au soir, son frère l'avait laissé.

Le comte d'Ermont se prépara à quitter Paris, sans un regret pour le théâtre des brillants débuts de sa carrière. Succès, plaisirs, ambition satisfaite, tout avait glissé sur lui en lui donnant quelques instants d'émotion, mais pas une minute de bonheur. Le découragement succédait à l'énergie de la

lutte, et, l'âme et le cœur brisés, Georges s'abandonnait aux chances du hasard, renonçant à diriger sa fatale destinée. Il partait pour son nouveau poste, sans emporter une espérance; le monde lui avait dit son dernier mot.

Le comte et la comtesse d'Ermont partirent pour le midi de la France, accompagnés de Paul qui, après les avoir conduits à Northal, devait de là se rendre en Italie. Le voyage fut triste et monotone. Malgré les efforts de Paul, la conversation, d'abord languissante, finit par tomber entièrement et chacun demeura enseveli dans ses pensées. Pressés d'arriver à Northal où ils ne devaient passer que peu de temps et où les attendait l'abbé Jacques, ils voyagèrent nuit et jour sans s'arrêter. Enfin, la fatigue visible sur les traits de Luiggina frappa le comte d'Ermont.

« Où sommes-nous ici? » demanda-t-il au courrier qui précédait la voiture.

« A la petite ville de ***, à trente lieues de Toulouse.

— Nous n'irons pas plus loin ce soir. Faites-nous conduire à la meilleure auberge, et prenez les devants pour annoncer notre arrivée à Northal. »

XX

Isabella Grimaldi ne reçut pas la lettre que Paul d'Ermont lui avait écrite avant de quitter Paris.

Voici pourquoi :

Isabella n'avait pu supporter le silence et l'abandon dont Paul avait payé sa trop confiante tendresse. Pendant les premiers temps de l'absence de son ami, elle avait compté les heures et les jours; elle avait espéré, pleuré, prié. Mais les semaines et les mois s'écoulèrent, et Paul ne revint pas; ses lettres devinrent, et moins tendres, et plus rares. Chaque jour, en fuyant, enlevait à la pauvre enfant une espérance, et bientôt un froid mortel pénétra jusqu'à son cœur. Aucune parole ne révéla sa douleur; elle se replia sur elle-même et, sans bruit, sans éclat, elle s'enveloppa d'un voile épais à travers lequel nul regard ne pouvait distinguer ses pleurs.

Elle avait d'abord parcouru le jardin, la pelouse, le bosquet; puis, un peu plus tard, elle n'avait eu que la force de venir s'asseoir sur le perron, et de les regarder de loin. Un mois après, elle n'avait pu qu'ouvrir sa fenêtre pour les voir encore; enfin un jour elle resta au lit et se fit apporter quelques fleurs du bosquet.

Antonio comprit alors qu'absorbé par son amour et ses travaux, il n'avait pas assez veillé sur sa jeune sœur; son cœur se brisa. Assis auprès du lit d'Isabella, il la regardait avec angoisse. C'était surtout sur lui-même qu'Antonio pleurait, car lui vivrait, et vivrait plus isolé que jamais; mais qu'une jeune fille, à sa première douleur, s'en retournât au ciel, cette destinée lui paraissait douce et réservée par Dieu aux plus chères de ses brebis. Il entourait le lit de sa sœur de fleurs, de poésie, de rayons de soleil; il voulait la forcer à sourire.... la vie, aux yeux d'Antonio, ne valait pas un regret.

« Je vais rejoindre notre mère! » disait souvent Isabella; « comme moi, elle est morte jeune.... mon Dieu! qui sait? on l'oubliait peut-être aussi. »

Et Isabella s'arrêtait confuse et rougissante. Elle regardait Antonio avec une timide hésitation ; elle semblait vouloir parler, et n'osait prononcer les paroles qui se pressaient sur ses lèvres. Une fois enfin, elle ajouta d'une voix entrecoupée:

« Mon frère, je pourrais peut-être vivre encore, ou du moins mourir plus tard.... si.... si tu voulais me mener en France ! Je voudrais voir le ciel de la France.... je voudrais respirer l'air moins ardent de ce beau pays. Mon frère, je voudrais aller en France.

— Pauvre enfant, » dit Antonio en posant sa main sur la tête d'Isabella, « tu veux boire le calice jusqu'à la lie et ne pas conserver, en quittant cette terre, un doute qui puisse ressembler à une espérance !

— La France.... la France ! » répéta Isabella.

« Eh bien ! ma sœur, demande à Dieu de te rendre un peu de force, et quand tu pourras te soutenir, nous irons où tu voudras.... en France, s'il le faut ! »

A partir de ce moment, une volonté ferme, un désir ardent de recouvrer la santé sembla diminuer les funestes symptômes de la maladie de la jeune fille; peu à peu son regard s'anima, une légère teinte rosée vint colorer ses joues; parfois le sourire reparut sur ses lèvres.

« Mon frère! je suis forte, bien forte, » dit-elle un jour, tandis que, la main posée sur un fauteuil, elle semblait ne se soutenir qu'à l'aide de cet appui; « je puis partir.

— Eh bien! qu'il soit fait selon ta volonté! » répondit Antonio après quelques instants d'une pénible hésitation; « partons, et que Dieu nous protége! »

Ce fut un triste et lugubre voyage que celui de ces deux personnes, toutes deux malades de corps et d'âme, toutes deux blessées au cœur. Elles s'enfuyaient ensemble loin de leur pays, non pour aller trouver des amis, des affections; mais pour aller, de loin, regarder d'un œil humide de larmes ceux qui les oubliaient.

Le pays qu'ils traversaient était admirablement beau ; les teintes chaudes et dorées, versées à profusion par le soleil d'Italie sur les masses du paysage, offraient un magnifique spectacle. Isabella se ranimait à respirer cet air pur et à regarder ce beau ciel. « S'il pouvait se justifier ! » murmurait-elle. « Si j'étais assez heureuse pour être injuste envers lui !... »

Mais bientôt à l'Italie succéda la France; le soleil se voila, l'air devint plus frais et le ciel plus gris.

« Eh quoi ! c'est là le pays de Paul? » disait Isabella, « j'y ai froid, mon frère. »

Antonio était devenu plus silencieux : la France lui rappelait de déchirants souvenirs. Lui qui n'avait consenti à ce voyage que pour ne rien refuser à sa sœur malade, il s'enflamma bientôt à l'idée de revoir les lieux où il avait un instant espéré, puis où il avait si cruellement souffert. Un attrait irrésistible dirigea d'abord ses pas vers Toulouse; là, au moins, il entendrait parler de Luiggina. Puis, à mesure qu'il approcha de ces lieux où tout lui rappelait son

amour et sa douleur, une pensée ardente s'empara de son esprit et le domina tout entier : la revoir, se montrer à elle couronné de sa brillante auréole de poëte! « Si je pouvais, » se disait-il, « faire passer dans son âme un regret, la récompense de mes travaux serait bien grande, et je bénirais Dieu de sa miséricorde. »

Bientôt Paris devint le but où se dirigeaient toutes les pensées d'Antonio. Le cœur d'Isabella battait à l'unisson du sien : Paul était à Paris, et elle voulait revoir Paul, puis mourir pour tout reproche. Enfin, sans s'être entendus, ils parlèrent de Paris comme du terme de leur voyage, cédant ainsi, d'un commun accord, à l'instinct qui les y attirait.

Ils voyageaient lentement et tristement.

« O mon frère! » dit un soir Isabella, « les jeunes filles qui n'ont plus de mère, les orphelins comme nous, Antonio, ne sont-ils pas tous marqués au front pour le malheur? Pendant toute ma courte vie, mon âme a été tremblante : Dieu n'avait pas laissé auprès d'elle assez d'êtres à aimer; elle a dû seule, sans

expérience, se choisir ses affections, et, je le crains bien, elle s'est trompée, mon frère. O regarde, Antonio, comme le ciel est sombre! Cette plaine qui se perd à l'horizon est d'une glaciale monotonie; ces arbres sont décolorés comme aux derniers jours de l'automne. Mon frère, la France me fait peur.

— Allons, enfant, » lui dit Antonio, « relève ta tête, essuie tes pleurs. Je ne sais, mais il me semble que, depuis quelques instants, mon sang circule plus librement, que l'air est moins épais. Je ne souffre plus; je pourrais presque croire que quelque chose qui a l'apparence d'un bonheur s'approche de moi. Vois cette lueur qui perce à travers les nuages, c'est un rayon de soleil qui vient à nous.

— Mon frère, quels sont ces bâtiments que j'aperçois à l'horizon, à moitié cachés par les arbres?

— C'est la petite ville de ***. Nous y coucherons ce soir. Regarde, Isabella, cette jolie maison blanche si bien entourée de lierre et de vignes, placée en dehors de la ville : c'est l'auberge. Je m'y suis arrêté lors de mon premier voyage en France; j'avais vingt

ans alors, et je croyais l'avenir si beau.... Ce paysage est joli, n'est-ce pas, ma sœur?

— Je le trouve bien triste, » répondit Isabella.

« Tu es fatiguée, ma pauvre amie, et tes souffrances assombrissent tes idées. Reprends courage; sous ce simple toit tu vas passer une nuit paisible, et demain, je l'espère, nous aurons un meilleur jour.

— Embrasse-moi, mon frère! » s'écria Isabella en serrant Antonio sur son cœur.

La voiture s'arrêtait devant la porte de l'hôtel. L'aubergiste s'avança.

« Si vous êtes très-nombreux, » dit-il aux voyageurs, « je ne puis vous recevoir chez moi; la maison est pleine de monde, et je ne puis disposer que d'un tout petit appartement.

— Je le prends, » répondit Antonio en aidant Isabella à descendre.

Une galerie étroite, semblable à un corridor extérieur, faisait circulairement le tour des bâtiments de l'auberge; les portes et fenêtres du premier étage s'ouvraient sur cette galerie. Antonio et Isabella la traversèrent et furent introduits dans une chambre située à l'extrémité de la maison. Isabella, encore enveloppée dans un large manteau de satin noir, s'assit près d'un feu de fagots; les boucles de ses cheveux, entièrement défrisées, descendaient droites et humides jusque sur sa poitrine. Les vieilles tapisseries ne se trouvaient éclairées que par les flammes du foyer. Isabella frissonnait à chaque craquement des meubles vermoulus.

« Jette-toi tout habillée sur ce lit en attendant que le souper soit servi, » lui dit Antonio; « tu es brisée de fatigue, ma pauvre enfant.

— Je le veux bien, mon frère; mais ne me quitte pas : je suis souffrante, et j'ai peur ce soir. »

Isabella se coucha, enveloppée dans sa pelisse, et Antonio s'assit à ses côtés, la main placée dans celle de sa sœur. Au bout de quelques minutes, les yeux

d'Isabella se fermèrent, celle de ses mains qui tenait la main de son frère s'entr'ouvrit; elle dormait. Antonio se pencha sur ce front de jeune fille, d'une blancheur éclatante, et y posa doucement ses lèvres.

« Dors tranquille, pauvre enfant; dors avant que de plus grands malheurs s'appesantissent sur toi. Qui sait de combien de larmes se mouilleront tes paupières dans ce pays que tu es venue chercher de si loin! Que ne puis-je donner mon cœur pour recevoir toutes les blessures destinées au tien! Je n'ai point de bonheur à offrir et à sacrifier pour obtenir ton bonheur; il ne me reste que ma vie dépouillée et aride: oh! si le ciel voulait la prendre en échange de la tienne! »

Antonio s'éloigna en faisant quelques pas dans la galerie, et il contempla le ciel chargé de nuages, qu'un éclair sillonnait de temps à autre.

« Pauvre monde! pauvre vie! » se disait-il, « le trouble, l'agitation partout, dans le ciel au-dessus de nos têtes comme dans nos cœurs si souvent bri-

sés. Toi qui as créé le monde et les hommes, toi qui as voulu la tempête partout, hors à l'ombre de tes ailes, fais-la-nous bien belle, la seconde vie qui doit consoler de la première. Que de larmes nous t'apporterons à sécher! de quel repos notre âme aura besoin après les fatigues du voyage! de quel amour il te faudra nous aimer après l'indifférence et l'oubli des liens brisés de la terre!... »

Tout à coup, Antonio s'arrête; un frisson parcourt tout ses membres; sa respiration devient oppressée. Une chambre ouverte est devant lui; il se penche, il regarde.... il s'élance....

Un cri s'échappe de sa poitrine.... un cri lui répond.

« Antonio!...

— Luiggina!... »

Tombé aux pieds de la comtesse d'Ermont, la tête appuyée sur ses genoux, serrant ses mains dans les siennes, les inondant de ses larmes,

Antonio oublie la terre entière. Aucune parole ne s'échappe de ses lèvres, aucune parole ne lui est adressée. C'est un délire, une ivresse, une extase ; c'est le bonheur enfin, un de ces bonheurs qui nous effleure de son aile une fois dans la vie! déjà.... déjà il s'envole, il s'éloigne ; car Antonio parle, il se souvient du passé, il pense à l'avenir, il songe au présent ; il retrouve des mots pour exprimer le bonheur et l'amour.... hélas! la vie recommence.

« C'est toi!... c'est toi, ô Luiggina, la bien-aimée de mon âme! souvenir adoré dont j'ai vécu dans la solitude! toi, que j'ai chantée et pleurée depuis le matin jusqu'au soir, et du soir au matin, ô ma Luiggina! »

Luiggina écoute avec ivresse. Cette voix qu'entend son oreille est semblable à celle qu'entendait son cœur ; elle croit rêver, elle rêve en effet. Aucune pensée ne s'arrête dans sa tête en feu ; elle regarde Antonio, et toute sa vie est dans son regard.

« O tu es belle! » reprend Antonio, « toujours

belle, plus encore qu'au jour où je te vis pour la première fois, car on dirait que maintenant tes yeux savent pleurer. Laisse-moi te contempler; laisse-moi m'abreuver de ton image pour qu'elle me suive partout en ce monde, pour que je la revoie après ma mort durant toute l'éternité! — Et pourtant.... pourtant ... » continua-t-il avec des larmes de désespoir, « ce n'est pas moi que tu as aimé!

— Et qui donc?... » s'écria Luiggina, frappée à ces paroles comme d'une commotion électrique. « Qui donc, mon Dieu?... »

Et son cœur, si longtemps comprimé, laisse enfin s'échapper le torrent de ses douleurs.

« A qui ai-je pensé à chaque seconde du jour et de la nuit, depuis que mon âme se connaît, si ce n'est à vous? Quel est le nom que mon cœur murmure sans cesse, soit dans la foule, soit dans la solitude, si ce n'est votre nom, Antonio! Quel est le souvenir qui me tient lieu du présent et de l'ave-

nir, si ce n'est le vôtre!... Mon Dieu! mon Dieu! l'ingrat n'avait rien deviné! »

Et Luiggina, fondant en larmes, cache sa figure dans ses mains.

« Luiggina! » s'écrie Antonio. « Parle encore! répète-moi que tu m'aimes.... ma tête s'égare...., tu me trompes.... ce n'est pas possible! Je fais un rêve dont le réveil me tuera. »

Fou d'amour et de bonheur, il attend, comme si sa vie allait dépendre du premier mot qu'il entendrait.

« Antonio!... je vous aime plus que le ciel ne permet d'aimer! »

Douleurs du passé, souffrances, regrets, larmes, tout est effacé, tout est oublié dans ce moment de suprême bonheur.

« Tu m'aimais, tu m'aimes encore! » reprend Antonio avec délire. Dans le trouble de son âme,

aucune autre pensée ne lui arrive. « Tu m'aimes!... » répète-t-il, en serrant Luiggina sur son cœur.

Mais elle se tait; froide, immobile, pâle de terreur, elle ne répond plus au cri d'amour d'Antonio. Ses yeux égarés s'arrêtent sur un homme debout à quelques pas devant elle, et qui, les bras croisés sur sa poitrine, les regarde en silence.

« Malheureuse! » murmure Luiggina en lâchant la main d'Antonio qu'elle tenait entre les siennes, « mon châtiment ne s'est pas fait attendre! »

Antonio Grimaldi et Georges d'Ermont sont en face l'un de l'autre. La haine étincelle dans leurs yeux, mais ils restent calmes en apparence.

« Antonio Grimaldi! » dit lentement le comte d'Ermont, « il y a trois ans, une nuit — la nuit de la mort de mon père — vous m'avez demandé mes armes, le lieu et l'heure. Aujourd'hui, je vous réponds : Mes armes, des pistolets; l'heure, cet instant même; le lieu, le jardin de cette maison.

— Oui ! » répond Antonio ; « entre vous et moi, Monsieur, c'est un combat à mort.

— Partons, » dit le comte, « la lune nous éclaire. Votre domestique et le mien seront nos témoins.

— Arrêtez ! » s'écrie Luiggina avec l'énergie du désespoir, et s'avançant vers son mari qu'elle saisit par le bras :

« Monsieur d'Ermont, » dit-elle, « de grâce, écoutez-moi ! Nous sommes vos deux victimes ; par vous, ma vie a été dépouillée de tout bonheur ; par vous, l'avenir de cet homme a été brisé.... vous avez déchiré son cœur. N'ajoutez pas de nouveaux malheurs à tous ces malheurs, un remords à tous ces remords.... ne prenez pas sa vie.

— Madame ! » répond froidement le comte, « vous ne parlez que de vos souffrances et des siennes ; vous oubliez que vous me les avez fait toutes partager. Vous ne parlez que d'une vie, et il y en a deux d'exposées.

— Non, Monsieur, non ! » s'écria Luiggina à travers ses sanglots ; « car Dieu bénit sans doute cet homme qui a tant souffert, et Dieu ne voudra pas que sa main se souille de sang !... »

Antonio écoutait en silence. Rien dans l'univers ne l'eût fait renoncer au combat ; mais il laissait les angoisses de Luiggina se prolonger, car chacune de ses paroles était une parole d'amour, chacune de ses larmes, une larme versée sur les dangers de son sort. Toute cette douleur était son bonheur, son triomphe ; il en était fier aux yeux de son rival.

« Partons, Monsieur ! je vous attends depuis longtemps ; » s'écrie Georges en se dégageant des mains de Luiggina. Mais elle tombe à genoux et s'attachant à son habit :

« Un instant encore, » dit-elle ; « Georges, je vous ai rendu malheureux ; je vous ai repoussé, j'ai été cruelle pour vous ! Eh bien, renoncez à ce combat ; soyez grand, soyez généreux.... et je vous aimerai ! Oui, je vous aimerai, je vous le jure !

— Ah!... vous l'aimez bien, Madame! » dit le comte à voix basse, en la repoussant avec une rage contenue.

— Relevez-vous, Luiggina! » dit Antonio. « Ne profanez pas notre amour par un blasphème; laissez-le pur de toute souillure. A moi seul votre cœur dans l'avenir comme dans le passé, n'est-ce pas, Luiggina?

— Marchez donc, Monsieur! » s'écrie le comte hors de lui, « les lâches seuls retardent un combat.

— Allons, Monsieur! » répond Antonio; « préparez les armes.... et tâchez de vous venger, car mon triomphe est beau, et mon bonheur bien grand. »

XXI

Luiggina reste seule; son sang ne circule plus, elle est anéantie; mais bientôt, le vent qui pénètre par la fenêtre ouverte vient frapper son front, et rappelle la pensée dans sa tête engourdie. — Elle se traîne jusqu'à la porte; elle veut marcher, courir, les rejoindre : ses jambes fléchissent, elle ne peut faire un pas. Elle veut appeler, crier : sa voix s'arrête dans son gosier.

« Restons à genoux, » murmure-t-elle, « à genoux devant Dieu ! le secours maintenant ne peut venir que de lui. »

Alors, elle lève vers le ciel son visage baigné de larmes. — C'est son regard qui prie, car aucune parole n'est possible, aucune prière ne peut s'adresser à Dieu pour les chances d'un combat entre l'homme auquel elle est unie et l'homme qu'elle

aime. Mais toutes les douleurs ont leur écho dans le ciel, et Luiggina pleure, joint les mains, et envoie toute son âme aux pieds de Dieu. Les minutes s'écoulent comme des siècles. Elle frissonne au moindre bruit qui frappe l'air, au murmure d'un arbre qui s'incline sous le vent, au craquement d'une boiserie. Elle voudrait connaître son sort, être aux prises avec lui pour n'avoir plus qu'un cri à jeter, et mourir! Puis, au moindre son, au seul bruit d'un pas, elle recule avec horreur devant la certitude de son désespoir, et les mains jointes, elle crie: « Pas encore, mon Dieu!... pas encore! « Le silence et la tranquillité de la nuit font mal à son âme bouleversée; elle ne comprend pas que son immense malheur ne trouble pas l'univers comme son cœur. Elle presse son front de ses mains brûlantes; elle cherche à rappeler ses idées. « Ai-je bien dit tout ce qu'il y avait à dire? » se demande-t-elle en frémissant; « peut-être n'ai-je pas assez prié.... peut-être est-il temps encore! » Elle se relève, elle fait quelques pas; elle retombe. Il lui semble qu'elle pousse des cris affreux, mais ils restent étouffés dans sa poitrine. Personne ne vient; la nuit, le calme, le silence sont inexorables. — Son agonie

devient trop longue. Elle n'a plus de larmes, elle n'a plus de prières. Par instinct, elle reste à genoux, mais c'est une masse inerte que n'anime plus aucune pensée.—Elle ne sent pas deux bras qui s'attachent à son cou, des lèvres qui se posent sur son front, tandis qu'une voix douce et tremblante répète à plusieurs reprises le nom de Luiggina.

« Qu'as-tu, mon Dieu, qu'as-tu? est-ce ainsi que je devais te revoir, ma sœur, mon amie! » disait Isabella en serrant la comtesse d'Ermont sur son cœur.

Luiggina pousse un cri, saisit Isabella dans ses bras et la couvre de baisers et de larmes. Elle a la voix et les traits de son frère; Luiggina la regarde, l'écoute, et la vie lui revient par cette émotion nouvelle.

« Que mon frère sera content de te revoir, » reprend Isabella, « mon pauvre frère qui t'aime tant! Mais éloigne-toi de cette fenêtre : le vent est glacé, et tu souffres. Oh! l'on m'avait bien dit que ton mari était méchant, qu'il te rendrait malheureuse.... Eh

bien, nous pleurerons ensemble, car je souffre aussi. Mon Dieu! ne me regarde pas ainsi, tu me fais peur.

— Isabella, » s'écrie la comtesse d'Ermont, « à genoux, et prie Dieu!

— Prier.... et pour qui?

— Pour.... pour un homme qui va mourir, » répond la comtesse en forçant Isabella à s'agenouiller près d'elle.

« Antonio! Où est mon frère? où est Antonio? Je veux voir mon frère. »

Et Isabella veut s'élancer dans la galerie.

« Reste ici et prie, te dis-je, » répète Luiggina en la retenant dans ses bras.

« Non, je ne resterai pas qu'Antonio ne soit près de moi. Antonio, où es-tu? »

Dans ce moment, les murs de la maison retentissent de la détonation d'une arme à feu. Le vent emporte un nuage de fumée qui tourbillonne au-dessus de la cime des arbres; les habitants de l'hôtel se montrent aux fenêtres et sur les portes. On parle, on court, puis chacun s'éloigne, le bruit diminue, et tout retombe dans le silence et dans l'obscurité.

Isabella est restée immobile, glacée, le regard fixe; ses jambes fléchissent lentement : elle tombe à genoux, sans résister davantage. Luiggina n'a pas fait un mouvement; le coup de pistolet a suspendu sa vie où il l'avait surprise. Ces deux femmes, sans larmes, sans cris, attendent : c'est une horrible agonie.

Enfin, un pas d'homme, un pas lent et lourd, se fait entendre dans la galerie qui conduit à leur chambre.

Un des deux combattants revient.

Mais la lune se voile de nuages. L'obscurité est si grande que ce pas approche, approche encore, ar-

rive auprès des deux femmes sans que leurs yeux puissent distinguer aucune forme humaine.

Une main se pose sur l'épaule de Luiggina.

« Levez-vous, madame, et partons, » dit Georges dont la voix retentit comme un glas funèbre.

Luiggina l'entend et tombe sans connaissance.

Isabella fait retentir les airs de ses cris douloureux. « Mon frère! qu'avez-vous fait de mon frère? » Et personne ne répondant : « On a tué Antonio, » dit-elle, « Antonio qui n'a jamais fait de mal à personne! O mon frère, tu n'as donc passé sur la terre que pour pleurer et souffrir! Il faut me tuer aussi, car je n'ai plus de père, je n'ai plus de mère, et l'on a assassiné mon frère. Hélas! je suis seule au monde.

— M'oubliez-vous, Isabella? » dit Paul en prenant la main de la jeune fille et en l'attirant dans ses bras. « Écoutez-moi, pauvre enfant, tâchez, tâchez de m'entendre : je suis arrivé trop tard pour prévenir

ce fatal combat, mais j'ai pu encore serrer la main d'Antonio. Il vous a confiée à moi; je lui ai juré, du fond de mon âme, de vous protéger et de vous aimer. Isabella, il faut vivre : votre frère vous le demande, je vous en supplie à genoux; cette infortunée étendue à vos pieds a besoin de vous, Isabella; vous pleurerez avec votre sœur. »

On apporta des flambeaux, et la comtesse d'Ermont fut couchée sur un canapé. Elle fit un léger mouvement, et ses paupières essayèrent de s'entr'ouvrir. Isabella, à genoux près d'elle, pleurait, la tête cachée dans les plis de la robe de Luiggina. Georges, debout, regardait sa femme d'un œil morne et sombre : c'était la fixité du désespoir.

Luiggina s'éveille. Elle pleure par instinct, car aucun souvenir ne réunit ses pensées; elle regarde autour d'elle, s'étonne de la douleur qui l'environne. Au moment où ses yeux rencontrent ceux de Georges, elle pousse un cri affreux et se cache le visage avec effroi.

« Il faut partir à l'instant même, Madame! » dit

Georges; et sa main s'approche de Luiggina pour la soulever du canapé.

« Ne me touchez pas, Monsieur! » s'écrie-t-elle, « ne me touchez pas.... je marcherai seule. Où faut-il aller? »

Avant que la nouvelle de ce fatal événement se fût répandue au dehors, le comte et la comtesse d'Ermont montèrent en voiture. Les chevaux partirent au grand galop, et le bruit des roues retentit longuement sur les pavés de la route.

Isabella est restée seule avec Paul.

« Hélas! » dit-elle, « il y a quelques heures, Antonio de loin regardait cette maison; il disait qu'il y serait heureux, que la nuit serait paisible, que le jour de demain serait bien beau....

— Beau, en effet, » répondit Paul, « car c'est pour lui le jour éternel! Luiggina vous dira, Isabella, que les plus malheureux ne sont pas ceux qui meurent. »

Puis, s'agenouillant devant le fauteuil sur lequel était assise la jeune fille :

« Isabella, » dit-il, « j'ai eu bien des torts envers vous, je vous ai fait souffrir; je suis coupable, mais mon cœur fut plus égaré que corrompu. Cette nuit, fatale pour tous, est un grand enseignement de Dieu; il n'est pas perdu pour moi. J'ai fait un serment sacré à Antonio mourant : lui dans le ciel et vous sur la terre, vous verrez si je sais le tenir. »

Isabella laissa tomber ses deux bras autour du cou de Paul et pleura longtemps, la tête penchée sur son épaule.

XXII

La voiture qui emmenait Georges et Luiggina roulait rapidement, et les heures se succédaient sans que ni l'un ni l'autre fît un mouvement ou prononçât une parole. Un domestique, de temps à autre, entr'ouvrait la portière pour prendre les ordres du comte d'Ermont. « Marchez toujours, » répondait Georges, et la voiture reprenait sa course rapide.

Après une route dont le supplice n'a pas d'égal sur la terre, Georges et Luiggina, pâles, glacés, appuyés aux angles opposés de la voiture, ne se trouvaient plus qu'à peu de distance de Northal. La lune brillait dans tout son éclat, le feuillage des bois s'argentait de ses rayons; tout était beau, calme et tranquille. Chaque objet, frappant les regards de Georges, était un objet connu; un souvenir d'enfance ou de jeunesse se rattachait à chaque buisson de la route, à chaque arbre qu'entourait le lierre. Mais le vieux

domaine de ses pères passait devant les yeux de Georges sans attirer son attention, sans éveiller une émotion; il regardait sans voir. Enfin, la route fait un détour, et, à l'extrémité de la vaste prairie, on va entrevoir le château de Northal et ses tours crénelées. Encore quelques instants, et le voilà qui se dessine au milieu des ombres de la nuit....

Le château, depuis sa base jusqu'aux dernières découpures de l'architecture des toits, est illuminé; des chiffres de feu se lisent sur le fronton : les noms de Georges et de Luiggina sont entrelacés. A travers les carreaux des fenêtres on aperçoit les salons éblouissants de lumière. Georges et Luiggina tressaillent, un sentiment d'horreur se peint sur leurs traits contractés; une sueur froide inonde le front de Luiggina. Elle baisse rapidement son voile; elle s'enveloppe dans son manteau, elle ferme les yeux. La voiture vole, les chevaux sont lancés au grand galop; à chaque seconde la distance diminue. La musique devient plus distincte, l'illumination plus brillante; on entend le murmure des voix.

Enfin, la voiture s'arrête; la portière s'ouvre, il

faut descendre. Luiggina retrouve la force de se soutenir pour éviter la main qui s'avance vers elle; elle s'en détourne avec horreur. Cette main sanglante, cette main homicide ne touchera plus la sienne, son contact la ferait mourir.

Sur le perron, au milieu de la foule, apparaît une calme et riante figure, dont le regard ému se dirige vers Georges : c'est l'abbé Jacques, revêtu de ses plus beaux habits. Le bonheur brille sur son front. Il tend à Georges ses mains tremblantes et fait signe qu'il veut parler.

« Mon enfant, » dit-il, « si j'étais seul à te recevoir ici, je te serrerais sur mon cœur et tout serait dit : les émotions vives se taisent, et le bonheur est silencieux; mais, interprète des sentiments de tes amis politiques et des habitants de tes domaines, qui ont voulu se réunir pour fêter ton retour, je dois parler pour tous, et je parle avec joie. C'est un beau jour, parmi les derniers jours d'un vieillard, que celui où il reçoit la douce mission de féliciter, d'accueillir son enfant revenant au foyer de ses pères. Georges, tu as noblement servi la cause de ton pays,

tu as dignement soutenu le nom de tes ancêtres. Poursuis ta route glorieuse; qu'elle s'achève pour toi comme elle a commencé, avec bonheur et succès. Le monde te donne ses applaudissements, l'heureux coin de terre qui te vit naître te montre son orgueil et son amour; chacun te félicite, et moi, vieux prêtre, qui sais peu de chose des choses de la terre, je viens te donner le seul trésor que je possède : ma bénédiction. Sois béni, ô mon cher Georges. »

A ces simples paroles de frère Jacques succèdent les hourras des paysans, et le cri de « Vive le comte d'Ermont! » retentit trois fois dans les airs. Les bouquets sont donnés; ils s'effeuillent, et forment sous les pas de Georges et de Luiggina un tapis de fleurs. La foule s'entr'ouvre pour leur laisser un libre passage. Georges s'avance; Luiggina restait comme une statue là où on l'avait arrêtée.

« Marchez, Madame, » lui dit le comte d'Ermont bas à l'oreille, « marchez. »

A cette voix, elle tressaille, et ses pieds se posent l'un devant l'autre. Au milieu de ces salons

rayonnants de lumière, Luiggina, enveloppée de son manteau et de son voile, traverse la foule, passant silencieusement comme une ombre.

Du moment que les regards ont pu se fixer sur lui, Georges a relevé la tête; dégageant son front de ses épais cheveux, il le montre calme et serein; il parle, il salue, il remercie. Ses yeux ont un éclat inaccoutumé, ses joues se sont couvertes de vives couleurs; son rire est un peu bruyant peut-être, mais on trouve si simple qu'il soit heureux! Il excuse la comtesse d'Ermont, que la fatigue du voyage a, dit-il, rendue malade, et la suit jusqu'à son appartement.

Quand ils sont seuls, en face l'un de l'autre, Georges s'arrête, considère cette femme restée debout comme un spectre devant lui. Le voile qui dérobait ses traits est tombé, et Georges voit un visage défait comme ceux qui reposent déjà dans la tombe, un regard qui s'arrête sur lui avec l'immobilité de la mort et une bouche décolorée qui semble prononcer tout bas quelques sons formant alternativement, à l'imagination effrayée de Georges, le nom d'Antonio

et le mot de meurtrier. Il recule, descend rapidement l'escalier et se précipite dans le salon.

Frère Jacques l'attendait; c'est appuyé sur son bras qu'il fait le tour de la salle. Jamais la douce figure de l'abbé ne fut si radieuse.

« C'est la première et la dernière fête de ce monde à laquelle j'assiste, » disait-il doucement; « mais aujourd'hui, à côté de mon enfant, je vole à ma destinée quelques instants de bonheur, quelques minutes d'orgueil et de vanité que je place sur ta tête, mon cher Georges. Je suis fier de toi, et je n'ai pu me refuser la joie d'être témoin de ton triomphe. Voilà un beau jour pour le vieux château de Northal; vois comme il s'est couronné de feu, comme il porte haut dans les airs les chiffres de ton nom! »

Georges essaye de sourire; il serre toutes les mains qui se tendent vers lui, il balbutie des remercîments; puis, après bien des toasts en son honneur, bien des vivats souvent répétés, il demande la permission de se retirer. Un long hourra retentit

encore à ses oreilles comme il monte les marches de l'escalier.

« C'est un grand orateur, » se disait-on dans la foule; « un magnifique talent, plein de verve et d'énergie. — Il est heureux en tout ce Georges d'Ermont. — Sa femme est admirablement belle. — Il possède une fortune comme il y en a bien peu maintenant en France. — Il y joint un beau nom. Les comtes d'Ermont existaient en 1515, sous François Ier. — Il se présente comme candidat dans un département divisé par mille nuances d'opinion; elles se mettent d'accord pour le porter à la députation : il est nommé à une immense majorité. — Il obtient une superbe ambassade, Dieu sait où il s'arrêtera! on lui donnera sûrement un portefeuille à son retour. — Ah! c'est un homme à qui tout réussit. »

En ce moment, un coup de feu se fit entendre.

« Qu'est-ce ceci? » se demanda-t-on dans la foule.

— Peut-être quelque tirailleur de la soirée qui décharge son fusil avant de rentrer au logis. »

Et les conversations reprirent.

Luiggina était seule dans sa chambre. Elle avait éloigné ses femmes, et, la tête appuyée sur sa main, sans verser une larme, sans avoir une pensée, elle demeurait comme engourdie du coup qui l'avait frappée. Elle n'était pas encore arrivée à la crise la plus douloureuse d'un grand malheur, le moment où l'on commence à vivre et à sentir. Elle en était à cette heure presque consolatrice où l'on croit que l'on va mourir de sa douleur : dernière et chère illusion, parmi toutes les illusions de ce monde, que Dieu nous enleva dans un moment où il voulut nous punir.

Dans le morne silence qui entourait Luiggina, la détonation a retenti distincte et sonore. La comtesse d'Ermont s'est élancée de son fauteuil; elle croit avoir reculé d'un jour dans la vie.... un horrible souvenir reprend la réalité du présent....

« Antonio! » s'écrie-t-elle avec un cri perçant.

Ce cri était un dernier, un effroyable châtiment.

Georges baigné dans son sang, Georges, dans les convulsions de l'agonie, n'arrachait encore à Luiggina que le nom d'Antonio.

Quelques minutes après, l'abbé entra dans la chambre de la comtesse d'Ermont. Il s'avance lentement; un siècle semble, en quelques secondes, avoir passé sur cette pâle figure. De la main, il montre la porte, et fait signe qu'on le suive. Luiggina obéit machinalement.

Ils traversent un salon, une antichambre; la foule des domestiques et des étrangers s'entr'ouvre et se tait en présence de Luiggina. Sa figure, qu'on voit pour la première fois, frappe de pitié et d'attendrissement : « Pauvre femme! » murmure-t-on de tous côtés. Ainsi, on donne encore à Georges cette douleur qui ne lui appartient pas.

La porte d'une chambre s'est ouverte et refermée. L'abbé et Luiggina se trouvent seuls en présence du comte d'Ermont étendu sur son lit. — Georges tourne vers sa femme un regard éteint et suppliant.

« Luiggina, » dit-il, « pardon! Jeune comme

lui, malheureux comme *lui*, frappé comme *lui*, je meurs! Luiggina.... pardon! »

La comtesse d'Ermont, debout devant le lit, les yeux tournés du côté de Georges mais non fixés sur lui, plus pâle encore que le mourant, demeure immobile et silencieuse.

« Pardon, Luiggina! » répète Georges avec effort; et lui tendant la main : « Si cette main l'a tué, elle m'a frappé aussi; dans cet instant suprême, en signe de pardon, prenez-la, Luiggina!... »

Luiggina ne fit pas un mouvement. Ses yeux ne voyaient pas, ses oreilles n'entendaient pas, son esprit ne comprenait pas.

« C'est horrible!... » murmura l'abbé, et saisissant le bras de Mme d'Ermont, il cria à cette statue de marbre : « Au nom de Dieu, Madame, pardonnez à cet homme qui se meurt! »

Et il l'attira vers Georges.

Luiggina céda comme une masse inerte à l'impul-

sion qui lui était donnée; mais, quand la main de frère Jacques se retira, son corps, laissé à lui-même, revint à sa première attitude.

L'abbé la regarda et comprit.

« Georges, » s'écria-t-il, « ce n'est pas là nne femme inexorable, c'est une infortunée dont la raison est absente, dont les facultés sont suspendues.... Tout à l'heure, peut-être, elle pleurera et pardonnera.

— Il sera trop tard, » murmura Georges. « Hélas! toujours et partout, l'irréparable..., l'irréparable!

— Irréparable sur la terre, mais non pas dans le ciel! » reprit l'abbé en se penchant vers le mourant : « Pauvre et coupable enfant, le Seigneur a compté tes peines et tes remords; accepte cette dernière douleur comme une dernière expiation, et jette-toi avec confiance dans les bras de Dieu qui t'absout par ma voix.... »

A ces paroles du prêtre, Georges parut se ranimer, ses lèvres s'entr'ouvrirent comme pour prononcer

quelques mots, peut-être une prière. De sa main défaillante, il saisit le crucifix que lui présentait frère Jacques — puis il retomba, épuisé de cet effort suprême, et il expira.

L'abbé pria longtemps.

« Mon Dieu, dit-il enfin, que ta volonté soit faite ! tes décrets sont impénétrables ; adorons sans comprendre, souffrons sans murmurer. Ta grande intelligence a créé la nôtre étroite et bornée : acceptons, le front dans la poussière, l'aveuglement, l'ignorance, et les grands mystères de ta volonté. Moi, ton serviteur, homme faible et malade, brisé dès mes premiers pas dans la vie, moi, qui n'en ai suivi que péniblement et lentement un des plus arides sentiers, j'arrive seul au terme du pèlerinage; je survis à la jeunesse et à la force. Cette main débile descend, l'un après l'autre dans la tombe, les chefs de ma famille, et ma tête, blanchie par les souffrances et les années, s'incline sur les sépulcres des heureux de ce monde.

« Adieu, Northal! adieu, mon pays; adieu, vieux

château qui m'a donné toutes les joies et toutes les douleurs de mon existence! Adieu, mon pauvre Georges, premier-né de mon frère! que les autres te jugent et te blâment; le cœur de frère Jacques ne peut, sur ton corps inanimé, que prononcer une bénédiction. Que le ciel te soit plus doux que la terre, et que Dieu, qui dans sa balance éternelle a pesé tes fautes et tes douleurs, te pardonne et t'accueille! Une fois encore je creuserai la terre, pour te déposer dans ta dernière demeure; puis j'irai, seul et désolé, m'enfermer dans le cloître dont les portes ne se rouvriront plus pour moi. »

Et l'abbé, s'inclinant sur le corps de Georges, posa ses lèvres sur le front glacé du jeune homme.

XXIII

Le comte Georges d'Ermont fut enterré dans le caveau des seigneurs de Northal, auprès du corps de son père.

Frère Jacques retourna dans son cloître où le monde l'oublia.

Northal, de temps à autre, fut habité par le comte et la comtesse Paul d'Ermont.

Florence réclama les cendres du poëte Antonio Grimaldi. Elles furent déposées dans le cimetière de ***, près du couvent de ce nom.

Dans ce couvent, à l'expiration de son deuil, Luiggina se fit religieuse.

FIN DE LUIGGINA.

UNE VIE HEUREUSE.

Les âmes froides n'ont que de la mémoire, les âmes tendres ont des souvenirs ; pour elles le passé n'est pas mort, — il n'est qu'absent.

ANONYME.

UNE VIE HEUREUSE.

Approchez mon grand fauteuil de ce feu, mes chers enfants. — Comme la nuit est froide, et comme le vent gémit dans les arbres du parc! Mettons-nous tout près les uns des autres, moins pour nous réchauffer que pour être sûrs que nous sommes tous là : quand le cœur est content, on grelotte un peu moins. Ce château est bien grand, n'est-ce pas, le soir, l'hiver surtout? Cette lampe n'éclaire que le cercle que nous formons, et c'est presque un voyage que de traverser ce salon.

Qu'allons-nous faire, mes amis? Être triste des

choses tristes, c'est une des conditions de la vie; mais être triste parce que l'on ne fait rien, c'est un tort : c'est voler au malheur réel la sympathie qui lui revient, et il y a tant de souffrances dans ce monde! O mes chères filles, souriez quand vous ne pleurez pas! c'est être sage que d'être heureux quand Dieu laisse dans notre vie des places vides dont l'emploi nous appartient. — Oh! je vous entends, mes enfants! Vous voulez que je vous conte quelques vieilles histoires du temps passé, de mon temps à moi. Vous avez raison; j'ai vu bien des choses, j'ai entendu bien des paroles depuis que je suis dans ce monde, et tant que je serai là, au coin du feu, au milieu de vous, faites-moi parler, car le temps approche où je me tairai pour toujours. — Eh bien, voyons! Quel souvenir vais-je aller chercher, là-bas, dans mon jeune temps? quel ami vais-je réveiller pour le revoir encore? car mes amis à moi, ils dorment tous! — O mes enfants, ne m'embrassez pas si fort! il n'en faut pas tant pour essuyer cette larme qui allait couler.... Voilà que je me suis attendrie, et il ne me revient plus à la mémoire qu'une triste, qu'une lamentable histoire qui s'est passée ici même

dans ce château. Je ne vous l'ai pas encore contée parce que je pleure en y songeant; et cependant, ce fut une vie heureuse que celle dont je vais vous parler.

Ce château ne m'a pas toujours appartenu. Si Dieu n'avait pas tranché des existences plus jeunes que la mienne, je ne serais pas ici, en dame châtelaine, à recevoir tous mes enfants. Mais la jeunesse est une espérance et non une certitude. Dieu ne veut pas qu'il n'y ait au ciel que des âmes qui aient souffert : il en appelle de jeunes qui sont encore à leur premier sourire; il y a des vies qui n'ont pas d'automne et qui tombent en fleurs. — Mon sort vaut-il mieux parce que mes cheveux sont blancs?... Chers enfants, pardon! Je suis heureuse de vivre.

Ce château appartenait à ma tante, la marquise d'Érigny. Elle avait un fils qui était à l'armée, et une fille qui vivait auprès d'elle. Cette jeune fille était à peu près de mon âge. A l'époque dont je parle, j'avais dix-neuf ans, — ton âge, ma petite-fille. — On dit que tu me ressembles; c'est moi qui

t'ai donné tes jolis cheveux blonds, le regard rêveur de tes yeux bleus et ta taille élancée. Mais, comme toi, mon enfant, je ne grandissais pas au milieu de ma famille, à l'abri sous le toit d'un château dont les vieilles murailles semblent défier l'orage d'atteindre ceux qui reposent dans son enceinte. J'étais pauvre et je fus bientôt orpheline. Alors je sus que ma tante, que je n'avais jamais vue, allait venir me chercher et m'emmènerait avec elle ici, auprès de ma cousine.

Un jour donc, après avoir bien pleuré en regardant les croix de bois du cimetière du village, je montai dans le carrosse de ma tante et je partis avec elle. Le commencement du voyage fut silencieux; ma tante était froide et réservée, et cependant cette froideur ne blessait pas mon cœur : c'était un silence plutôt qu'une insensibilité; ma tante se taisait et voilà tout. Il était impossible, en la regardant, de supposer qu'elle ne sentît pas. — Ma mère m'avait souvent parlé de sa sœur comme d'une personne à laquelle tous les bonheurs avaient été prodigués; et, dans mon ignorance de toutes choses, je fus surprise en observant ma tante, car j'avais

cru qu'une personne heureuse était une personne gaie.

Ma tante était assise dans le fond de la voiture, j'étais en face d'elle sur le devant; je pus à loisir l'examiner. Son front était pâle, ses cheveux étaient encore noirs, mais mélangés de reflets blancs qui en adoucissaient la teinte; c'était absolument comme lorsqu'un rayon de la lune se joue sur une feuille d'arbre : sa couleur reste la même, seulement elle paraît argentée. Le regard de ma tante était muet, il ne laissait rien deviner de ses pensées; mais cette absence d'expression, ce silence de son visage lui donnait l'air triste, et, en définitive, c'était par le mot de *tristesse* qu'on eût exprimé sa physionomie Elle était grande et droite, et cependant il y avait de la faiblesse dans cette roideur-là; c'était quelqu'un qui s'était redressé plutôt que quelqu'un qui n'avait pas ployé; ma tante me paraissait distraite, si par distraite on veut dire que son esprit n'était guère présent à ce qui se passait autour d'elle; mais je rendrais mieux mon impression en disant que ma tante était attentive à quelque chose que je ne voyais

pas, à quelque chose que j'ignorais. Bientôt je m'aperçus que, si elle ne parlait jamais la première, cependant elle me répondait facilement; elle avait une bonté qui ne venait pas me chercher, mais que je trouvais quand je voulais, et, avant la fin du voyage, je lui avais adressé bien des questions.

« Ma tante, votre château est beau, n'est-ce pas?

— Oui, très-beau, mon enfant.

— Et bien vieux?

— Presque en ruine. Il a quatre tours avec des créneaux et de larges fossés remplis d'eau.

— Et le pays qui l'environne est pittoresque?

— C'est une forêt, et plus loin, il y a des landes et de vastes bruyères.

— Vous êtes très-riche, n'est-ce pas, ma tante?

— Oui, très-riche, ma chère. »

La manière dont cette réponse fut faite me frappa : il y régnait un tel détachement de toutes les choses de ce monde, qu'il me sembla avoir entendu l'aveu d'une immense pauvreté.

Je me mis à songer à ma mère qui, ayant épousé un cadet de famille, avait vécu au milieu des privations. Mes yeux se mouillèrent de larmes. Ma tante me regarda, et son regard était plein de charme quand il semblait faire attention.

« Qu'as-tu ? » me dit-elle.

Je répondis : « Je pense à ma mère qui est morte.

— Mourir n'est pas le plus grand des malheurs ! » murmura ma tante. — Ce jour-là nous ne causâmes pas davantage.

Le lendemain je repris : « Vous avez un fils, n'est-ce pas ? mon cousin, que l'on m'apprenait à aimer comme un frère.

— Oui, j'ai un fils; il est jeune, beau, brave. C'est mon orgueil et mon bonheur! » Et un éclair, qui ressemblait à de la joie, illumina un instant le pâle visage de ma tante.

« Et votre fille, ma cousine Hélène?

— Hélène! » répéta la marquise d'Érigny; mais elle n'ajouta rien, et je ne pus me rendre compte de l'expression avec laquelle ce mot avait été prononcé. Ma tante était redevenue elle-même, c'est-à-dire qu'elle était calme.... ou triste.

« Hélène?... » repris-je. — Ma tante tressaillit de nouveau, et je vis qu'elle se préparait à me répondre comme on s'apprête à subir une douleur. J'ajoutai timidement : « Vais-je la voir?

— Oui, » répondit-elle. Un soupir s'échappa de ses lèvres; ses yeux me parurent s'humecter d'une larme, que cependant je ne vis pas couler.

« Tu aimeras Hélène, n'est-ce pas? » me dit ma tante.

Je me jetai sur sa main et la portant à mes lèvres : « Oh ! oui, de toute mon âme ! » m'écriai-je. Il me semblait qu'on venait de me dire qu'il y avait là un malheur à consoler.

Cependant tout cela était vague, insaisissable; peut-être mon imagination seule avait-elle fait tous les frais de la souffrance cachée que je croyais entrevoir. Du reste, nous touchions au terme du voyage; j'allais voir Hélène, et mes doutes s'éclairciraient.

Notre lourd carrosse entra enfin dans la longue avenue de ce château; nous passâmes le pont-levis, et la voiture roula dans la cour. On n'avait pas encore ouvert la portière, qu'une voix jeune et émue s'était écriée : « Ma mère, ma bonne mère! » Puis une jeune fille, se précipitant sur le marche-pied de la voiture qu'on venait de baisser, s'y agenouilla et baisa avec ardeur les mains de ma tante. Au bout d'une seconde, elle releva la tête et regarda sa mère.... O mes enfants, comment vous peindre Hélène ? Hélène, mon amie, ma sœur ! Hélène, telle que je la vis pour la première fois ! — Ses grands yeux noirs rayonnaient de bonheur; ses cheveux

bruns et soyeux étaient rejetés en arrière et laissaient voir un front blanc et pur, dont on aurait pu compter toutes les veines; sa taille élancée et flexible s'inclinait gracieusement. Elle souriait et pleurait à la fois; ses mains tremblaient en serrant celles de ma tante, sa respiration agitée soulevait sa poitrine; enfin, l'âme ébranlait le corps, au point qu'on eût dit qu'il allait se briser sous le poids de cette émotion.

« Calme-toi, mon enfant; » lui dit ma tante en la pressant sur son cœur, et en l'y gardant comme un enfant que l'on berce, quand on veut que le sommeil succède à ses cris.

« Oh! ma mère, je suis si heureuse! » murmura Hélène. « Voir revenir ceux qui sont partis, de quelle émotion cela remplit le cœur! Attendre et voir cesser l'attente.... ma mère, ma mère adorée! quel bonheur! »

La marquise d'Érigny entraîna sa fille dans le salon, je l'y suivis; et comme l'émotion d'Hélène ne se calmait pas :

« Avez-vous donc été inquiète de votre mère ? » lui dis-je doucement.

Hélène se retourna vivement, et fixant sur moi un regard indéfinissable :

« Inquiète ? » répéta-t-elle ; « oh ! non, je n'ai pas été inquiète.... que pouvait-il arriver à ma mère ? Je l'aime trop pour qu'il lui survienne aucun mal.

— Hélas ! » lui répondis-je, « l'affection n'éloigne pas le malheur.... ma mère est morte !

— Morte ! » répéta la jeune fille en pâlissant ; puis elle passa la main sur son front et ajouta : « Oh ! je ne comprends pas cela.... je ne veux pas le croire !

— N'attristez pas Hélène, » me dit doucement ma tante ; et la mère et la fille s'embrassèrent encore. Quand ma cousine releva sa jolie tête, ses traits avaient repris une expression radieuse de joie et de sérénité. Ma tante cependant la suivait des yeux avec inquiétude, et son regard était empreint d'une

profonde tristesse. Qu'y avait-il donc? Hélène était si belle, si jeune, si évidemment heureuse! — A force d'observer ma nouvelle amie, je finis par voir qu'elle était bien pâle, et sa taille, bien frêle. Elle devait l'appareuce de bonne santé qu'on remarquait en elle à l'animation de ses traits, à l'éclat de ses yeux; jamais je n'avais vu un regard semblable au sien. Peut-être ma tante croyait-elle apercevoir en sa fille le germe de quelque maladie fatale; peut-être était-ce l'inquiétude qui la rendait si triste. Nous soupâmes, puis nous vînmes nous asseoir toutes les trois dans ce même salon, à cette même place. — Oh! qu'il y a longtemps de cela, mes chers enfants!

« Quand quitteras-tu cette robe noire? elle me fait mal, » me dit Hélène en détournant la tête, comme pour éviter de voir les vêtements de deuil que je portais.

Je pleurai pour toute réponse; ma cousine se jeta brusquement à mon cou.

« Ne pleure pas! ne pleure pas, je t'en conjure! »

s'écria-t-elle ; » tu me fais mal.... qu'as-tu, mon Dieu ! qu'as-tu ?

— Tu le sais bien, Hélène, » lui répondis-je ; « en te voyant près de ta mère, le souvenir de ma mère morte me fait pleurer.

— Mourir ! » s'écria-t-elle, « mais c'est se quitter pour se retrouver un jour avec plus de certitude encore que ceux qui se séparent avec l'espoir de se revoir sur cette terre.... Oh ! le ciel doit être bien beau ! Essuie tes larmes, Jeanne !

— Je ne suis pas heureuse comme toi, je suis seule au monde.

— Et nous ? et nous donc ?

— Sais-je si vous m'aimerez ? vous ne me connaissez pas encore.

— Tu doutes de notre affection, tu doutes de nos cœurs ! tu es entrée ici en pleurant, et tu demandes si l'on t'aimera ! Quelles étranges pen-

sées sont les tiennes! Où as-tu rêvé tout le mal que tu dis? où as-tu vécu, ma sœur? Il n'est pas possible que celui qui a besoin d'ami ne trouve pas un ami, que celui qui a besoin de soutien ne rencontre pas un soutien. Dieu ne nous a pas créés pour être malheureux. Jeanne, ne parle donc plus ainsi! »

A mon tour, je regardai Hélène avec étonnement, et je fus au moment de lui dire aussi : Où as-tu rêvé tout le bien que tu penses? — Je répondis tristement :

« Je suis sans fortune et destinée à être à charge aux autres.

— N'achève pas! » s'écria ma cousine. « Ceux qui sont riches ne le sont-ils pas pour partager avec ceux qui n'ont rien? Nous dormirons toutes les deux sous le toit de ce château, et je ne sais plus à qui il appartient. Oh! Jeanne, je voulais t'aimer : si tu parles ainsi, je ne le pourrai pas, car toutes tes paroles me font mal; je n'ai jamais rien entendu de pareil! elles sont le contraire de la musique que j'aime. »

Puis Hélène, devenue rêveuse, s'éloigna de moi et alla s'asseoir tristement auprès de sa mère.

« Qu'as-tu fait en mon absence? » lui dit ma tante, pour changer la direction des idées de sa fille.

« Mère, » répondit Hélène, « je me suis promenée dans la forêt. Il faisait beau, bien beau! J'ai regardé les rochers, les grands arbres; j'ai regardé les fleurs, puis je me suis assise auprès de cette fenêtre, du côté de l'avenue.... du côté par lequel on arrive! puis j'ai chanté, en attendant que tu vinsses. Oh! le temps a passé vite; il comprenait, je crois, que j'avais hâte qu'il avançât promptement pour amener l'heure du retour. Je t'ai espérée tout le temps de l'absence, ma mère; mais ce soir je me sens fatiguée : j'ai trop marché, ou j'ai été trop heureuse peut-être. »

Hélène appuya sa tête sur le dossier de son fauteuil. Quelques minutes après, elle s'y était endormie, paisible comme un enfant.

Ma tante et moi, nous restâmes en face l'une de

l'autre. Il y eut un long silence. Tout ce que je voyais, tout ce que j'entendais me paraissait bizarre : je ne comprenais pas.

« Qui a élevé Hélène ? » dis-je enfin à ma tante.

« Moi, » répondit-elle.

Et le silence recommença.

Comment ma tante, si grave, si désenchantée de toutes choses, avait-elle pu former l'âme d'Hélène, qui n'était qu'espérance, cette âme qui semblait en vérité, n'être pas de ce monde? — Je ne sais combien de temps je restai plongée dans mes pensées. La marquise d'Érigny me tira de ma rêverie en me présentant un bougeoir, et en me faisant signe de me retirer. Je la vis ensuite s'approcher doucement de sa fille, et la réveiller par un baiser. Hélène sourit et murmura :

« O mère, je faisais un beau rêve ! »

Puis toutes les deux s'éloignèrent. Lorsqu'elles se

retournèrent pour me faire un dernier adieu, je vis que ma tante avait les yeux pleins de larmes.

Qu'y avait-il donc, mon Dieu? — C'est un vilain défaut de caractère, mes chers enfants, que la curiosité; mais quand c'est l'âme qui est curieuse, cela veut dire simplement qu'elle est inquiète pour ceux qu'elle aime, et, en vérité, c'est un triste mal! — Je passai la nuit à rêver au sourire d'Hélène et aux larmes de ma tante.

Je me levai avec le jour. Je croyais être la première éveillée dans ce grand château : je me trompais. Je vis ma tante sortir de la chambre de sa fille, suivie d'un homme âgé que je ne connaissais pas. « Qui est-ce? » demandai-je à un domestique qui se trouvait auprès de moi. « Le médecin, » répondit-il. — Grand Dieu! ma cousine était-elle donc tombée malade cette nuit? elle que j'avais laissée si animée, si riante! — J'attendis avec impatience le moment de revoir Hélène.

Elle parut enfin. Jamais elle n'avait pu être plus ravissante et plus tranquille; une rose était placée

dans ses cheveux et s'effeuillait sur ses blanches épaules; elle riait de sa parure : certainement Hélène ne souffrait pas. Nous descendîmes ensemble au jardin.

« Comme il fait beau! » me dit Hélène. « Quel brillant soleil et quelles belles fleurs! »

Je regardai autour de moi : je trouvai le temps gris et froid; il me semblait que le soleil ne se montrait nulle part, et je ne voyais aucune fleur.

« Chère cousine, » lui dis-je en riant, « tu es poëte, vraiment; tu vois le soleil où il y a un nuage, et des fleurs où il n'y a qu'une verdure flétrie.

— C'est que je vois mieux et plus loin que toi, » me répondit Hélène.

« Chère sœur, » lui dis-je, « pendant que nous sommes seules, causons un peu; dis-moi, qu'a donc ta mère? pourquoi est-elle si triste?

— Triste.... Je ne l'ai jamais vue triste.

— Mais ses yeux sont sans cesse remplis de larmes !

— Moi, je la vois toujours sourire. »

Je regardai Hélène presque avec effroi.

Sa mère s'approchait de nous ; elle tenait une lettre à la main :

« Chère enfant, » dit-elle, « une bonne nouvelle ! ton frère Gérard, en se rendant à son nouveau poste, passera ici un jour avec nous. »

Hélène poussa un cri de joie :

« Mais, mon Dieu ! que de bonheur ! » s'écria-t-elle avec exaltation ; « hier, ma mère arrive... demain, ce sera mon frère.... et plus tard, ce sera.... Oh ! la vie est trop belle, mon avenir est trop doux ! tout est trop beau dans ce monde, et je suis trop heureuse !

— Pauvre, pauvre enfant! » murmura ma tante.

Mon cœur était mortellement triste; je n'aurais pu dire pourquoi. Je m'approchai de ma tante, je lui pris la main; puis nous marchâmes l'une près de l'autre, pouvant nous parler sans être entendues.

Mille questions se pressaient sur mes lèvres et je n'osais prononcer une seule parole. Cependant je pleurais et ma tante le voyait : j'étais trop émue pour me taire complétement.

« Pourquoi? pourquoi? » murmurai je d'une voix tremblante.

La marquise ne me répondit pas.

« Pourquoi laisser Hélène penser et parler ainsi? » repris-je plus vivement. « Vous savez bien que tout avenir est incertain et que la vie n'est jamais trop belle! Le jour où cette enfant verra le monde, elle en mourra.

— Elle ne quittera pas ce château! » s'écria ma tante.

« Mais quand elle se mariera?...

— Ah! jamais.... »

Ma tante s'arrêta brusquement. Avait-elle voulu dire qu'Hélène ne se marierait jamais?

Je repris :

« Pourquoi la tromper sur l'existence, sur toutes les choses de la terre, sur le monde où elle vit?

— Je ne la trompe pas; tout ce qu'elle dit ne vient pas de moi : cela vient de plus haut! » me répondit tristement Mme d'Érigny, et elle s'éloigna en silence.

Restée seule, j'essuyai mes larmes et j'allai rejoindre Hélène. Elle était assise près d'une fenêtre et regardait l'avenue.

« Qu'attends-tu, Hélène? ton frère n'arrivera que demain.

— J'attends toujours, chère Jeanne.

— Qui donc alors ? »

Une faible rougeur passa sur son front.

« Je te dirai tout cela plus tard, » murmura-t-elle. Seulement elle avança sa main blanche et délicate sur ses genoux, et elle regarda longtemps un petit anneau d'or qui ornait un de ses doigts. Absorbée dans sa rêverie, elle finit par oublier que j'étais là; elle porta son anneau à ses lèvres et le baisa à plusieurs reprises; puis elle tourna ses yeux du côté de l'avenue.

J'avais déjà remarqué qu'Hélène était constamment assise à cette même place, les yeux fixés sur l'horizon. J'aurais cru qu'elle attendait quelqu'un, si j'avais remarqué en elle la plus légère tristesse, ou un peu de cette fiévreuse impatience qui, pour moi, était l'attente. Si Hélène attendait — et je n'en pouvais plus douter — elle attendait comme on espère, le sourire sur les lèvres et la joie dans le regard. Alors, au lieu de dire comme ma tante :

« Pauvre enfant ! » je me dis tout bas : « Heureuse jeune fille ! comme son cœur croit ! Pour elle, l'espérance est si sûre, que ce n'est plus l'espérance qu'il faut dire, mais la foi. Elle compte sur le bonheur comme sur le lever du soleil après la nuit. »

Alors, mes chers enfants, en faisant un retour sur moi-même, j'enviai le sort de ma cousine, et je pensai que Dieu l'avait bénie entre toutes les femmes. Je me disais : Qui osera dans l'avenir briser cette âme si aveugle et si pure ? qui oserait, en présence de cette auréole d'espérance, de bonheur et de foi, regarder en face tous ces rayons et leur dire : Éteignez-vous dans la nuit, dans les ténèbres des choses de ce monde ! — Non, il y a dans l'amour une puissance qui attire l'amour, et dans une foi pareille, une force qui commande à la destinée. On obéira à cette volonté d'ange, Hélène restera heureuse ! et moi, avec mes tristes rêveries, mes doutes, mes larmes, mes craintives espérances, on passera dans ma vie en me brisant le cœur, et l'on dira en s'éloignant : « Vous saviez bien que la vie était ainsi faite. »

Le lendemain, le soleil se leva radieux pour l'arrivée de Gérard d'Érigny.

Mes enfants, ce jour a été le plus beau jour de ma vie. Aucun autre avant lui, aucun autre après lui ne lui a ressemblé : il a été *seul!* — O pauvre jour unique de rêve et d'amour, que j'aime à reporter mes souvenirs vers toi ! comme tu brilles de loin dans ma longue vie ! Diamant égaré au milieu des pauvretés de l'existence, que j'aime ton éclat ! O mes chers enfants, heureux qui a rencontré, pendant le trajet de la longue route, un riant paysage vers lequel ses pensées se reportent avec émotion ! Heureux qui a un jour dans sa vie, dont le souvenir rend le cœur éternellement jeune et fait dire, en voyant tous les bonheurs des autres : « Moi aussi, j'ai eu ma part des bonheurs de ce monde ! » — Jusqu'à présent, mes enfants, j'ai enseveli en moi-même le trésor caché de ce beau jour : il y a dans toutes les émotions de l'âme une pudeur qui porte à les garder pour soi seul. Mais j'avais dix-neuf ans quand cette belle journée commença, et j'en parle pour la première fois aujourd'hui.... j'ai, vous le

voyez, enfermé bien longtemps dans mon cœur les parfums de ce souvenir.

Nous étions tous de bien bonne heure sur le balcon à attendre le marquis d'Érigny. Je portais une longue robe de deuil qui faisait un peu la queue par derrière, comme c'était la mode alors. Ma taille élancée paraissait fine à l'excès par le contraste de mes paniers; mes cheveux blonds s'adoucissaient encore sous un léger nuage de poudre; des rubans de velours noir, noués autour de mon cou et de mes bras, rendaient plus frappante la blancheur de ma peau; mes traits fins et naturellement un peu espiègles avaient, à ce moment-là, une expression de profonde mélancolie... mais on sentait que ce n'était pas là leur dernier mot, et que c'était un nuage qui passerait! enfin, ma cousine m'avait dit le matin que j'étais bien jolie, et le regard de Gérard vint me le dire bien mieux encore.

Mes enfants, il y a, en vérité, bien des manières de s'aimer. La plus sage et la meilleure, selon le monde, c'est de s'être vus longtemps; c'est de se

bien connaître, et puis enfin de livrer son cœur. Il en est une autre qui paraît chose folle, et que, moi, je crois chose divine : c'est de s'aimer au premier regard. On ne sait pas pourquoi, on ne le saura jamais, cela ne vient pas de notre volonté; Dieu s'en est mêlé, et il ne nous a pas donné le mot de l'énigme. Mais qu'importe aux cœurs qui se prennent ainsi de comprendre ce qu'ils font? Ils ne voient jamais venir la minute où ils ont le temps de se dire : « Mais pourquoi? » Quand on sait pourquoi l'on s'aime, on sait pourquoi l'on cesserait de s'aimer; quand on s'est vu une seule fois sans s'aimer, on peut se revoir bien des fois en ne s'aimant plus. Cela vaut mieux peut-être! cela cadre mieux avec tous les arrangements du monde tel qu'il est.... Aussi, mes filles, ne m'imitez pas! gardez, gardez vos cœurs et ne les donnez qu'à bon escient; — mais, en souvenir de votre vieille grand'mère, ne riez pas de celles d'entre vous qui tressailleront d'un premier regard!

Que je trouvai mon cousin beau avec son bel uniforme blanc à parements rouges, avec ses galons d'or, avec les dentelles qui ornaient ses mains

et sa poitrine ! Comme il était jeune, leste, animé, heureux ! comme son regard savait tour à tour briller et se voiler ! Gérard ne m'avait pas encore parlé qu'il m'avait déjà dit que j'étais belle, qu'il était grand dommage que je fusse triste, et que son bon cœur souffrait de me voir, moi, si pauvre, quand lui était si riche, et que nous étions si proches parents. Quant à Hélène, elle avait passé ses deux bras autour du cou de son frère, et elle lui avait dit avec amour :

« Tu reviens pour ne plus partir, n'est-ce pas?

— Hélas! chère sœur, je pars ce soir.

— O mon Gérard, ne nous quittons plus! S'il est doux de voir revenir, il est encore plus doux de voir rester. Reste, mon frère! »

Je commençais à connaître assez bien Hélène pour savoir que pendant toute la journée elle dirait : « Il restera; » et qu'au moment du départ elle dirait : « Il reviendra. » C'était un été qui ne voulait pas prévoir l'orage. A mon insu, je me réchauffais aux

rayons de ce beau soleil; entre Hélène et son frère, je souriais à la vie.

O mes enfants, à vingt ans qu'on est alerte à devenir heureux! comme les rêves ont des ailes rapides! qu'ils vont vite et loin! — Ah! si la vie tenait toutes les promesses qu'elle fait à cet âge-là!...

Gérard et moi, nous échangions donc de furtifs regards. Il rendait le sien triste en le fixant sur moi, pour exprimer sa sympathie pour mes malheurs, et moi, j'ôtais au mien un peu de sa mélancolie, pour remercier Gérard de sa douce commisération. Ainsi, chemin faisant, l'un s'attristant un peu, l'autre se consolant un peu, nous arrivâmes bientôt à un juste niveau qui mettait nos âmes à l'unisson. J'étais plus heureuse, il était moins gai; nous avions, en quelques heures, franchi la différence de nos destinées, et nous étions tout prêts à nous tendre la main.

Ma tante restait sérieuse, immobile dans sa tristesse; Hélène restait sereine, immobile dans sa joie.

Gérard et moi, nous nous agitions au souffle de la vie, comme les arbres au souffle du vent : nous deux seuls nous n'avions pas de parti pris sur l'existence.

Quand, pour la première fois de cette journée, Hélène m'appela, comme elle avait l'habitude de le faire, du doux nom de *ma sœur*, je me sentis rougir; le marquis d'Érigny me regarda : ma tête se baissa sur ma poitrine, et j'effeuillai d'une main tremblante le petit bouquet de fleurs que je portais à mon corsage. Gérard s'approcha de ma cousine et l'embrassa sur le front. — J'ai toujours cru que c'était pour la remercier d'avoir dit : « Ma sœur. »

Nous passâmes la journée dans ce salon, tous ensemble, près de cette cheminée. Le temps était pluvieux et le ciel couvert de nuages ; mais cette fois-là, je faisais comme Hélène, j'y voyais le soleil! Vers le soir, la pluie cessa. Gérard d'Érigny témoigna le désir de parcourir, avant son départ, le grand parc qu'il avait tant aimé dans son enfance. Hélène était trop délicate pour braver l'humidité de

la soirée ; ma bonne tante ne voulut pas quitter sa fille : on m'envoya avec Gérard me promener dans les jardins.

Oh! que la soirée était belle! — Je le crois du moins : on ne juge rien quand on est heureux! — Je crois que les fleurs tout humides de pluie étaient plus belles que je ne les ai jamais vues ; je crois qu'il y avait dans l'air de délicieux parfums; je crois que le rossignol chantait; je crois tout cela.... mais ce dont je suis sûre, c'est que Gérard était là !

Il me fit raconter mon enfance et mes tristesses. En échange, il me parla de sa vie, du vide de toutes ses joies passées et de ses rêves pour son avenir; nous parlâmes encore de l'isolement qui fait souffrir et des affections qui consolent. Chemin faisant, il cueillait quelques pervenches, quelques branches d'ébénier ; à mesure qu'il prenait toutes ces fleurs, il me les donnait. Puis, après avoir beaucoup causé, nous restâmes dans le silence. Cheminant l'un à côté de l'autre, nous arrivâmes sur la grande terrasse qui domine tout

l'horizon ; là, nous nous arrêtâmes longtemps, regardant la terre, regardant le ciel. Je m'étais assise sur un banc — dont vous avez encore vu les débris, mes chers enfants — la nuit était magnifique.

Combien de temps sommes-nous ainsi restés à rêver l'un près de l'autre? En vérité, je l'ignore. Je fus réveillée en sursaut par le galop d'un cheval : c'était celui de Gérard qu'on amenait devant le perron ; c'était le cheval qui devait emmener mon cousin ! Gérard me prit doucement la main, et la posant sur son cœur que je sentis battre à travers son uniforme :

« Jeanne, » me dit-il bien bas, « vous appellerez aussi Hélène votre sœur, et... je reviendrai ! »

Je ne répondis pas un mot : il n'ajouta plus une seule parole.

Quelques minutes après, nous étions dans la grande cour; Gérard montait à cheval, je lui disais : « Adieu ! » Hélène disait : « Au revoir ! »

ma tante se taisait.... et toutes les trois nous pleurions !

Mes enfants, je n'ai jamais revu Gérard. — Ce n'est pas son amour qui m'a donné ce château, mais sa mort et celle de tous les siens. — Quatre ans plus tard, j'épousai votre grand-père qui avait vingt ans de plus que moi. Depuis le jour dont je viens de vous parler, je n'ai jamais aimé d'amour aucun homme, et, si l'on m'a aimée, je ne l'ai pas su.

Le lendemain du départ de Gérard, je me levai de très-bonne heure pour revoir tous les lieux que nous avions parcourus ensemble. — Cela s'est fait avant moi, cela se faisait de mon temps, et cela se fait du vôtre, mes chers enfants. L'amour est vieux comme le monde, et quoique nouveau pour chacun, il est le même pour tous.

Je descendais d'un pas furtif pour ne réveiller personne. Il y a des pensées si fortes qu'on croit qu'elles s'entendent; il y a des moments où l'on se trouverait indiscret de penser devant les autres.

Mais, comme je traversais le salon, je vis Hélène assise devant cette fenêtre : elle regardait ce qu'elle regardait tous les jours ; elle était dans la même attitude que la veille. En se souvenant d'Hélène, l'esprit n'avait pas à s'égarer sur les différentes phases de son existence : elle se représentait à vous sous une seule forme, dans une seule action, avec une seule pensée : attendre, sourire, espérer.

Du moment qu'elle me vit, elle s'élança vers moi, et me passant vivement les bras autour du cou :

« Sœur! sœur! s'écria-t-elle, n'est-ce pas que tu es heureuse à présent ? »

Je me troublai un peu devant cette question.

« Heureuse.... pourquoi, Hélène ?

— Mais heureuse d'aimer! » s'écria-t-elle en m'entraînant près de son fauteuil.

La dernière personne dont j'aurais craint la clair-

voyance eût été Hélène, et cependant elle savait mon secret.

« Jeanne, » reprit-elle tendrement, le bras passé autour de ma taille et la tête appuyée sur mon épaule, « le premier battement de ton cœur a répondu là, dans le mien : je lis dans tous les cœurs qui aiment. Maintenant je puis te parler : tu sauras m'entendre; te voilà entrée dans le ciel où je suis, où je t'attendais; regarde comme tout est beau autour de nous, comme tout est encore plus beau au dedans de nous-mêmes! Sœur, prête l'oreille.... ton âme chante! Reste, oh! reste près de moi, et je t'apprendrai une nouvelle vie, la vie de l'amour; tu crois que tu ne peux que fouler la terre de ton pied et marcher aussi loin qu'il peut te porter? Je vais t'entraîner avec moi dans l'espace, dans l'immensité! nos cœurs, nos pensées vont suivre le vol de l'oiseau; nous atteindrons ce nuage qui fuit du côté du soleil.... Là, est un monde mystérieux que j'habite souvent; là, en fermant les yeux aux choses de la terre, on revoit le bien-aimé : mille voix célestes redisent ce qu'il a dit; on entend une harmonie divine qui n'a d'autre

son que le son de sa voix. Les hommes appellent cela — se souvenir — mais c'est quitter la terre pour aller dans le ciel!... O ma sœur! j'étais seule dans ce monde de bonheur, maintenant j'y serai avec toi; je te présenterai à tous ces anges qui disent : « Il t'aime! il reviendra! » Je leur demanderai pour toi toutes les jouissances dont ils inondent mon âme; je leur dirai de te laisser respirer l'encens dont je m'enivre, de te laisser entendre l'harmonie que j'entends. Aime, Jeanne, aime, et remercie ton cœur d'aimer.... tu vas voir quel soleil cela fait rayonner dans l'âme! Tu en seras éblouie, pauvre sœur, toi qui commences; moi, je regarde le soleil en face, il y a si longtemps qu'il s'est levé pour moi! »

Des larmes de joie, d'extase, inondaient le visage d'Hélène; j'osais à peine la regarder, car son front rayonnait comme le soleil dont elle parlait : en la voyant, je croyais à ce monde invisible qu'elle disait habiter par moments. Hélène semblait ne pas appartenir à la terre; tout son corps si frêle frémissait, sa bouche souriait, ses yeux pleuraient, sa poitrine se soulevait, comme ne pouvant suffire à sa respi-

ration. J'eus peur de cette lutte, de cet ébranlement nerveux; mais j'entendis près de moi une voix qui s'écriait : « Mon enfant! ma fille! » Et la marquise d'Érigny se précipita vers Hélène, la prit dans ses bras, la couvrit de baisers, comme ponr calmer l'ardeur de ses pensées. Hélène souriait à sa mère, mais ma tante était triste comme je ne l'avais jamais vue être triste.

De ce jour, je ne quittai plus Hélène; je ne puis dire cependant que nous nous entendissions : je vivais, elle rêvait; j'étais triste, elle était radieuse; je doutais, elle croyait; enfin, j'étais sur la terre, elle était dans le ciel.... Oh! que ma cousine était heureuse!

Un mois après le passage de Gérard dans sa famille — mois d'inquiétude, car le maréchal de Saxe, près duquel était mon cousin, se préparait à livrer une grande bataille — un jour.... quel triste jour, mes enfants! je traversais seule le grand corridor du château, quand je crus entendre des gémissements étouffés : je m'arrêtai, je prêtai l'oreille; ils devinrent plus distincts. J'étais en face de l'appartement

de ma tante; je n'en pouvais douter, c'était elle qui pleurait : j'ouvris brusquement la porte et me précipitai dans la chambre.

La marquise d'Érigny était à moitié renversée sur un sofa, et, la tête enfoncée dans un oreiller, elle essayait d'étouffer ses sanglots. Jamais, jamais je n'avais vu un pareil désespoir ! Au bruit que je fis en entrant, ma tante se tourna de mon côté.

« Mon Dieu! mon Dieu! qu'avez-vous donc? » m'écriai-je.

Elle me serra convulsivement sur son cœur, sur son cœur près de se briser; elle mouilla mes cheveux de ses larmes, mais pas une parole ne sortit de ses lèvres; elle sanglotait à faire pitié.

A genoux près d'elle, je baisais ses mains et je pleurais comme elle. Enfin, après de longues angoisses, ma tante, d'un mouvement brusque, arracha un papier de son sein et le jeta dans ma main. Mes enfants, je lus ce qui suit :

« Madame, vive le roi ! vive la France ! Dieu a permis que l'armée française remportât une grande victoire : le champ de bataille de Fontenoy restera célèbre dans l'avenir. Mais notre pays a chèrement payé ce succès. Bien des braves sont morts. Le marquis d'Érigny, dont vous devez être fière d'être la mère, a été mortellement atteint d'une balle au moment où il s'emparait d'un drapeau ennemi. Je veux honorer sa mémoire en vous mandant moi-même et notre victoire et votre malheur.... Du courage, madame ! la France se souviendra de votre fils.

« Le Maréchal DE SAXE. »

Je jetai un cri déchirant.... Mais ma tante se leva toute droite, les yeux égarés, le sein palpitant; elle posa vivement sa main sur ma bouche.

« Tais-toi ! » s'écria-t-elle, et elle resta penchée en avant comme pour écouter si quelqu'un nous avait entendues ; ensuite, elle m'attira sur son sein, et nous sanglotâmes dans les bras l'une de l'autre.

« Jeanne, ma pauvre Jeanne ! » murmura-t-elle;

« je suis trop malheureuse ! frappée dans mes deux enfants !... Oh ! Dieu n'a pas eu pitié de moi. »

Je n'écoutais pas, je pleurais. Que Dieu me pardonne ce moment d'égoïsme, j'étais toute à ma douleur. Gérard était mort ! Gérard, mon rêve, mon avenir ! Gérard, mon premier amour !

Ma tante cachait son front dans ses deux mains, et le meurtrissait sous ses étreintes convulsives.

« Mon Dieu, » disait-elle, « empêchez-moi de murmurer... Mon Dieu, donnez-moi l'horrible courage dont vous savez que j'ai besoin !

— Ma tante, » m'écriai-je, « vous n'avez plus de fils, mais vous avez deux enfants ! Hélène et moi, nous vous restons ; Hélène va redoubler d'amour, de dévouement.... » puis je m'arrêtai, et suivant le cours d'une autre pensée : « Pauvre Hélène ! » ajoutai-je ; « que va-t-elle devenir en apprenant ce malheur ? »

Ma tante me saisit brusquement le bras :

« Il faut qu'elle l'ignore, » s'écria-t-elle, « qu'elle l'ignore toujours ! »

Je restai confondue.

« Comment ! qu'elle ignore la mort de son frère ?...

— Oui ! oui ! » reprit ma tante avec égarement. « Veux-tu donc que je perde aussi ma fille ? Tais-toi, Jeanne.... pour l'amour du ciel, tais-toi !

— Mais, ma tante, il sera impossible...

— Impossible.... Il le faut ! je le veux !... Mais ne vois-tu pas que la vie d'Hélène ne tient qu'à un fil ? Ne sais-tu pas que le médecin m'a dit que la première secousse la tuerait ? Jeanne, depuis que tu es ici, que tu me vois souffrir le martyre et pleurer nuit et jour, ne devines-tu rien ? Ne vois-tu pas qu'Hélène est....

— Achevez, ma tante, de grâce ! achevez....

— Qu'Hélène est folle !... » s'écria la marquise d'Érigny en retombant sur le canapé.

Je demeurai sans mouvement, sans larmes, sans paroles, devant la malheureuse mère qui pleurait.

Mais bientôt ma tante appuya son mouchoir sur ses yeux, arrêtant à leur passage les larmes qui auraient voulu couler; avec la force de volonté qui lui était habituelle, elle fit un violent effort sur elle-même, et me prenant la main, elle m'attira vers elle.

« Écoute, » me dit-elle d'une voix qui me fit mal à entendre, tant elle était l'écho d'un cœur brisé, « puisque je te demande un mensonge et du courage, je ne dois plus avoir de secrets pour toi. Écoute-moi !...

« Hélène n'a pas toujours vécu ici; elle a été à Paris avec moi. Là — non pas dans le monde, car Hélène n'y a jamais mis le pied, mais dans le cercle intime qui chaque soir se réunissait chez moi — il y avait un jeune homme qu'Hélène aima, et dont elle

fut aimée. Elle aima la première : il y a des cœurs sans orgueil qui n'attendent pas, pour se donner, qu'on se soit arrêté devant eux; il y a des cœurs qui se dévouent sans savoir si on se dévouera à eux. Des deux parts dout se compose le bonheur — aimer et être aimé — ils s'emparent de la première, ils aiment, et s'en remettent, ponr la seconde, aux soins de la Providence.

Mais Hélène fut aimée et fiancée à l'objet de ses affections; elle fut heureuse avec cette foi, cette sérénité que tu lui connais. Le jeune homme devait voyager deux ans, puis revenir dans ce château, où nous vînmes l'attendre. Nous attendîmes longtemps, longtemps — point de retour! Enfin un jour un ami des deux familles m'écrivit pour m'apprendre, en quelques lignes, le mariage du fiancé d'Hélène.... Hélène avait été oubliée et sacrifiée! Le papier s'échappa de mes mains. — Absorbée par le saisissement que j'éprouvais, je ne voyais rien, je n'entendais rien; je cherchais avec anxiété comment j'apprendrais à mon enfant le malheur horrible qui l'atteignait. Dans mon trouble, je me retournai.... Hélène était sans connaissance à quelques pas de

moi, tenant à la main le fatal papier que j'avais laissé glisser à terre.

Mes femmes transportèrent ma pauvre fille dans sa chambre : elle avait une fièvre ardente, une fièvre cérébrale qui mit ses jours en danger. Il m'a fallu, Jeanne, dans l'incertitude de mon sort, attendre, compter les heures, les jours, les nuits. Ma fille était là, devant moi, immobile, pâle, les yeux fermés — morte ou vivante.... je l'ignorais! L'impassible figure du médecin ne m'apprenait rien; la main posée sur le cœur de mon enfant, cet homme ne me disait pas s'il battait encore!... Enfin un moment vint où Hélène tressaillit, ses yeux s'ouvrirent.... je jetai un cri, je me penchai sur elle.... Hélène se mit à sourire!

« Mon Dieu, » m'écriai-je, « vous l'avez sauvée.... l'auriez-vous aussi consolée? »

A genoux, je contemplais ce sourire de mon enfant. Sa tête était un peu renversée en arrière; ses yeux n'étaient qu'à moitié entr'ouverts; ses cheveux, abandonnés à eux-mêmes, laissaient ses tempes à

découvert; son teint était de ce blanc mat qui rappelle les nuances affaiblies des violettes d'avril.... mais mon enfant souriait! — Oh! ce sourire, qui m'a tant fait pleurer depuis, combien je le bénissais en ce moment!

Je passai mes bras autour du cou de ma fille; j'affermissais la vie qui lui revenait par la chaleur de mes caresses, par les mots d'amour que je murmurais à son oreille; je défiais la mort de me reprendre mon enfant! Devenue plus calme, j'attendis avec crainte les premières paroles qui s'échapperaient des lèvres d'Hélène; elle reviendrait sur le passé, elle souffrirait, elle pleurerait.... Mais non : les mots prononcés par Hélène furent, comme son sourire, tranquilles et sereins.

Je frissonnai, j'interrogeai ma fille, je la fis parler.... Hélas, hélas! ô nouvelle douleur! Hélène était folle.... si l'on peut donner le nom de folie à cette révolte d'une âme pure qui n'avait pas voulu comprendre la trahison et l'oubli. Ma fille s'était arrêtée devant l'abandon dont elle était victime, sans vouloir franchir le pas qui allait l'initier

aux fautes de l'humanité. Comme les yeux du corps perdent la lumière, son âme devint aveugle; elle se retourna vers le passé, et si des jours s'ajoutèrent à sa vie, aucune idée nouvelle ne s'ajouta à celles qu'elle avait acquises; elle resta là où la foudre l'avait frappée. — Dieu semble lui avoir dit : « Tu n'iras pas plus loin ! » Elle achève la vie à son insu, sans mesurer le temps, sans se fatiguer de sa longueur, sans voir les pleurs, sans entendre les soupirs. Arrêtée à ses seize ans, elle espère ce qu'elle espérait alors. On dirait qu'en lui retirant la raison, Dieu lui a envoyé du ciel l'ange de l'Espérance, qui reste assis à côté de cette jeune fille, et la couvre de ses ailes pour l'empêcher de voir le monde qu'elle traverse.

Le vieux médecin m'a dit : — Laissez-la vivre ainsi. Quand même vous le pourriez, que lui rendriez-vous en lui rendant la raison? La conscience du mal — elle en mourrait, madame ! Gardez-la dans cette solitude, laissez-la chanter tandis que vous pleurez; veillez sur elle avec amour; abritez-la, éloignez-la de toute secousse. Cette âme est bien chancelante, bien peu fixée sur la terre ; la moindre

commotion briserait le fil qui la retient : elle s'en retournerait au ciel.

— Jeanne, nous nous tairons, n'est-ce pas? nous ne pleurerons qu'ensemble, la nuit, quand nous serons seules! »

J'inclinai ma tête sur la main de ma tante.

« Je me tairai, ma tante.... ma mère! » m'écriai-je; « Dieu me donnera un peu de votre courage. »

Elle me pressa sur son cœur. Le mien, en s'appuyant sur ce noble cœur, sembla s'imprégner de ses vertus, de sa force, de sa sainte fermeté; mes larmes s'arrêtèrent. Ma tante et moi, nous relevâmes ensemble nos fronts pâlis, nous nous serrâmes la main, et nous attendîmes en silence le moment de descendre. Il arriva. Jamais je ne pourrai rendre la sublime expression de courage et de souffrance qu'avait le visage de la marquise d'Érigny quand elle embrassa sa fille. Hélène me présenta aussi son front pour y recevoir un baiser,

et je l'appelai *ma sœur* en la serrant dans mes bras.

Nous nous assîmes auprès de cette pauvre enfant, et, toutes les trois, nous demeurâmes en silence, les yeux fixés sur l'horizon; mais pour deux d'entre nous seulement il y avait vraiment un morne et froid silence. Quant à Hélène, elle écoutait ce chant perpétuel qui s'élevait de son âme à son oreille. Elle regardait la route.

« Un jour, » murmurait-elle, « ce beau rayon de soleil brillera sur le flanc plein d'écume du cheval de Gérard et sur celui de.... » Elle s'arrêtait toujours là; sa pudeur de jeune fille reculait devant le nom de celui qu'elle aimait. Pauvre enfant! elle comptait sur la fin des deux absences les plus irrémédiables de ce monde : l'oubli et la mort.

Plusieurs jours s'écoulèrent lentement : il n'y avait d'heureux dans ce château que celle à qui Dieu avait retiré la raison. Souvent, dans le secret de mon cœur, je me surpris enviant le destin de ma cousine. *Elle ignorait!* dans ce mot, que de larmes,

que de mécomptes de moins! Dieu, en vérité, l'avait regardée avec bonté.

Mais nous n'étions pas au terme de nos maux. Gérard d'Érigny mort, il se trouva que ce château et ce domaine étaient substitués aux héritiers mâles de la famille : une branche collatérale réclama ses droits, et un jour, ma taute, Hélène et moi, nous nous éloignâmes de ce tranquille asile.

Comme nous descendions les marches du perron, une larme silencieuse coula sur les joues pâles de ma tante; elle l'essuya du revers de sa main, et pas un mot de plainte ou de murmure ne s'échappa de ses lèvres. Hélène soutenait sa mère, lui baisait les mains et lui disait quelques douces paroles :

« Ne pleure pas, mère, nous reviendrons; et qui sait? nous allons peut-être au-devant d'eux! chaque pas que nous faisons diminue peut-être la distance qui nous sépare de nos amis! — Adieu, vieux château! » ajoutait-elle en souriant, « c'est ici qu'ils nous ont quittées; il y a un lieu dans le monde

que j'aimerai mieux que toi, c'est celui où je dois les revoir. »

Ruinée, abandonnée, privée de tous les genres de richesse de ce monde, d'or et d'amour, Hélène s'éloignait en souriant; le malheur passait auprès d'elle sans jeter une ombre sur son front. Qui aurait voulu changer son destin ?

Nous montâmes toutes les trois dans un vieux carrosse, et suivies d'un seul serviteur de la famille, nous nous éloignâmes à tout hasard. La marquise d'Érigny et moi nous étions silencieuses et abattues : Hélène nous consolait, non point à la manière de ce monde, en partageant nos maux et en cherchant des raisons pour les amoindrir; non, elle consolait sans comprendre le malheur, comme une mère chante pour bercer l'enfant qu'elle voit pleurer sans savoir pourquoi. Les rôles étaient changés : Hélène devenait notre force, notre soutien ; ce n'est point qu'elle eût elle-même une grande énergie physique ou morale, mais elle était sereine, et cette sérénité faisait sur nous l'effet d'une eau fraîche sur un front brûlant.

Dieu la protégeait; pour nous seules était le calice.

Nous arrivâmes à la frontière d'Italie. Mes enfants, qui pourra jamais vous redire les paroles harmonieuses qui s'échappèrent des lèvres d'Hélène à l'aspect de la belle Lombardie! Elle ne demandait le nom d'aucun des lieux qu'elle voyait; ses impressions ne s'embarrassaient d'aucun des souvenirs du passé; son âme, comme un lac tranquille, reflétait le paysage, et il s'en exhalait des parfums et des chants.

Cependant Hélène aimait à avancer, à aller plus loin. C'était sa manière d'attendre, depuis qu'elle avait cessé de voir la longue avenue de peupliers qui servait d'arrivée au château de sa mère. Elle voulait aller *au-devant*, et s'éloignant sans regret, elle semblait voler à travers le monde et la vie.

Un soir, mes enfants, un soir, sur les bords du lac de Côme, dans une petite auberge solitaire, nous étions toutes les trois près d'une fenêtre ouverte; nous ne parlions pas, nous regardions. Le soleil venait de se coucher; tout était calme autour

de nous. La douce voix d'Hélène venait de nous lire un chapitre des Confessions de saint Augustin, cet entretien d'Augustin et de Monique sa mère, un soir aussi, près d'une fenêtre ouverte comme l'était la nôtre. A travers les nuages qui sont le ciel pour nos yeux, Monique voyait l'immensité dans laquelle plane la Divinité; elle voyait le ciel véritable, et son regard ébloui de tant de clarté, en revenant s'arrêter sur son fils chéri, lui disait mieux encore que sa voix : Crois, aime, espère! Augustin s'inclinait devant sa mère, se recueillait en lui-même et sentait tomber peu à peu le voile de l'incrédulité. Hélène ne lisait plus; nos regards semblaient vouloir pénétrer au loin comme ceux de Monique : nous regardions, nous écoutions le ciel!

Tout à coup une vive rougeur colora les joues et le front d'Hélène; elle se pencha en avant, la poitrine oppressée, les lèvres entr'ouvertes.

« Enfant, est-ce Dieu qui t'apparaît? » lui dit doucement sa mère.

Hélène ne répondit à aucune question : elle res-

tait immobile; un frisson nerveux ébranlait toute sa personne. Peu à peu ses larmes coulèrent; ses lèvres tremblantes essayèrent de sourire, et sa main, sa main froide et glacée, se posa brusquement sur la mienne.

« Écoute! » murmura-t-elle.

Comme elle je prêtai l'oreille; je regardai en me penchant au dehors, j'écoutai le faible balancement du feuillage, presque le vol d'un oiseau; mais, hors ces légers bruits je n'entendis rien. Cependant Hélène, attentive, radieuse au milieu de ses larmes, disait: « J'entends!

— Mais quoi donc? » demandait sa mère.

« Lui!... lui!... » s'écria Hélène, les deux mains posées sur son cœur qui battait à briser cette frêle organisation.

La marquise d'Érigny et moi nous nous regardâmes avec effroi. Nous restâmes immobiles pendant quelques secondes qui nous parurent un siècle.

Alors, seulement alors pour nous, des pas se firent entendre dans le corridor : c'était le pas d'un homme....

Hélène se leva, tendit les deux mains en avant :

« Raymond ! » s'écria-t-elle, « mon ami, mon époux !... me voilà ! »

Sa mère la prit vivement dans ses bras, lui barrant le passage; mais Hélène la repoussa avec une force iucroyable.

« Raymond est là.... » dit-elle, « et tu m'arrêtes, ma mère! Dieu lui-même ne pourrait que me faire mourir. »

Elle s'élança plus rapide que l'éclair, brisa presque la porte de la chambre, jeta un regard perçant dans l'obscur corridor et se précipita dans les bras de Raymond.

« Enfin.... enfin ! » s'écria-t-elle, « vous voilà de retour, mon ami, mon bien-aimé ! O ma mère,

regarde, voilà Raymond!... Jeanne, c'est lui.... tu sais bien, lui, que je ne t'avais jamais nommé! O mon Dieu, mon Dieu, que vous êtes bon! »

Au moment où Raymond était entré dans la chambre, entraîné par Hélène, la marquise et moi nous nous étions retirées à l'écart, muettes spectatrices de cette triste scène. Mais alors Raymond, pâle, interdit, fixa sur la mère d'Hélène un regard qui l'interrogeait. La marquise d'Érigny sortit de l'angle obscur où elle s'était retirée; son pâle visage n'exprimait ni courroux ni désespoir, on n'y voyait que l'habitude de la douleur. Elle avança lentement jusqu'à ce qu'elle fût en face du jeune homme. Alors elle s'arrêta, posa la main sur la tête de sa fille, et sa bouche ne prononça que ces deux mots :

« Folle, monsieur! »

Un cri de terreur, de désespoir, fut la réponse de Raymond; puis il fléchit les genoux, et, en silence, il resta anéanti aux pieds de la marquise d'Érigny.

On y voyait à peine; nous n'étions éclairés que par les dernières lueurs du jour, que laissait parvenir jusqu'à nous la fenêtre ouverte. Au milieu de cette obscurité, on entendait la voix d'Hélène qui murmurait doucement :

« Oui! bénis-le, ma mère! bénis-le, bénis-nous ensemble.... mais lui plus que moi, s'il est possible! »

Et la main d'Hélène, allant chercher celle de sa mère, essayait de la diriger vers le front de Raymond; mais le coupable se recula et la main de la marquise retomba lourdement.

« Apportez des lumières, » reprit Hélène; « faites qu'il soit jour, pour que je revoie mon ami. Qu'avez-vous fait, mon Raymond, pendant cette triste absence? Elle fut si longue, si longue! Eux, ils ont douté peut-être, douté de vous revoir — mais moi, je savais bien que vous reviendriez! J'ai toujours vu de loin ce beau moment du retour : il était là comme une étoile dans le ciel.... et vous voilà près de moi pour ne plus me quitter!... O ma mère, ma mère! c'est trop de bonheur. »

En effet, c'était trop de bonheur pour la pauvre enfant. Sa voix était saccadée, sa respiration oppressée, et ses mains étaient si glacées qu'elles faisaient mal à toucher. On apporta des lumières.... Un même cri de douleur s'échappa de la bouche de Raymond et de la mienne : Hélène, pendant cette heure d'obscurité durant laquelle nous l'avions entendue sans la voir, Hélène avait passé de la vie à la mort.

Je vous l'ai dit, mes enfants, Raymond et moi nous jetâmes un cri d'effroi. Mais la mère, la mère d'Hélène, ne dit rien; elle prit sa fille dans ses bras, l'étendit sur le lit et s'assit auprès d'elle. La marquise prononçait à demi-voix quelques mots qu'on entendait à peine; en me penchant vers elle, je reconnus les paroles du médecin : « Évitez-lui toute secousse; sa vie est bien chancelante, elle tient à un fil. »

Il avait dit vrai, le vieux médecin du village : Hélène se mourait, mais sans effort, sans douleur. Blanche comme on ne l'est pas quand on doit rester sur la terre, elle était languissamment étendue sur le lit, sa pâle figure appuyée sur la main de sa

mère qu'elle baisait de temps à autre, tandis que son regard voilé, mais plein d'amour, restait attaché sur Raymond; elle parlait, et parmi ses paroles entrecoupées, on entendit celles-ci :

« Je suis heureuse — oui, bien heureuse! J'aime, je suis aimée! Mon ami s'est éloigné, s'est souvenu de moi dans l'absence; il est revenu pour m'appeler sa femme, pour rester sa vie entière près de moi; ma mère l'a béni. — Gérard reviendra. — Jeanne l'épousera. — Nous retournerons dans notre beau château; nous vivrons, nous mourrons ensemble. — Oh! je suis heureuse.... Merci, mon Dieu! »

Et son âme s'envola, la laissant immobile et souriant encore au milieu de nous. Oui, elle mourut en souriant.... et Raymond l'avait oubliée, Raymond était marié! — Gérard était mort — le château était vendu — elle mourait à vingt ans — mais elle ignora tout cela, et elle expira en disant : « Je suis heureuse! »

Selon l'usage de l'Italie, on mit des fleurs sur la tête de la morte; on la revêtit de ses plus beaux ha-

bits : elle avait l'air d'une épousée qui va se rendre à l'église. Un voile de mousseline blanche fut jeté sur sa figure et sur toute sa personne, et la marquise d'Érigny, Raymond et moi, nous restâmes en prières auprès du lit la nuit entière.

Quelle nuit, mes enfants! Le cœur ne se brise pas à force de pleurer, ou je serais morte auprès de ma sœur Hélène : j'étais à genoux, la tête appuyée sur sa main froide et blanche, dont je sentais le contact de marbre sous la mousseline qui la couvrait. Je lui disais tout bas :

« Adieu, ma sœur, adieu, ma pauvre Hélène abandonnée! Je pleurerai pour toi tous tes malheurs que tu as ignorés; je consacre ma vie à regretter tous les biens dont tu ne savais pas être dépouillée. Pauvre enfant à qui tout a été retiré dans ce monde, même les larmes! je pleurerai pour toi tant que je vivrai!... »

Et puis, je baisais ses fleurs, sa robe blanche, son front que je voyais à travers le voile.

« O mon Dieu, mon Dieu! pour être heureux sur

la terre que tu as faite, faut-il ne rien savoir, faut-il ignorer sa propre destinée? Faut-il croire à l'amour de qui nous oublie, au retour de qui ne revient pas, à l'existence de qui n'est plus? La vérité doit-elle toujours briser nos cœurs, ne pouvons-nous vivre que trompés? Le monde n'est-il qu'un immense abîme de désolation dont nos vues bornées ne sondent pas la profondeur? Le vide au fond de toutes choses dans la vie, la mort après.... est-ce tout, mon Dieu?

Le jour commençait à paraître : un jour triste, voilé, un jour d'été pourtant. Raymond se leva, et, pour la seconde fois, s'agenouillant devant la marquise d'Érigny :

« Je ne vous demande pas de me pardonner! » murmura-t-il.

« Et moi je vous pardonne, » répondit la mère d'Hélène, « car ceux qui vont mourir doivent tout pardonner. »

Raymond quitta cette fatale maison : il alla rejoindre *sa femme*.

La marquise entra dans un des couvents de l'Italie, où elle mourut avant de vieillir.

J'épousai votre grand-père, qui avait vingt ans de plus que moi, et ce château ayant été à vendre, je l'achetai : j'y ai passé ma vie.

— Bonsoir, mes enfants, bonsoir; il est tard, séparons-nous bien vite. Demain, ne chantez pas trop fort dans le corridor pour me laisser dormir en repos. Toi, ma petite favorite, ma fille aimée parmi tous mes enfants aimés, rappelle-toi que je veux un beau bouquet demain, à mon réveil : les jasmins sont tous en fleur, apportes-en à ta vieille grand'mère. — Allons, Fido! mon bon chien, quitte ton coussin, lève-toi.... Allons nous coucher, mon ami!

FIN D'UNE VIE HEUREUSE.

RÉSIGNATION.

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil? — je n'attends rien des jours.

LAMARTINE.



RÉSIGNATION.

Je vais raconter simplement une chose que j'ai vue. C'est un des souvenirs mélancoliques de ma vie ; c'est une de ces pensées vers lesquelles l'âme se reporte avec une douce tristesse quand vient l'heure du découragement ; il s'en exhale je ne sais quel renoncement aux trop vives espérances de ce monde, je ne sais quelle abnégation de soi-même qui apaise ce qui murmure en nous, et nous appelle à une silencieuse résignation.

Si jamais ces pages sont lues, je ne voudrais pas qu'elles fussent lues par ceux qui sont heureux, complétement heureux ; ils n'y trouveraient ni in-

vention, ni événement. Mais il y a des cœurs qui ont un peu souffert, beaucoup rêvé, et qui sont aptes à une facile tristesse; qu'en passant ils entrevoient une souffrance, ou qu'un son qui ressemble à un soupir frappe leur oreille, ils s'arrêtent, écoutent et plaignent. A eux je puis parler presque au hasard, et raconter une histoire, simple comme tout ce qui est vrai, touchante comme tout ce qui est simple.

Il y a dans le nord de la France, près de la frontière belge, une toute petite ville obscure, ignorée. Les éventualités de la guerre l'ont fait entourer de hautes fortifications, qui semblent écraser les chétives maisons qui se trouvent au centre. La pauvre ville, étreinte par un réseau de murs, n'a pu, depuis lors, laisser égarer une seule maisonnette sur la pelouse qui l'entoure. Sa population augmentant, elle a diminué ses places, entravé ses rues; elle a sacrifié l'espace, la régularité, le bien-être. Les maisons, ainsi entassées les unes auprès des autres, et étouffées par les murs d'enceinte, n'offrent aux regards, d'un peu loin, que l'aspect d'une grande prison.

Le climat de la Flandre, sans avoir des froids extrêmes, est d'une morne tristesse : l'humidité, le brouillard, les nuages et la neige obscurcissent le ciel et glacent la terre pendant six mois de l'année. Une épaisse et noire fumée de charbon de terre, s'élevant au-dessus de chaque habitation, ajoute encore à la sombre apparence de cette petite ville du nord.

Je n'oublierai jamais la froide impression de tristesse que j'éprouvai en franchissant les ponts-levis qui lui servent d'entrée. Je me demandai avec effroi s'il y avait des êtres qui fussent nés là et qui dussent y mourir sans rien connaître du reste de la terre. Il y en avait en effet dont telle était la destinée. Mais la Providence, qui a des bontés cachées jusque dans les privations qu'elle impose, a donné aux habitants de cette ville, par l'absence de toute richesse, le besoin d'en acquérir, la nécessité du travail, ôtant ainsi à ces pauvres enfants déshérités le temps de regarder si le ciel est gris et privé de soleil. Ils oublient ce qu'ils n'ont pas ! Mais moi, en entrant dans cette ville sombre et enfumée, j'évoquai le souvenir de tous les jours de soleil qui avaient

rempli ma vie, de toutes les heures passées en liberté avec un ciel pur au-dessus de ma tête et de l'espace devant moi. En cet instant je pensai à remercier de ce que j'avais jusqu'alors regardé comme des dons faits à tous les hommes : la lumière, l'air, l'horizon.

J'habitai dix-huit mois cette petite ville, et j'allais peut-être murmurer contre cette longue captivité, lorsque voici ce qui m'arriva.

Pour gagner une des portes des fortifications, il me fallait chaque jour, à l'heure de la promenade, descendre une petite ruelle semblable à un escalier, le sol étant creusé en forme de marche, pour rendre la pente d'un accès plus facile. En traversant cette étroite et obscure ruelle, pendant longtemps mes pensées devançant mes pas, je ne songeai qu'à la campagne que j'allais chercher; mais un jour, par hasard, mes yeux s'arrêtèrent sur une pauvre maison, qui seule paraissait habitée. Elle n'avait qu'un rez-de-chaussée, deux fenêtres; entre elles, une petite porte; au-dessus, des mansardes. Les murs de la maison étaient peints en gris foncé, les fenêtres

avaient mille petits carreaux d'un verre épais et verdâtre : le jour ne devait pas pouvoir franchir cet obstacle pour éclairer l'intérieur de cette demeure. La rue était trop étroite, d'ailleurs, pour que jamais le soleil y parût. Il régnait là une ombre perpétuelle et il y faisait toujours froid, quelle que fût, du reste, la chaleur du jour.

L'hiver, quand la neige était gelée sur les marches de la petite rue, on ne pouvait faire un pas sans risquer de tomber : aussi était-ce un chemin désert que moi seule, peut-être, je traversais une fois par jour. Je ne me rappelle pas d'y avoir rencontré un passant, ou d'y avoir vu un oiseau se poser un instant sur les crevasses des murs. « J'espère, » me disais-je, « que cette triste maison n'est habitée que par des personnes arrivées presque au terme de leur vie, et dont le corps vieilli ne peut plus ni s'attrister ni regretter. Ce serait affreux d'être jeune là ! »

La petite maison restait silencieuse : aucun bruit ne s'en échappait, aucun mouvement ne s'y faisait remarquer. Elle était calme comme un tombeau, et chaque jour je me disais : « Qui peut donc vivre ainsi ? »

Le printemps vint. Dans la ruelle, la glace se changea en humidité; puis l'humidité fit place à un terrain plus sec; puis quelques herbes poussèrent au pied des murs. Le coin du ciel que l'on pouvait à grand'peine entrevoir devint plus clair. Enfin, même dans ce passage obscur, le printemps laissa tomber une ombre de vie; mais la petite maison restait toujours sans bruit et sans mouvement.

Vers le mois de juin, je me rendais, comme de coutume, à ma promenade de tous les jours, lorsque je vis avec une profonde tristesse — qu'on me pardonne cette phrase — un petit bouquet de violettes placé dans un verre sur le bord d'une des fenêtres de la maison.

« Ah! » m'écriai-je, « il y a là quelqu'un qui souffre! »

Pour aimer les fleurs, il faut, sinon être jeune, du moins avoir conservé quelques souvenirs de jeunesse; il faut n'être pas absorbé entièrement par la vie matérielle; il faut avoir la douce faculté d'être inoccupé sans être oisif, c'est-à-dire de rêver, de se

souvenir, d'espérer. Dans la jouissance qu'apporte le parfum d'une fleur, il y a une certaine délicatesse d'âme ; c'est un peu d'idéal, un peu de poésie qui se glisse au milieu des réalités de la vie. Quand, dans une existence pauvre et laborieuse, je vois aimer les fleurs, j'entrevois qu'il y a lutte entre les nécessités de la vie et les instincts de l'âme. Il me semble que je pourrais presque toujours m'entendre avec quiconque cultive une pauvre fleur près du mur de sa cabane. — Ce jour-là ce bouquet de violettes m'attrista ; il semblait dire : Il y a là quelqu'un qui vit en regrettant l'air, le soleil, le bonheur ; quelqu'un qui sent tout ce qui lui manque ; quelqu'un de si pauvre en fait de jouissances, que même un pauvre petit bouquet de violettes est une joie dans sa vie.

Je regardai ces fleurs avec mélancolie; je me demandai si l'obscurité et le froid de la petite rue n'allaient pas les faire bien vite se faner, si le vent ne pouvait pas les atteindre. Je leur portais intérêt ; j'aurais voulu les conserver longtemps à la personne qui les aimait.

Le lendemain je revins. Les fleurs avaient souffert

de ce jour d'existence de plus ; elles avaient vieilli, et leurs pétales décolorés se recourbaient sur eux-mêmes. Cependant elles avaient encore un peu de parfum et l'on avait pris soin d'elles. — En m'avançant, je vis que la fenêtre était entr'ouverte. Un rayon, je ne dirai pas de soleil, mais de jour, pénétrait dans la maison, et faisait une traînée lumineuse sur le plancher de la chambre; mais à droite et à gauche l'obscurité n'était que plus profonde, et mes yeux ne purent rien distinguer.

Le lendemain encore, je passai. C'était presque un jour d'été : tous les oiseaux chantaient, tous les arbres se couvraient de bourgeons, mille insectes bourdonnaient. Tout brillait au soleil. Il y avait de la vie, presque de la joie partout.

Une des fenêtres de la petite maison était toute grande ouverte.

Je m'approchai, et je vis une femme assise, travaillant près de la fenêtre. — Le premier regard que je jetai sur elle ajouta à la tristesse que m'avait inspirée l'aspect de sa demeure. Je n'aurais pu dire l'âge de

cette femme; elle n'était plus très-jeune, elle n'était pas jolie, ou n'était plus jolie. Elle était pâle — malade ou triste, je ne pouvais le définir. Ce qu'il y avait de sûr, c'est que ses traits étaient doux, que leur absence de fraîcheur pouvait venir d'un chagrin aussi bien que du nombre des années, et que leur pâleur, si elle n'eût attristé le cœur, eût paru avoir quelques charmes, à côté du noir mat des cheveux. Elle était inclinée sur son ouvrage; elle était mince — ou amaigrie; ses mains étaient blanches, mais un peu osseuses, allongées. Elle portait une robe brune, un tablier noir, un petit col blanc, tout uni; et le bouquet qui avait fleuri deux jours sur la fenêtre, presque caché dans un pli de son corsage, était là pour que rien ne fût perdu de ses derniers parfums.

Elle leva les yeux et me salua; je la vis mieux. Elle était jeune encore, mais elle était si près du moment où l'on cesse de l'être, que ce dernier adieu de la jeunesse me sembla triste à regarder. Évidemment elle avait souffert, mais probablement sans lutte, sans murmure, presque sans larmes. Il y avait sur sa physionomie, silence, résignation et calme;

mais c'était ce calme qui succède à la mort Je m'imaginai qu'elle n'avait dû éprouver nulle secousse, qu'elle ne s'était pas brisée, mais qu'elle s'était inclinée, courbée, que son âme avait langui, puis s'était doucement endormie.

Oui, le regard, la physionomie, l'attitude de cette femme disaient tout cela. Il y a des personnes qui vous parlent rien qu'en vous regardant, et dont on se souvient pour avoir passé une seconde auprès d'elles.

Chaque jour je la retrouvai à la même place. Elle me saluait; puis, avec le temps, elle ajouta un triste et doux sourire à son salut. — Voici ce que je pus entrevoir de l'existence de cette femme que je voyais constamment assise près de sa fenêtre.

Le dimanche elle ne travaillait pas. Je crus qu'elle sortait ce jour-là, car le lundi il y avait le petit bouquet de violettes sur la fenêtre; mais il se fanait les jours suivants, et n'était remplacé qu'après la fin de la semaine. Je pensai encore qu'elle était presque pauvre et qu'elle travaillait en secret pour vivre; car elle

brodait sur de belles et riches mousselines, et je ne lui voyais jamais que la plus humble simplicité dans sa toilette. Enfin elle n'était pas seule dans la maison, car un jour une voix un peu impérieuse appela « Ursule ! » et elle se leva précipitamment. Cette voix n'était pas celle d'un maître, Ursule n'avait pas obéi comme une servante obéit. Il y avait eu je ne sais quelle bonne volonté de cœur dans la précipitation avec laquelle elle s'était levée, et cependant la voix n'avait eu nulle expression affectueuse. Je pensai qu'Ursule, peut-être, n'était pas aimée de ceux avec lesquels elle vivait, qu'elle en était même rudoyée, tandis que sa triste et douce nature s'était attachée à eux, sans rien recevoir en échange.

Le temps s'écoulait, et chaque jour je m'initiais davantage à l'existence de la pauvre Ursule. Cependant, pour deviner ses secrets, je n'avais d'autre moyen que de passer une fois par jour devant sa fenêtre ouverte.

J'ai déjà dit qu'elle souriait en me regardant; bientôt, pendant ma promenade, je me mis à cueillir des fleurs, puis un matin, timidement, avec un

peu d'embarras, je les déposai sur la fenêtre d'Ursule. Ursule rougit, et sourit plus doucement encore que de coutume. Chaque jour, depuis lors, Ursule eut un bouquet; peu à peu aux fleurs des champs je mêlai quelques plantes de mon jardin; il y eut des touffes de fleurs sur la fenêtre, des fleurs à la ceinture d'Ursule. Enfin il y eut un printemps, un été pour la petite maison grise.

Il advint que, rentrant dans la ville un soir, une pluie d'orage commença à tomber comme je passais dans l'étroite ruelle. Ursule s'élança vers la porte de sa demeure, l'ouvrit, me prit par la main, me fit entrer; quand nous fûmes dans le corridor qui précède la chambre où elle se tenait habituellement, la pauvre fille saisit mes deux mains, et avec un regard presque humide de larmes : « Merci! » me dit-elle. — C'était la première fois que nous nous parlions. — J'entrai.

La chambre où travaillait Ursule voulait être le salon de la maison : des carreaux rouges y glaçaient les pieds, des chaises de paille étaient les seuls siéges de cette chambre, deux vieilles consoles en or-

naient les extrémités. Cette pièce longue, étroite, n'ayant de jour que par la petite fenêtre donnant sur la rue, était obscure, froide, humide.

Oh ! comme Ursule avait raison de s'asseoir près de la fenêtre, de chercher un peu d'air, un peu de lumière pour vivre. Je compris alors la pâleur de la pauvre fille : elle était étiolée comme les plantes qui ont poussé à l'ombre.

Dans un angle obscur du salon, sur deux fauteuils plus commodes que les autres siéges, je vis deux personnes que l'obscurité m'avait d'abord empêchée d'apercevoir. C'étaient un vieillard, et une femme presque aussi âgée que lui. La femme tricotait loin de la fenêtre, sans y voir : elle était aveugle. Le vieillard ne faisait rien ; il regardait en face de lui, d'un regard fixe, sans intelligence. Hélas ! il avait dépassé les limites habituelles de la vie, et son corps seul existait ; il était impossible de voir ce pauvre vieillard sans comprendre qu'il était tombé en enfance.

On dirait souvent que, lorsque la vie se prolonge,

l'âme, comme irritée de sa trop longue captivité, cherche à se dégager de sa prison, et, dans ses efforts, brise les liens qui établissaient l'harmonie. Elle trouble sa demeure. Elle n'est pas encore partie, mais elle n'est plus où elle devrait être.

Et c'était là ce que cachait la petite maison grise, avec son isolement, son silence, son obscurité : une femme aveugle, un vieillard imbécile, une pauvre jeune fille flétrie avant le temps, parce que sa jeunesse avait été opprimée, écrasée par les vieillesses qui l'entouraient, par les vieux murs qui la retenaient captive.

Encore si le ciel eût fait d'Ursule une intelligence bornée, une ménagère active, absorbée par les travaux de la journée, heureuse de ses fatigues, agitée par les petites choses, et parlant pour ne rien dire! Mais, dans cette maison, il avait oublié une mélancolique jeune fille, rêveuse, exaltée, devinant la vie, entrevoyant ses bonheurs, aimant jusqu'à ses tristesses; il avait fait de son âme un instrument dont les cordes auraient pu rendre un son délicieux, puis il les avait toutes condamnées à un éternel silence.

Hélas! le sort d'Ursule était encore plus triste que je ne l'avais supposé, lorsqu'à voir sa pâleur et son abattement je la croyais souffrante d'un malheur; il n'y avait rien eu dans sa vie!... rien.

Elle avait vu le temps emporter jour à jour sa jeunesse, sa beauté, ses espérances, sa vie; et rien, toujours rien, le silence et l'oubli!

Je revins souvent voir Ursule, et voici à peu près comment, un jour, assise avec moi auprès de la fenêtre, elle me raconta sa vie.

« Je suis née dans cette maison, je ne l'ai jamais quittée; mais ma famille n'est pas de ce pays, nous y sommes étrangers, sans liens, sans amis. Mes parents étaient déjà âgés quand ils se sont mariés; je ne les ai jamais connus jeunes. Ma mère devint aveugle : ce malheur attrista son caractère; aussi la maison paternelle fut-elle toujours bien austère, je n'y ai jamais chanté! Personne n'y a été heureux; mon enfance fut silencieuse; on ne m'a jamais permis le plus léger bruit.

« On ne m'a donné que de bien rares caresses. Mes parents m'aimaient cependant, mais ils ne m'ont jamais dit ce qu'ils sentaient; j'ai jugé leur cœur d'après le mien, je les ai aimés, et j'en ai conclu qu'ils m'aimaient aussi. Cependant ma vie n'a pas toujours été aussi triste qu'elle l'est en ce moment, j'avais une sœur.... »

Les yeux d'Ursule se mouillèrent de larmes, mais ces larmes ne coulèrent pas : elles avaient l'habitude de rester cachées dans le fond du cœur de la pauvre fille. Elle reprit :

« J'avais une sœur aînée; elle était un peu silencieuse, comme ma mère, mais elle était compatissante, douce, affectueuse pour moi. Nous nous sommes bien aimées!... Nous nous partagions les soins à rendre à nos parents. Jamais nous n'avons eu la joie de nous promener ensemble, là-bas, dans les bois, sur le haut de la colline : l'une de nous restait toujours à la maison pour soigner notre vieux père; mais celle qui était sortie rapportait quelques branches d'aubépine, cueillies sur les haies, et parlait à sa sœur du soleil, des arbres, de l'air : l'autre croyait

aussi avoir quitté la maison. Le soir, nous travaillions ensemble près de la lampe : nous ne pouvions causer, car nos parents sommeillaient à côté de nous; mais, du moins, en levant les yeux, chacune de nous rencontrait sur le visage de l'autre un doux sourire. Nous montions ensuite nous coucher dans la même chambre, ne nous endormant qu'après qu'une voix amie eût souvent répété : « Bonsoir! dors bien, ma sœur! »

« Dieu aurait dû nous laisser ensemble, n'est-ce pas?... Je ne murmure pas, cependant; Marthe est heureuse là-haut!

« Je ne sais si c'est le manque d'air, d'exercice, ou bien encore le manque de bonheur, qui donna à Marthe les premiers germes de sa maladie, mais je la vis s'affaiblir, languir, souffrir. Hélas! moi seule m'inquiétais pour elle : ma mère ne la voyait pas et Marthe ne se plaignait jamais; mon père commençait à entrer dans l'insensibilité que vous lui voyez aujourd'hui. Ce ne fut que bien tard que je pus décider ma sœur à appeler un médecin.

« Il n'y avait plus rien à faire ; elle languit encore quelque temps, puis mourut.

« La veille de sa mort, elle me fit asseoir près de son lit, prit une de mes mains dans ses mains tremblantes : « Adieu, ma pauvre Ursule ! » me dit-elle. « Je ne regrette que toi sur la terre. Aie bon courage ; soigne bien notre père et notre mère : ils sont bons, Ursule, ils nous aiment, quoiqu'ils ne le disent pas toujours. Ménage ta santé pour eux ; tu ne peux mourir qu'après eux. Adieu, ma bonne sœur ; ne pleure pas trop ; prie Dieu souvent.... et au revoir, Ursule ! »

« Trois jours après, on emportait d'ici Marthe, couchée dans son cercueil, et je restai seule près de mes parents.

« Quand j'appris à ma mère aveugle la mort de ma sœur, elle jeta un grand cri, fit quelques pas au hasard dans la chambre, puis tomba à genoux. Je m'approchai d'elle, la relevai et la ramenai à son fauteuil.

« Depuis lors, elle n'a plus crié ni pleuré; seulement elle est plus silencieuse encore qu'elle n'était, et je vois plus souvent que de coutume les grains de son chapelet rouler entre ses doigts.

« Je n'ai presque plus rien à vous raconter. Mon père tomba tout à fait en enfance; nous perdîmes un peu de la petite fortune qui faisait notre bien-être. Je voulus que mes parents ne s'en aperçussent pas; les tromper était bien facile! l'un ne comprend rien, l'autre n'y voit pas. Je me mis à travailler et à vendre en secret mes broderies. Je ne cause plus avec personne depuis que ma sœur est morte. J'aime la lecture, et je ne puis lire : il faut que je travaille. Je ne prends l'air que le dimanche; je ne vais pas bien loin, car je suis seule.

« Il y a quelques années, lorsque j'étais plus jeune, j'ai beaucoup rêvé, là, à cette fenêtre, en regardant le ciel. Je peuplais ma solitude de mille chimères qui abrégeaient la longueur du jour. Maintenant une espèce d'engourdissement alourdit mes pensées, je ne rêve plus.

« Tant que j'ai été jeune et un peu jolie, j'ai espéré, au hasard, je ne sais quel changement dans ma destinée. Maintenant j'ai vingt-neuf ans; la tristesse a, plus encore que les années, flétri mon visage — tout est dit!... je n'attends plus, n'espère plus; j'achèverai ici mes jours isolés.

« Ne croyez pas que j'aie tout de suite accepté cette amère destinée avec résignation. Non! Il y avait des jours où mon cœur se révoltait de vieillir sans aimer. — N'être pas aimé, cela encore est possible, mais ne pas aimer, cela tue! — Vous l'avouerai-je? j'ai murmuré contre la Providence; j'ai eu contre elle de coupables pensées de révolte et de reproches.

« Mais ce tumulte intérieur a passé aussi comme mes espérances. Je songe aux douces paroles de Marthe : « Au revoir, ma sœur! » et il ne reste plus en moi qu'une passive résignation, qu'une humble abnégation de moi-même. Je prie souvent, je ne pleure plus que rarement! — Et vous, vous êtes heureuse! »

Je ne répondis pas à la question d'Ursule; parler

du bonheur devant elle, c'eût été comme parler d'un ami ingrat devant ceux qui sont oubliés de lui.

Par une belle matinée d'automne, à quelques mois de là, j'allais sortir de chez moi pour me rendre chez Ursule, quand un jeune lieutenant du régiment en garnison dans la petite ville que j'habitais vint me voir; me trouvant prête à sortir, il m'offrit son bras et se dirigea avec moi vers l'étroite ruelle d'Ursule. Le hasard me fit parler d'elle, de l'intérêt que je lui portais; et, comme le jeune officier, que j'appellerai Maurice d'Erval, semblait prendre plaisir à cette conversation, je marchai plus lentement. Quand nous atteignîmes la maison grise, je lui avais raconté toute l'histoire d'Ursule. Il la regarda avec intérêt et pitié, la salua et s'éloigna. Ursule, interdite par la présence d'un étranger, quand elle s'attendait à ne voir que moi, avait légèrement rougi. — Je ne sais si ce fut à cause de cet instant d'animation de son teint, ou si ce fut seulement par le désir que j'en avais, mais la pauvre fille me parut presque jolie.

Je ne pourrais dire quelles vagues pensées traver-

sèrent mon esprit : je regardai longtemps Ursule, et puis, absorbée par mes réflexions, sans lui parler, je me levai, je passai mes mains sur les bandeaux de ses cheveux, je leur donnai une forme plus baissée sur ses joues pâles. Je détachai un petit velours noir autour de mon cou, pour le passer au sien, et je pris quelques fleurs pour les mettre à sa ceinture. — Ursule souriait sans comprendre. Le sourire d'Ursule me faisait toujours mal : il n'y a rien de si triste que le sourire des personnes malheureuses; elles semblent sourire pour les autres et non pour elles.

Il se passa bien des jours avant que je revisse Maurice d'Erval, bien des jours encore avant que le hasard me ramenât avec lui près de la maison grise. Mais enfin cela arriva. — C'était au retour d'une promenade faite joyeusement par plusieurs personnes ensemble. En entrant dans la ville, chacun se dispersa; je pris le bras de Maurice d'Erval pour me rendre chez Ursule. — C'était dénué de raison, mais j'éprouvais involontairement une vive émotion ; je ne parlais plus, je formais mille rêves. Il me semblait impossible que le jeune officier ne

devinât pas mes pensées. Je croyais, j'espérais presque qu'il comprenait mon trouble intérieur; mais hélas! peut-être n'en était-il rien.... Il y a tant de choses qui ne se disent qu'avec les paroles.

C'était le soir, un de ces beaux soirs d'automne où tout est calme et reposé; pas un souffle d'air n'agitait les arbres que coloraient les derniers rayons du soleil couchant. Il était impossible de ne pas se laisser aller à une douce rêverie, en présence de cette belle nature qui endormait à cette heure-là tout ce qui avait vie dans son sein — hors l'homme, qui veillait pour penser. C'était un de ces moments où l'âme s'attendrit, où nous devenons meilleurs, où nous sommes prêts à pleurer, sans chagrin cependant.

Je levai les yeux; du bout de la ruelle j'aperçus Ursule. Un dernier rayon de soleil éclairait sa tête; ses cheveux noirs en recevaient un lustre inaccoutumé. Un peu de joie passait dans ses yeux en me regardant, et elle souriait de ce triste sourire que j'aimais tant. Sa robe noire, à longs plis tombants, dessinait sa taille que la maigreur rendait bien

mince, bien souple, et non dépourvue de grâce; des violettes, ses fleurs favorites, étaient attachées à son corsage.

Il y avait dans la pâleur d'Ursule, dans sa robe noire, dans ses fleurs aux tristes couleurs, dans ce rayon de soleil couchant qui l'éclairait, quelque chose qui s'alliait harmonieusement avec la beauté de la nature ce soir-là, avec la douce rêverie que nous éprouvions.

« Voilà Ursule ! » dis-je à Maurice d'Erval en fixant son attention sur la fenêtre basse de la petite maison. Il la regarda, et continua à marcher, les yeux toujours fixés sur elle. Ce regard déconcerta la pauvre fille, encore timide comme on l'est à quinze ans, et, quand nous arrivâmes près d'elle, les plus belles couleurs animaient son teint. Maurice d'Erval s'arrêta, échangea quelques paroles avec nous, puis s'éloigna. Mais depuis ce jour, il rentra souvent dans la ville par la ruelle d'Ursule; il en arriva à lui dire bonjour; enfin, une fois, il entra chez elle avec moi.

Il y a des âmes si désaccoutumées de l'espérance,

qu'elles ne savent plus comprendre le bien qui leur arrive. Enveloppée dans sa tristesse, dans son découragement de toutes choses, comme dans un voile épais qui lui cachait le monde extérieur, Ursule ne voyait rien, n'interprétait rien, ne s'agitait de rien. Elle resta sous les regards de Maurice comme elle avait été sous les miens, abattue et résignée.

Quant à Maurice, je ne savais pas clairement ce qui se passait dans son cœur. Il n'avait pas d'amour, je le crois du moins; mais la pitié que lui inspirait Ursule allait jusqu'à l'affection, jusqu'au dévouement. Ce jeune homme, un peu exalté et rêveur, aimait l'atmosphère de tristesse qui régnait autour d'Ursule; il venait là, près d'elle, dire du mal de la vie, blasphémer contre ses bonheurs, ne parler que de ses mécomptes, sans s'apercevoir que de cet échange de tristesse s'exhalait dans ces deux âmes, jeunes encore, une douce sympathie qui allait ressembler au bonheur dont ils niaient l'existence.

Enfin, quelques mois après, un soir encore, sur la lisière d'une forêt, marchant au milieu de

landes incultes, à quelques pas de nos amis communs, Maurice me dit :

« Le bonheur le plus positif en ce monde n'est-il pas de faire celui d'un autre ? N'y a-t-il pas dans la joie que l'on donne une immense douceur ?... Se dévouer à qui sans vous n'aurait connu que les larmes de la vie, n'est-ce pas un bien préférable aux destinées les plus brillantes ? Faire renaître une âme qui se meurt ; mieux que Dieu, peut-être, lui donner la vie... n'est-ce pas là un beau rêve ? »

Je le regardai avec anxiété. Une larme brilla dans mes yeux.

« Oui ! » dit-il, « demandez à Ursule si elle veut m'épouser ! »

Un cri de joie fut ma réponse, et je me précipitai vers la demeure de la pauvre fille.

Lorsque j'arrivai chez Ursule, elle était, comme de coutume, assise, travaillant, somnolente. La solitude, l'absence de tout bruit, le vide de tou

intérêt, avaient réellement endormi cette âme. C'était là une des premières bontés de Dieu : elle ne souffrait plus ! les autres seuls s'apitoyaient encore sur cette immobilité d'une existence qui n'avait pas eu sa part de vie et de jeunesse. Elle sourit en me regardant : c'était là le plus grand mouvement de cette pauvre âme paralysée. Je ne craignis pas de donner une violente secousse à toute cette organisation souffrante, de la frapper d'une brusque commotion de bonheur : je voulais voir si la vie n'était qu'absente ou était définitivement éteinte.

Je m'assis sur une chaise devant elle, je pris ses deux mains dans mes mains, et, fixant mes yeux sur les siens :

« Ursule ! » lui dis-je, « Maurice d'Erval m'a chargée de vous demander si vous vouliez être sa femme. »

La pauvre fille fut comme frappée de la foudre : à l'instant des larmes jaillirent de ses yeux ; son regard, à travers ce voile humide, étincela ; son sang, si longtemps arrêté, précipita son cours et

couvrit ses joues des plus éclatantes couleurs; sa poitrine se souleva, livrant à peine passage à sa respiration oppressée; son cœur battit avec violence, ses mains pressèrent convulsivement les miennes. Ursule n'était qu'endormie, elle se réveillait. Comme la voix de Dieu avait dit à une jeune fille morte : « Lève-toi et marche! » ainsi l'amour disait à Ursule : « Réveille-toi! »

Ursule aima subitement; peut-être avait-elle aimé jusqu'alors en secret d'elle-même et des autres : en ce moment le voile se déchira, et elle vit son amour.

Au bout de quelques secondes, elle passa la main sur son front, et dit à voix basse : « Non! ce n'est pas possible! »

Je ne fis que répéter la même phrase : « Maurice d'Erval demande si vous voulez devenir sa femme » — afin d'accoutumer Ursule à cet assemblage de mots, qui, ainsi que des notes harmonieuses forment un accord, formait pour la pauvre fille une mélodie inconnue.

« Sa femme ! » répéta-t-elle avec extase, « sa femme ! » et, se précipitant vers le fauteuil de sa mère : « Ma mère, entendez-vous ? » dit-elle ; « il me demande d'être sa femme.

— Ma fille, » répondit la vieille aveugle en cherchant à prendre la main d'Ursule, « ma fille bien-aimée, Dieu devait tôt ou tard récompenser tes vertus. »

« Mon Dieu ! » s'écria Ursule, « qu'est-ce qui m'arrive donc aujourd'hui ? — *Sa femme !* — *Ma fille bien-aimée !* »

Elle se jeta à genoux, les mains jointes, le visage inondé de larmes.

En ce moment des pas se firent entendre dans le petit corridor.

« C'est lui ! » s'écria Ursule. « Mon Dieu ! » ajouta-t-elle en posant ses deux mains sur son cœur, « voilà donc la vie ! »

Je sortis par une porte dérobée, et je laissai Ursule, belle de larmes, d'émotion, de bonheur, recevoir seule Maurice d'Erval.

Depuis ce jour, Ursule fut métamorphosée. Elle se releva, se ranima, se rajeunit sous la douce influence du bonheur. Elle retrouva bien plus encore que la beauté qui s'était enfuie; il y eut en elle je ne sais quel rayonnement intérieur qui donnait à son visage une expression indéfinissable de joie voilée. Son bonheur prenait en elle quelque chose de sa première nature ; il était recueilli, silencieux, calme, exalté avec mystère. Aussi Maurice qui avait aimé une femme assise à l'ombre, pâle et désenchantée de la vie, n'avait rien à changer aux couleurs du tableau qui lui avait plu, quoique Ursule fût heureuse.

Ils passèrent l'un à côté de l'autre de longues soirées dans le petit salon du rez-de-chaussée. Ils se parlaient un peu, se regardaient beaucoup, et rêvaient ensemble

Ursule aimait avec candeur, avec simplicité. Elle

disait à Maurice : « Je suis heureuse; je vous aime, je vous remercie. »

Leur bonheur ne chercha ni le soleil, ni le grand air, ni l'espace; la petite maison grise en fut le seul témoin. Ursule travaillait toujours, et restait près de ses parents. Mais si sa personne occupait, immobile, la même place qu'auparavant, son âme s'était envolée, libre, ressuscitée, radieuse; les murs de cette étroite demeure ne la contenaient plus : elle avait pris son essor. Ainsi la douce magie de l'espérance, non-seulement embellit l'avenir, mais encore s'empare du présent, et par son prisme tout-puissant métamorphose l'aspect de toutes choses. Cette pauvre maison était toujours morne et sombre comme depuis vingt ans.... mais une seule pensée, glissée au fond du cœur d'une femme, en avait fait un palais. O rêves d'espérance! dussiez-vous fuir toujours comme les nuages dorés s'enfuient dans le ciel, passez! passez dans notre vie!... Celui qui ne vous a pas connus est mille fois plus pauvre que celui qui vous regrette.

Ainsi s'écoula pour Ursule un temps bien heureux.

Mais un jour arriva où Maurice, en entrant dans le petit salon, dit à sa fiancée :

« Mon amie, hâtons notre mariage; le régiment va changer de garnison : il faut nous marier pour que vous partiez avec moi.

— Allons-nous loin, Maurice?

— Êtes-vous donc effrayée, ma chère Ursule, de voir un nouveau pays, un autre coin du monde? Il y en a de plus beaux que celui-ci.

— Ce n'est pas pour moi, Maurice, mais pour mes parents ; ils sont bien vieux pour faire un long voyage ! »

Maurice resta immobile devant Ursule. Quoique le voile épais que le bonheur met sur les yeux eût empêché Maurice de réfléchir, pourtant il savait bien qu'Ursule, pour partager sa destinée errante, devait se séparer de ses parents. Il avait prévu sa douleur; mais, confiant dans l'amour qu'il inspirait, il avait cru que cet amour dévoué aurait

la puissance d'adoucir toutes larmes dont il ne serait pas la source. Il fallait enfin éclairer Ursule sur son avenir, et, triste de l'inévitable chagrin qu'il allait donner à sa fiancée, Maurice la prit par la main, la fit asseoir à sa place accoutumée et lui dit doucement :

« Mon amie, il est impossible que votre père et votre mère puissent nous suivre dans notre vie errante !... Jusqu'à présent, Ursule, nous avons aimé, pleuré ensemble ; nous avons fait de la vie un rêve, sans aborder aucune question qui eût rapport à ses détails positifs. Le moment est venu de parler de notre avenir. Mon amie, je suis sans fortune, je ne possède que mon épée. Encore au début de ma carrière, mes appointements ne s'élèvent qu'à quelques cents francs, dont l'insuffisance nous impose à l'un et à l'autre une vie toute de privations. J'ai compté sur votre courage. Mais vous seule devez me suivre ; la présence de vos parents dans notre intérieur amènerait une misère impossible : nous n'aurions pas de pain !

— Quitter mon père et ma mère ! » s'écria Ursule.

« Laissez-les avec le peu qu'ils possèdent dans cette petite maison ; confiez-les à des mains sûres, et vous, suivez votre mari !

— Quitter mon père et ma mère ! » répéta Ursule; « mais vous ne savez donc pas que ce qu'ils possèdent ne peut suffire à leur existence ; que, pour payer le loyer de cette triste demeure, je travaille à leur insu ; que depuis vingt ans ils n'ont reçu d'autres soins que les miens ?

— Ma pauvre Ursule, » reprit Maurice, « il faut se soumettre à ce qui est inévitable. Vous leur avez caché la perte de leur petite fortune ; qu'ils l'apprennent maintenant, puisque cela est nécessaire. Réglez leurs habitudes sur le bien qui leur reste ; car, hélas ! mon amie, nous n'avons rien à leur donner !

— Partir sans les emmener !... c'est impossible ! Je vous dis qu'il faut que je travaille pour eux !

— Ursule, mon Ursule ! » reprit Maurice en serrant dans ses mains les mains de la pauvre femme,

« je vous en conjure, ne vous laissez pas égarer par les élans de votre cœur généreux ; réfléchissez, regardez la vérité en face. Nous ne refusons pas de donner ; nous n'avons rien à donner ! Nous ne pouvons vivre que seuls ; et encore, parce que vous et moi nous aurons du courage pour souffrir.

— Je ne puis les quitter !... » reprit Ursule avec déchirement en regardant les deux vieillards endormis dans leurs fauteuils.

« Ne m'aimez-vous pas, Ursule ? » dit Maurice à sa fiancée.

La pauvre fille ne répondit que par un torrent de larmes.

Maurice resta longtemps encore près d'elle. Il lui dit mille douces paroles de tendresse ; il lui expliqua cent fois leur position, amena dans son esprit la conviction que ce qu'elle avait rêvé était impossible, entra dans les détails de l'existence future de ses parents, puis la quitta, après lui avoir

prodigué mille noms affectueux. — Elle l'avait laissé parler sans lui répondre.

Ursule, restée seule, appuya sa tête sur sa main et demeura immobile des heures entières. Hélas! le tardif bonheur qui était venu briller un instant sur sa vie s'enfuyait; les doux rêves, ces amis de toutes les âmes jeunes, absents pour elle depuis si longtemps, n'étaient revenus que pour partir encore! L'oubli, le silence, l'obscurité reprenaient possession de cette existence que le bonheur leur avait un instant disputée. — La nuit s'écoula ainsi. Que se passa-t-il dans l'âme de la pauvre fille? Dieu l'a vu. Elle, elle n'en a rien dit sur la terre.

Aux premières lueurs du jour, elle tressaillit, ferma la fenêtre restée ouverte depuis la veille au soir, et pâle, tremblante de froid et d'émotion, elle prit du papier, une plume, et écrivit :

« Adieu, Maurice! Je reste près de mon père et de ma mère. Ils ont besoin de mes soins et de mon travail; les abandonner dans leur vieillesse, ce serait les faire mourir. Ils n'ont plus que moi dans

le monde ! Ma sœur, à son heure dernière, me les a confiés et m'a dit : « Au revoir, Ursule ! » Je ne la reverrais pas, si je ne remplissais pas mes devoirs.

« Je vous ai bien aimé ! je vous aimerai toujours; ma vie ne sera plus qu'un souvenir de vous. Vous avez été bon, généreux; mais, hélas ! nous sommes trop pauvres pour nous marier : je l'ai compris hier !... Adieu — il faut bien du courage pour écrire ce mot-là! J'espère que votre vie sera douce. Une autre femme, plus heureuse que moi, vous aimera.... cela est si facile de vous aimer ! Pourtant, n'oubliez jamais tout à fait la pauvre Ursule. Adieu, mon ami. — Ah ! je savais bien, moi, que je ne pouvais pas être heureuse !

« Ursule. »

J'abrége ce récit. — Ursule revit Maurice, me revit; mais toutes nos prières, nos supplications furent inutiles : elle ne voulut jamais quitter ses parents. « Il faut que je travaille pour eux ! » di-

sait-elle. En vain, ayant de l'égoïsme à sa place, je lui parlai de l'amour de Maurice, de son bonheur à elle; en vain, avec une sorte de cruauté, je lui rappelai son âge, l'impossibilité de retrouver une chance quelconque de changer sa destinée.... Elle pleurait en m'écoutant, mouillant de ses larmes l'ouvrage qu'elle ne voulait pas interrompre; puis, la tête baissée sur sa poitrine, elle répétait à voix basse : « Ils en mourraient; il faut que je travaille pour eux! » Elle exigea de nous que sa mère ne fût pas instruite de ce qui se passait; ceux pour lesquels elle se sacrifiait l'ignorèrent toujours : un pieux mensonge les trompa sur les causes de la rupture du mariage de leur fille. Ursule reprit sa place près de la fenêtre, recommença ses broderies et travailla sans relâche, immobile, pâle, brisée.

Hélas! Maurice d'Erval avait une de ces âmes sages et mesurées qui assignent des limites même au dévouement, et qui ne savent pas entreprendre de sublimes folies; son cœur, comme sa raison, admettait qu'il y eût des choses impossibles. Si le mariage d'Ursule avait eu lieu sans obstacle, peut-être eût-elle pu jusqu'à son dernier soupir croire à l'amour

sans bornes de son époux : il y a des affections qui ont besoin d'un chemin facile ; mais une barrière à franchir vint, comme une fatale épreuve, mettre en pleine lumière aux yeux mêmes de Maurice l'amour qu'il éprouvait : il en vit les limites.

Maurice supplia, pleura longtemps, puis enfin se blessa, se découragea et s'éloigna.

Un jour vint où, tandis qu'Ursule était assise près de sa fenêtre, elle entendit de loin passer une musique militaire, et des pas lourds et mesurés retentirent à son oreille. C'était le régiment qui partait, musique en tête. Les fanfares du départ venaient, comme un triste adieu, résonner, puis s'éteindre dans la ruelle qu'Ursule habitait. Tremblante, elle écouta. La musique, d'abord éclatante et tout près d'elle, bientôt s'adoucit et s'éloigna ; de loin, elle ne parvint plus à ses oreilles que comme une rumeur incertaine ; puis, de temps en temps, le vent seul en apporta jusqu'à elle un son isolé ; puis enfin, un silence complet succéda à tous ces chants qui se perdaient dans l'espace. La dernière espérance de la vie d'Ursule semblait attachée à ces ac-

cords qui résonnaient au loin.... elle fuyait, s'éloignait, s'éteignait avec eux! — La pauvre fille laissa tomber sa broderie sur ses genoux, et cacha sa figure dans ses deux mains; à travers ses doigts quelques larmes coulèrent. Elle resta ainsi, tant que l'on entendit le bruit des pas et de la musique du régiment; puis elle reprit son ouvrage.... Elle le reprenait pour toute sa vie!

Le soir de ce jour d'éternelle séparation, de ce jour où le grand sacrifice fut consommé, Ursule, après avoir donné à ses parents les soins qui terminaient chaque journée, s'assit au pied du lit de sa mère et se pencha vers elle, fixant sur elle un regard que l'aveugle ne pouvait voir humide de larmes. Lui prenant doucement la main, la pauvre fiancée abandonnée murmura d'une voix émue :

« Ma mère, vous m'aimez, n'est-ce pas? Ma présence vous fait du bien? mes soins vous sont doux, ma mère? N'est-ce pas, vous souffririez de me quitter? »

L'aveugle tourna la tête du côté de la muraille, et dit :

« Mon Dieu! Ursule, je suis fatiguée; laisse-moi donc reposer »

Ce mot de tendresse qu'elle était venue demander comme unique récompense de son douloureux dévouement, ne fut pas prononcé. La vieille aveugle s'endormit en repoussant la main que sa fille lui tendait. — Mais entre les deux rideaux de serge verte de l'alcôve, il y avait un Christ en bois, bruni par le temps. Ses pauvres mains, que nul ami ne voulait presser sur la terre, Ursule les tendit vers son Dieu, et, s'agenouillant près du lit de l'aveugle, elle pria longtemps.

Depuis lors Ursule devint plus pâle, plus silencieuse, plus immobile que jamais. Ces nouvelles larmes emportèrent les dernières traces de sa jeunesse et de sa beauté; elle vieillit en quelques jours.

A personne maintenant elle ne pouvait plaire; mais, l'eût-elle pu, Ursule ne l'eût pas désiré. « Tout est dit! » était une phrase qu'elle avait déjà prononcée; mais, cette fois-là, elle avait tristement raison, tout était dit pour elle.

On n'entendit plus parler de Maurice d'Erval. Ursule lui avait plu, comme un gracieux tableau dont la mélancolie avait ému son âme; en s'éloignant, les couleurs du tableau pâlirent, puis s'effacèrent. Il oublia.

Hélas! que de choses s'oublient dans la vie! Pourquoi le ciel, qui a permis que, pour bien des cœurs, l'amour s'éteignît par l'habitude de se voir, n'a-t-il pas du moins accordé à ceux qui se séparent la faculté de se pleurer longtemps? Mon Dieu! la vie que tu as faite est souvent bien triste!

Un an après ces événements, la mère d'Ursule tomba malade. Son mal n'était pas du genre de ceux pour lesquels il existe des remèdes; c'était la vie qui s'en allait sans secousse, sans déchirement. Ursule veilla, pria près du lit de sa mère, puis reçut son dernier soupir avec sa dernière bénédiction.

« A ton tour, Marthe! » dit Ursule, « notre mère est près de toi maintenant, conduis-la vers Dieu! »

Puis elle vint s'agenouiller près du vieillard qui

restait seul. Elle lui fit prendre le deuil sans qu'il parût s'en apercevoir ; mais le deuxième jour après la mort de la pauvre aveugle, quand on eut enlevé le fauteuil où elle était restée assise tant d'années près de son vieux mari, le vieillard se tourna vers la place vide et cria : « Ma femme ! » Ursule lui parla, essaya de le distraire, il répéta : « Ma femme ! » et deux larmes roulèrent sur ses joues. Le soir on lui porta sa nourriture ; mais il détourna la tête et d'une voix triste, les yeux fixés sur la place vide, il dit encore : « Ma femme ! »

Ursule, au désespoir, essaya tout ce que sa douleur et sa tendresse purent lui suggérer..... le vieillard idiot resta penché vers l'endroit où était le fauteuil de l'aveugle, et, refusant toute nourriture, les mains jointes, il regardait Ursule en répétant, comme un enfant qui supplie pour obtenir ce qu'il désire : « Ma femme ! »

Un mois après, il se mourait.

A ses derniers instants, quand le prêtre appelé près de lui essaya de le faire penser à Dieu, son

créateur, un moment vint où cette intelligence mourante parut se ranimer, car le vieillard joignit les mains et regarda le ciel. Mais une dernière fois il s'écria : « Ma femme ! » comme s'il l'avait vue planer au-dessus de sa tête.

Au moment où l'on emporta de la petite maison grise le cercueil de son père, Ursule murmura : « Mon Dieu, j'avais mérité qu'ils vécussent plus longtemps ! »

Et Ursule resta seule pour toujours.

Tout cela s'est passé il y a bien des années.

Il m'a fallu quitter la petite ville de ***, quitter Ursule. — J'ai voyagé. Mille événements se sont succédé dans ma vie, sans effacer de mon souvenir l'histoire de cette pauvre fille. Mais Ursule, comme ces âmes brisées qui refusent toute consolation, se fatigua de m'écrire. Après de vains efforts pour la porter à pleurer de loin avec moi, j'ai perdu sa trace.

Qu'est-elle devenue? existe-t-elle? est-elle morte?

Hélas ! la pauvre fille n'a jamais eu de chances heureuses ; je crains qu'elle ne vive encore !

Ce simple récit est fini. — Peut-être ne pourra-t-il avoir d'intérêt que pour ceux qui ont connu Ursule; peut-être le tableau fidèle de cette vie de souffrances n'apportera-t-il qu'un moment d'ennui aux heureux de ce monde..... Mais lorsque, pour secourir le malheur, quelques pages ignorées, écrites à l'écart, durent se changer en humble offrande, cette triste histoire revint à ma mémoire ; je me suis dit : « Pauvre femme dont la vie fut inutile, dont le dévouement fut sans résultat, que le récit de tes larmes devienne l'obole offerte au malheur ! Morte ou vivante, Ursule ! que ton âme ait un mouvement de joie.... Ce que tu as souffert apportera une aumône à ceux qui pleurent aujourd'hui comme tu pleurais autrefois, et toute aumône, quelque humble qu'elle soit, fait un peu de bien sur la terre et ne s'oublie pas dans le ciel.

FIN DE RÉSIGNATION.

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME.

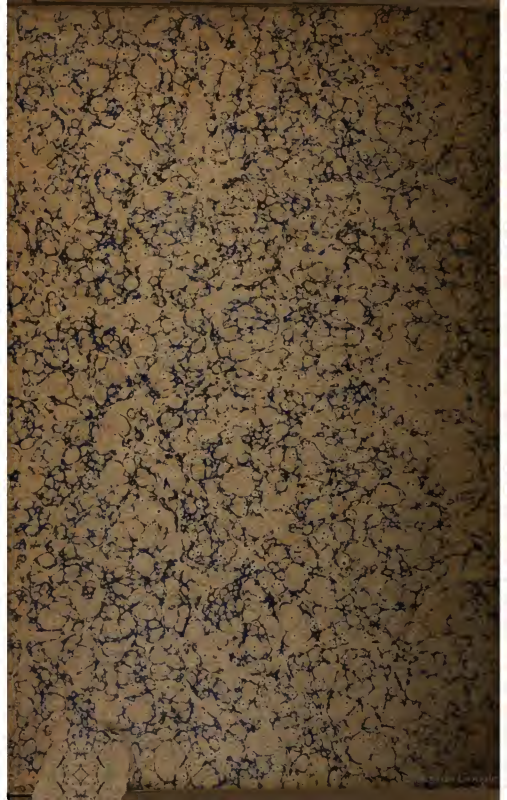
FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

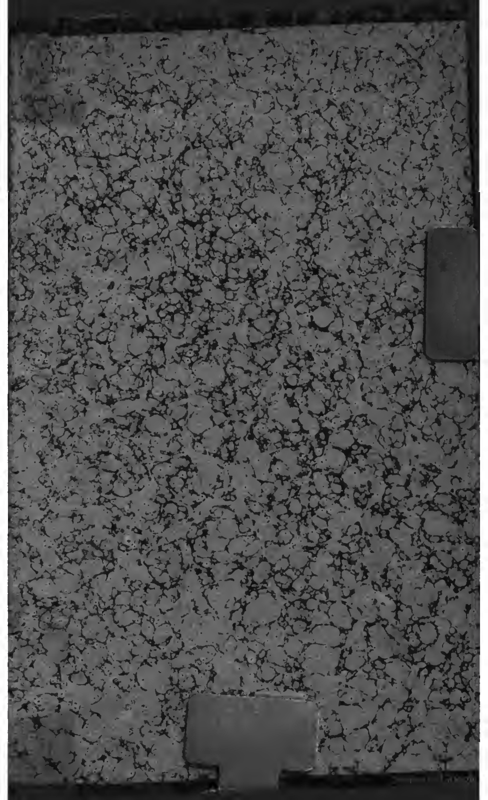
Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.












BIBLIOTECA